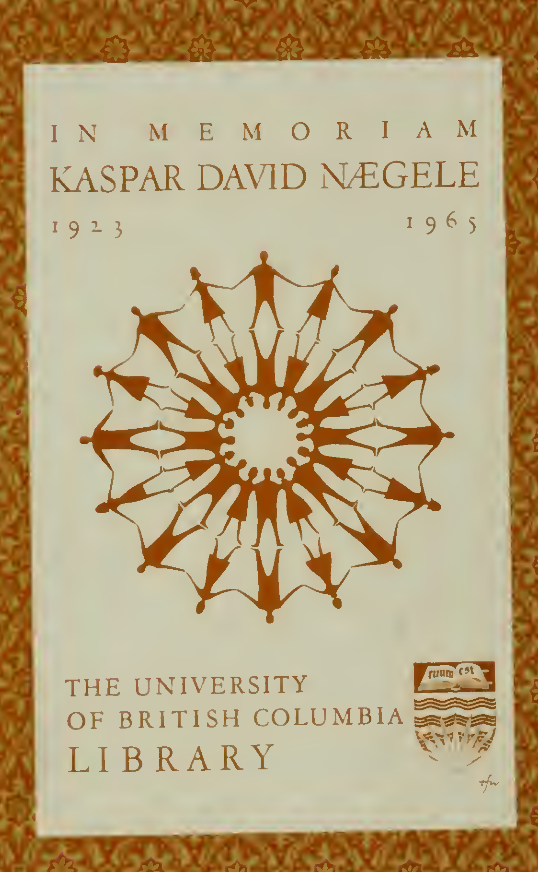
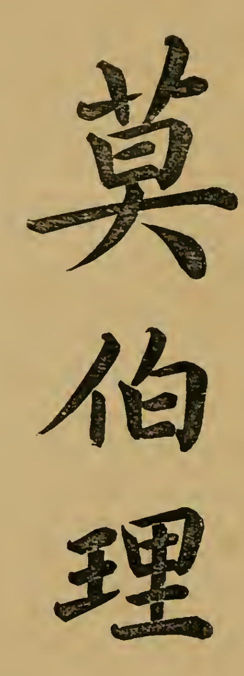

STORAGE-ITEM
MAIN
LP9-Q12F


IN MEMORIAM
KASPAR DAVID NÆGELE
1923 1965
THE UNIVERSITY
OF BRITISH COLUMBIA
LIBRARY
tuum est

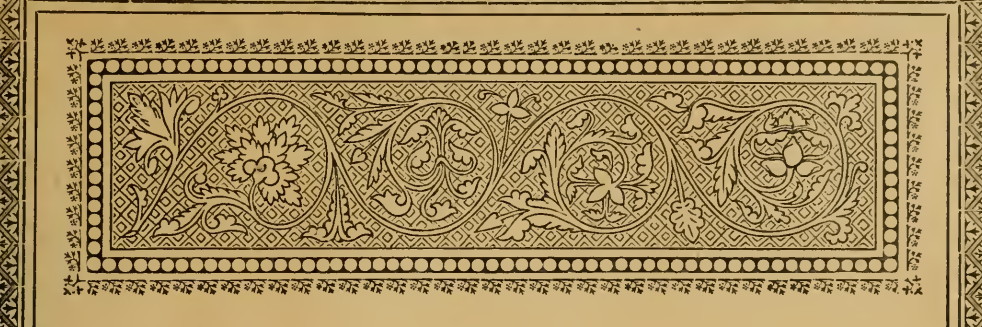


LES CHINOIS CHEZ EUX.





Signature et nom chinois du P. Aubry.



LES CHINOIS CHEZ EUX

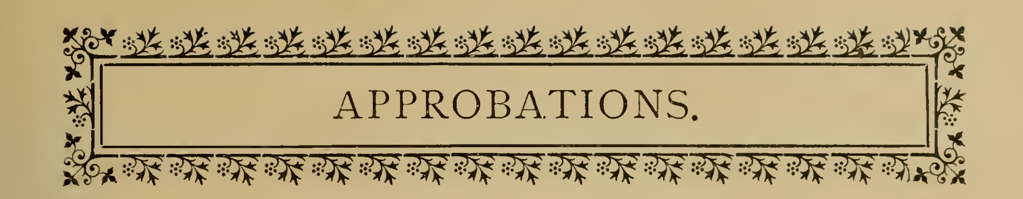
Par J.-B. AUBRY,
Missionnaire apostolique au Kouy-Tchéou.

ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES DANS LE TEXTE.

7e mille.



Imprimerie de Saint-Augustin.
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,
Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.
LILLE. — MDCCCXCII.



APPROBATIONS.



Mgr MERMILLOD, évêque de Genève.



Fribourg, le 6 août 1887.

Fête de la Transfiguration.

Monsieur l'abbé,

JE ne puis que vous féliciter d'avoir publié les lettres de votre frère. Ce vaillant et infatigable missionnaire, en les écrivant à sa famille et à quelques amis, ne songeait pas qu'elles auraient un succès littéraire. Elles arrivent à la seconde édition sans avoir eu les réclames qu'obtiennent tant de livres malsains.

L'âme du prêtre et de l'apôtre se révèle dans toute son admirable simplicité, dans toute son énergie pour le salut des infidèles, dans toute sa tendresse pour ces païens à qui il porte Jésus-Christ. Les labeurs, les sacrifices, les immolations perpétuelles de ces existences d'apôtres apparaissent dans ces pages, que l'amour fraternel a bien fait de ravir à l'obscurité des confidences intimes.

Les mœurs, les habitudes du Kouy-Tchéou, de cette mission la plus pauvre et la plus difficile de la Chine, sont décrites avec le talent d'un observateur impartial ; et il jaillit du contraste des ardeurs de l'apôtre et de la décadence mo-

rale des populations qu'il évangélise, une apologie irréfutable *du christianisme. Comme la lecture de ces pages saines et fortifiantes ferait du bien aux sceptiques et aux blasés, qui traitent avec dédain notre foi catholique et les héros de l'Évangile ! La jeunesse surtout devrait les relire, et je ne doute pas qu'elles ne suscitent quelques sublimes vocations.*

J'ai connu au séminaire de Beauvais ce prêtre pieux et savant, et ce n'est pas sans émotion que j'ai trouvé dans une de ses lettres mon nom, dont il avait gardé le souvenir sur le sol inhospitalier de la Chine. Il est mort à la fleur de l'âge, à la veille d'être appelé à l'épiscopat. Si la gloire du martyre lui a manqué, on peut cependant voir sur son front quelques reflets de cette auréole, puisqu'il est mort à la suite des mauvais traitements que lui infligeait une foule ameutée contre son apostolat. Votre publication a donc tous les attraits de la foi et des voyages lointains. C'est la vision des conquêtes de l'Église et la révélation d'une grande âme.

Recevez, cher Monsieur l'abbé, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en N.-S.

† GASPARD.

Évêque de Genève.



Mgr LIONS, évêque de Basilite.

Kouy-yang-Fou, 20 mai 1888.

Monsieur et bien cher curé,

JE viens de recevoir le beau volume de la Correspondance du P. Aubry. *Oh !* infandum jubes renovare dolorem !... *J'ai lu, avec le plus grand intérêt, ces lettres aimables, attrayantes et non moins instructives, qui, hélas ! renouvellent en moi la douleur et l'amer regret d'avoir perdu celui que je regardais comme le principal soutien futur de la mission.*

Réellement, quel homme ! Quelle perte pour le Kouy-Tchéou et pour moi ! Si je n'avais été bien persuadé que personne n'est nécessaire, je me serais plaint à Dieu avec amertume, et j'ai versé un ruisseau de larmes, — larmes qui, taries ad tempus, *reparaissent toutes les fois qu'on parle de ce cher père, ou que son souvenir me revient...*

Je le considérais déjà comme mon successeur, et quel successeur ! Enfin, Dieu, qui voit plus loin que nous, en a décidé autrement ; que sa sainte volonté soit faite ! Mais je le répète encore, quelle perte !

Tout en vous remerciant, je fais des vœux pour que les lettres si belles et si profondes, si vraies et si élevées du




Mgr LIONS, évêque de Basilite, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou depuis 1871, (d'après une photographie.)



P. Aubry soient lues partout. La Propagation de la Foi n'y perdra pas, ni surtout le Kouy-Tchéou.

Veuillez vous-même, mon bien cher curé, ne pas oublier dans vos prières la mission pour laquelle votre bien-aimé frère a donné sa vie, et me croire toujours votre tout devoué.

† FRANÇOIS-EUGÈNE LIONS,

Évêque de Basilite, vicaire apostolique de Kouy-Tchéou.



AVANT-PROPOS.

CEs lettres, destinées à l'intimité, écrites sur tous les chemins de la contrée la plus reculée de la Chine, en des heures que le missionnaire dérobait à son repos, forment une collection dont *nulle autre* du même genre n'égala jamais l'intérêt et le charme véritablement exquis.

Nous y avons, peinte au vif, une âme qui se livre dans l'épanchement d'une causerie, avec ses élans, ses pensées, ses impressions de chaque jour ; mais une âme riche entre toutes, d'une pureté parfaite, d'une ardeur incroyable, *passionnée* pour l'immolation d'elle-même au salut du prochain, âme de *prêtre*, d'*apôtre*, de *martyr ;* un cœur fort, limpide comme le diamant, et d'une tendresse débordante ; une intelligence merveilleusement douée, abreuvée aux meilleures sources de la doctrine sacrée, constamment en éveil, et dont les pensées fortes et originales s'incarnaient dans un style *prime-sautier*, simple, clair, alerte, ému, plein de saveur et d'*humour*. Tous ces trésors, J.-B. Aubry les sacrifia au service des âmes les plus misérables et les plus abandonnées, dans la pauvre province chinoise du Kouy-Tchéou.

Distingué par son évêque dès le début de ses études théologiques, envoyé par lui au Collège romain où il conquit, à la suite des examens les plus *remarqués*, le diplôme de docteur, professeur au grand séminaire de Beauvais, entouré de *disciples* qu'il enthousiasmait pour les études saintes, seules capables de faire du prêtre le sel de la terre et la lumière du monde, suivant le mot d'Albert le

Grand : *Recta dogmata faciunt sanctitatem*, — réservé aux dignités et aux honneurs, il obéit quand même à la voix de DIEU, qui, le jour de sa première Communion, l'appelait déjà aux Missions Étrangères ; « il se jeta tête baissée, comme il disait, dans l'abîme du sacrifice qu'il voyait ouvert devant lui ! » Il partit, résolu au martyre, — et aussi au long martyre de l'apostolat.

On l'a dit dans un magnifique langage, « il faut que le missionnaire apprenne l'art de mourir à tout, et tous les jours et toujours !... Si DIEU lui impose l'épreuve d'une longue vie, chaque jour l'amertume des ans comblera et fera déborder le vase de ses douleurs... il se traînera sur les chemins arrosés des sueurs de sa jeunesse et qui n'ont pas fleuri... Ainsi il attendra que son pied se heurte à la pierre où il doit tomber, que sa vie s'accroche à la ronce où elle doit rester suspendue, une masure, une cachette au fond des bois, un fossé sur la route. Car le cimetière, cet asile dans la terre consacrée, le missionnaire ne l'a pas toujours. Trouvant à mourir jusque dans la mort, il se dépouille aussi du tombeau. Telle est la vie du missionnaire... C'est trop peu de l'appeler une lente et formidable mort ! »

Telles ont été les années que J.-B. Aubry consacra à l'évangélisation des infidèles, telle fut sa fin. Il mourut à 38 ans, seul, momentanément éloigné de ses confrères, épuisé de fatigues, dévoré d'inquiétudes sur le sort de sa chère mission, après avoir connu toutes les souffrances qui peuvent torturer un apôtre, et versé une fois, suivant le plus ardent désir de son cœur, quelques gouttes de son sang pour JÉSUS-CHRIST. Il mourut sans savoir que son évêque, Mgr Lions, venait de le demander au Souverain-Pontife pour son coadjuteur.

Après la prière, sa consolation était d'écrire souvent et longue-

ment à son père et à sa mère, à son jeune frère, élève au grand séminaire de Beauvais, au prêtre vénérable le premier confident de sa vocation, devenu pour lui un frère aîné, à quelques amis demeurés fidèles à son souvenir. Il leur racontait, dans ses moindres détails, sa vie de chaque jour, de chaque instant ; et ces chères lettres, aujourd'hui mouillées de tant de larmes, apportaient à tous la joie et l'édification : on les relisait comme les épîtres d'un apôtre, on les regardait comme un trésor.

Hélas ! les voilà devenues des *reliques*, et la mort du Père Aubry (1) a rendu la liberté à ses correspondants, qui avaient dû promettre de n'en jamais publier le moindre fragment. En dépit de certaines répugnances de leur cœur, et après avoir hésité trois ans, ceux-ci livrent enfin à l'impression quelques-unes des lettres écrites par le Père Aubry depuis son départ de France jusqu'à sa sainte mort. Encore une fois, c'est la correspondance d'un *apôtre*, qui consacre aux âmes les forces qu'il va chercher en DIEU par une continuelle oraison. Mais aux effusions de la piété la plus tendre s'y mêlent les vues profondes du théologien, les idées les plus justes, les plus neuves, sur les choses et les hommes de notre temps et de notre pays, les observations les plus vraies et les plus piquantes sur la Chine et les Chinois, avec les mille saillies de cette gaîté charmante des âmes pures et généreuses, semblable au cri joyeux de l'oiseau délivré des filets et qui s'envole vers le Ciel : — *Laqueus contritus est !* »

Puisse cette publication continuer et étendre l'apostolat du cher défunt ! Puisse-t-elle faire connaître davantage ces missionnaires, l'honneur de notre race, que les calomnies et les injures des *lettrés*

1. Voir *La Vie de J.-B. Aubry, théologien et missionnaire.* 1 v. in-12, Lille, Desclée, 3 f. 50.

et des *mandarins* français vont pourtant poursuivre jusqu'au fond de la Chine ! (1)

Nous offrons la correspondance de J.-B. Aubry à ses vaillants confrères des Missions Étrangères, aux associés de la Propagation de la Foi, à ses condisciples du Séminaire français à Rome, aux nombreux amis qu'il s'était faits dans le diocèse de Beauvais, à tous les prêtres de notre chère France qui, en sa détresse présente, réclame, comme les pays infidèles, des *apôtres* dévoués et prêts aux plus rudes sacrifices ; aux élèves des petits et des grands séminaires, pour leur inspirer ce que le Père Aubry possédait au suprême degré : l'intelligence, l'amour, l'enthousiasme du sacerdoce, *immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu* (2).

1. Voir notamment *La Cité chinoise*, par Eug. Simon, ancien consul de France en Chine, 1886.

2. Lacordaire.





LES CHINOIS CHEZ EUX

LETTRE PREMIÈRE.

Singapour, le 25 octobre 1875.

CHER MONSIEUR LE DOYEN (1),

VOUS avez éprouvé, n'est-ce pas, que les grandes et profondes émotions sont muettes. On voudrait parler, et les mots se trouvent comme noyés dans des sanglots. Vous ne serez donc pas surpris que je commence le récit de notre *odyssée* sans essayer de vous dire ce que j'ai senti et souffert au départ. D'ailleurs vous étiez là. Oh ! merci d'être resté avec moi jusqu'au bout, et de m'avoir laissé encore ce souvenir avec tant d'autres qui ne s'effaceront jamais de la mémoire de votre fils.

De Paris à Marseille, rien de saillant. Parfois, des voyageurs nous demandent ce que nous sommes, et où nous allons ; les uns s'étonnent, les autres nous félicitent du *beau voyage* que nous entreprenons ; je vous demande un peu !

Le samedi matin, nous disons la messe à Notre-Dame de la Garde, pour recommander notre voyage à *la bonne Mère :* — c'est le mot

1. M. le Doyen de Ribécourt (Oise) découvrit et cultiva, dès l'enfance du P. Aubry, le germe de sa vocation. Le missionnaire garda pour *son curé* une affection filiale, et c'est lui qui eut avec ses parents ses dernières paroles et ses dernières pensées ; les lettres qu'il lui écrivait étaient toujours pour toute la famille.

des Marseillais. Comme mes bien-aimés vivants et mes chers morts étaient présents à ma pensée, au *memento* de ma dernière messe en France ! Le soir, nous nous installons sur l'*Hoogly*, paquebot des Messageries Maritimes. Les quatre missionnaires de la rue du Bac partagent une cabine avec deux Jésuites qui vont à Bourbon ; la cabine voisine est occupée par deux Pères du Saint-Esprit, quatre Frères des Écoles chrétiennes, tous à destination de Bourbon, et six autres Frères qui nous accompagnent jusqu'à Hong-Kong, où ils vont fonder un pensionnat et un orphelinat. Ajoutez une dizaine de Sœurs de Saint-Vincent de Paul se rendant à Naples, et vous aurez une idée de la compagnie que nous avons eue. On dit toujours que, dans le plan de la Providence, la civilisation est destinée à servir l'Évangile, et que la vapeur en particulier a été inventée pour porter plus vite aux extrémités du monde ceux qui prêchent la bonne nouvelle ; jusqu'à présent j'avais regardé cela comme une pieuse exagération ; or, cette pensée m'a beaucoup frappé en voyant notre côté des *secondes* rempli de prêtres, de religieux et de religieuses, et en apprenant que chaque paquebot en emporte une assez forte provision. Il faut dire que le reste de la société se compose de comédiens italiens partant pour Manille, d'Anglais, de Créoles qui retournent dans leurs colonies, de Japonais, de Chinois et de nègres employés sur le bateau comme domestiques.

Donc, le dimanche 26 septembre, à neuf heures, nous voilà lancés sur l'eau, et la terre s'efface peu à peu devant nous. Les premières heures sont occupées à voir fuir cette terre de France, vous pensez avec quelle impression et quelles réflexions ; puis à s'organiser à bord, à faire connaissance, à regarder les visages pour savoir avec qui on aura affaire, à se former en groupes selon ses sympathies. Deux d'entre nous disent la messe chaque jour, si l'état de la mer

le permet. Le roulis ne nous en a encore empêchés que deux fois ; la traversée est donc fort douce. Le *climat* de la cabine est bien chaud, et la vie, même la nuit, se passe à peu près entière sur le pont, abrité par une tente. La nourriture est excellente ; enfin, si la vie de missionnaire est faite de privations, nous ne l'avons pas encore expérimenté ; mais, dans un mois, nous serons à Shang-Haï ; c'est là que commencera la misère !

Au début du voyage, la nouveauté, les préoccupations m'ont empêché de sentir trop vivement la séparation du pays et de la famille ; après quelques jours, cette impression m'a saisi ; tous les soirs elle revient, assez vive, mais sans amertume, car nous ne sommes pas comme les marchands qui s'éloignent de leur patrie *ad duritiam cordis*, pour faire fortune et revenir plus tard ; DIEU, pour qui nous voyageons, reste avec nous.

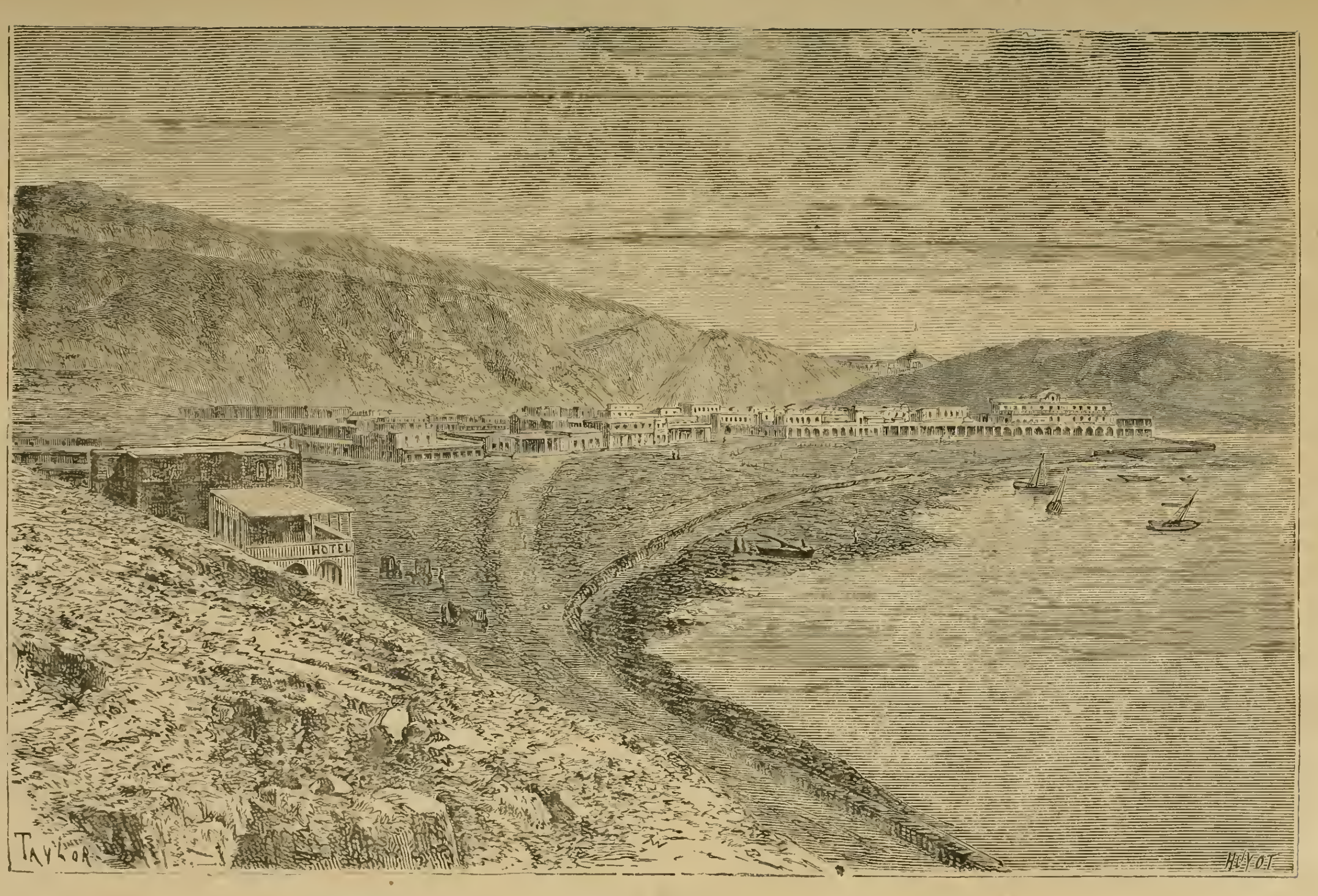
Nous voici à Port-Saïd. Arrêt de huit heures ; nous descendons tous. Vous savez, ma *friandise*, quand je traverse un pays, est d'aller regarder les gens dans les rues, sur les portes, dans les maisons ; je n'ai pas manqué le coup à Port-Saïd. Ces populations égyptiennes, arabes, turques ou grecques, sont étranges : des hommes demi-nus et hideux crient, se battent, vous suivent, se mettent à votre service pour vous conduire, ramasser votre parapluie, vous regarder, et vous demander de l'argent ; des femmes sales, le nez et le bas de la figure voilés, la poitrine découverte ; des enfants innombrables courent, se roulent, grouillent, tripotent dans la malpropreté, ou dorment en plein soleil ; des huttes immondes d'où sort une odeur *infernale* ; des boutiques avec des tas de fruits, couverts de mouches et très peu appétissants ! Tout cela est d'un aspect si singulier, qu'on ne peut ni s'en faire ni en donner une idée. Pas un arbre, pas une fleur, pas un brin d'herbe, rien que du sable chauffé par le soleil ; autour de la ville,

la plus affreuse plaine qu'il y ait au monde. Vraiment il faut quitter l'Europe pour apprendre à bénir DIEU d'y être né et d'y vivre ; il faut avoir vu ces peuples abrutis et ces immenses plaines de sable pour apprécier nos populations et le séjour charmant de nos campagnes.

Départ pour Suez par le *canal :* ce fameux canal nous permet de bien voir des deux côtés le désert égyptien. Inutile de faire des descriptions, elles sont partout ; mais le voyageur européen ne se lasse pas de regarder ce morne désert qui s'étend à perte de vue ; ce n'est qu'un océan de sable, avec des flots de soleil ; parfois des bandes d'oiseaux tournoient au-dessus des lacs salés, des nuées de pélicans rasent le sol d'un vol lourd et en s'aidant de leurs grandes pattes : on les prendrait pour des troupeaux de moutons ; le long du canal, des files de chameaux, conduits par un arabe, et chargés de bois ou d'outres pleines d'eau ; un Bédouin accroupi des heures entières sur un monticule de sable, immobile et pensif comme un sphinx.

Un épisode : tout paquebot abordant à Port-Saïd est aussitôt assailli par une nuée de barques qui viennent s'offrir, moyennant *bakchiche*, aux passagers ; chaque batelier crie, hurle, beugle, en arabe : « Prenez la mienne, » avec accompagnement de gestes et un jeu de physionomie d'une expression incroyable. A peine un voyageur a-t-il mis le pied sur l'échelle que dix, quinze, vingt hommes sont là pour l'enlever sur leur barque ; toutes les mains se tendent vers lui ; on le tire, on l'arrache, on l'emporte à bras le corps ; je n'exagère pas, je me suis vu *dans les bras* de trois Arabes à la fois qui m'écartelaient à qui mieux mieux, je criais et je jouais du poing, il fallait voir. C'est bien plus fort qu'en Italie !

Le canal est resserré et s'engorge continuellement, nous nous ensablons plusieurs fois. Arrêt de quelques heures à Suez, sans descendre. Nous voici sur la Mer Rouge ; on nous montre au loin la



FODEN. — Steamer-Point : la Rade (d'après une photographie)

fontaine de Moïse, le Sinaï, la direction de La Mecque. La Mer Rouge est entourée de déserts torrides et privée des vents qui rafraîchissent les grandes mers ; nous y avons sué ! Pourtant, c'était supportable ; mais, en des saisons moins clémentes, des voyageurs sont morts d'insolation ou de suffocation.

Aden. Oh ! l'affreux pays ! Encore un épisode : à l'arrivée du vaisseau, une volée de petites pirogues effilées fondent sur lui ; elles sont pleines d'enfants à peine vêtus et criant aux passagers : « *A la mer ! à la mer ! à la mer !* » Cela veut dire : Jetez dans l'eau une pièce blanche, nous irons la repêcher. On jette : aussitôt les enfants de sauter comme des grenouilles ; ils plongent, se disputent la pièce sous l'eau, jusqu'à ce que le vainqueur la rapporte en triomphe !

Nous passons là douze heures. Je ne crois pas qu'il y ait un pays plus désolé ! Pas une source, pas un puits, pas une goutte d'eau douce, jamais de pluie, pas un arbre, pas un buisson, pas une touffe d'herbe, rien que d'affreux rochers tout noirs, un soleil effrayant qui nous tuerait sur le coup, si nous y restions à midi, la tête découverte. Pour procurer de l'eau douce aux habitants, le gouvernement distille de l'eau de mer en grande quantité, et en donne une ration par personne. Si j'avais le temps, je vous décrirais la ville d'Aden : horrible, horrible ! Au point de vue physique, c'est le purgatoire ; au point de vue moral, la gueule de l'enfer ; on ne peut rien pour convertir les indigènes, plus qu'abrutis et plus que corrompus. — Mon DIEU, que la France est un ravissant pays à côté de tout ce que l'on voit ailleurs ! Que le peuple *chrétien*, même quand il oublie l'Évangile, est un beau et noble peuple, et la civilisation chrétienne admirable !

D'Aden à Pointe-de-Galle, neuf jours de vapeur, sans désemparer, et sans voir d'autre terre que quelques iles. Parfois, on signale au loin une voile, et les passagers d'accourir: — quel bateau cela peut-il être?

quelle nation ? où va-t-il ? — C'est un événement ! Le reste du jour, on regarde voler les poissons-volants, sauter les marsouins, passer un oiseau voyageur ; on lit, on dort, on sue, on s'ennuie.

Deux jours d'arrêt à Pointe-de-Galle,le plus beau pays du monde ! Quelle joie de revoir de la verdure ! celle de Pointe-de-Galle est d'une richesse incroyable ; nous nous sommes promenés, nous avons bu et mangé du coco ; pas fameux, pas plus que la banane, qu'on m'avait tant vantée. Vive la France ! Nous logeons chez un bon *sylvestrin* espagnol, curé de la paroisse catholique,et qui achève la construction d'une belle église. Des nuées d'enfants de couleurs variées, mais tous tirant sur le noir, nous assomment de demandes d'images, de médailles, de chapelets. Voilà encore des populations curieuses ; les maisons étant grandes ouvertes, on peut regarder à son aise, et voir tout cela barboter dans le ménage, qui d'ailleurs se compose d'à peu près rien. Ce qui fait mon bonheur, ce sont ces innombrables enfant *vêtus de leur innocence*. à laquelle ils ajoutent ordinairement une ficelle liée à la ceinture et portant une amulette ; la coiffure ou l'arrangement des cheveux indique les mahométans, — avec les bouddhistes, ils sont en majorité. Je me suis souvent défié des gens qui, dans une foule mêlée, prétendent reconnaître les catholiques à une certaine physionomie plus honnête et plus ouverte ; à Pointe-de-Galle et à Singapour, je suis très frappé de cela ; chez les catholiques, il y a je ne sais quelle décence ; le visage n'est plus si abruti, ni l'œil si sauvage, ni la tenue si malpropre. Nous rencontrons pas mal de *nos ancêtres* les singes, attachés aux portes des maisons, des milliers d'énormes lézards qui se chauffent au soleil et se sauvent devant nous. Tableau : sur le pas d'une porte, une maman indienne, assise à terre, tient sur ses genoux deux petits *marmousins* de quelques mois — vêtus de leur innocence et de la ficelle ; d'une main elle tient

un coco frais entr'ouvert, de l'autre, — elle gratte la bouillie du coco ; elle en offre tour à tour à chaque *marmousin*, qui ouvre le bec et avale avec bonheur.

On m'avait montré sur la montagne un temple bouddhiste ; malgré l'avis de mes compagnons, je tenais à le voir ; j'y fus en compagnie d'un Frère des Écoles chrétiennes. C'est une grande maison, propre, mais assez ordinaire. On ouvre ; nous refusons d'ôter nos chapeaux, sur l'invitation qu'on nous en fait, évidemment par un motif religieux ; j'entre et je recule effrayé en face d'une immense idole de dix mètres de long, couchée sur le côté, entourée d'animaux fantastiques, qui remplacent bien peu avantageusement ces charmantes figures d'anges, de saints et de saintes, dont nos églises sont peuplées ; tout est burlesque et monstrueux dans ces religions de l'Extrême-Orient !

De Pointe-de-Galle à Singapour la traversée est de six jours ; nous longeons toutes sortes d'îles, enfin nous touchons le continent. Deux de nos confrères sont venus à notre rencontre au port de Singapour : l'un, parti en juillet, a été notre condisciple au séminaire ; l'autre est procureur : c'est de sa maison que je vous écris. Il fait bien bon être chez soi et sur un sol qui ne remue pas ! Hier, en notre honneur, une dizaine de missionnaires sont venus dîner avec nous, et nous savons maintenant par expérience que les missionnaires sont très gais. Ces missions méridionales sont assez tristes comme résultats : on y a beaucoup de mal ; le peuple malais a un type hideux, et les meilleures figures qu'on rencontre sont encore celles des Chinois ; mais je me trouve bien partagé en fait de mission, quoique tout soit bon pour celui qui porte la foi aux infidèles.

A Dieu, cher monsieur le Doyen, croyez à mon affection filiale à la vie, à la mort.



LETTRE DEUXIÈME.

Shang-Haï, le 24 novembre 1875.

Cher monsieur le Doyen,

Il y aura bientôt quinze jours que l'*Hoogly* nous a déposés, le 12 novembre, sur ce rivage lointain, et que nous avons pris possession du sol chinois. Oui, nous en avons *pris possession*, c'est notre domaine ; envoyés par Celui qui possède la terre, nous venons pour la lui conquérir. Vive le continent ! Il faut avoir passé quarante-cinq jours en mer pour goûter le charme de la terre ferme. Notre allégresse, en débarquant, avait beaucoup de raisons surnaturelles que je vous laisse à penser ; mais aussi une raison naturelle : la fatigue et le dégoût que finit par inspirer le séjour en bateau. Mais laissons ces misères ; la suite de mon odyssée vous intéressera davantage.

De Singapour à Saïgon, changement de décoration, même sur mer : nous croisons partout d'innombrables jonques chinoises, qui voyagent pour le commerce ou pêchent en pleine mer ; elles ont une forme étrange avec une voile en natte tressée ; les gens de l'équipage, tout nus pour la plupart, sont occupés à visiter d'immenses filets qu'ils laissent flotter, accrochés à de grandes perches émergeant de distance en distance.

Nous arrivons à Saïgon le samedi à midi ; — vingt-quatre heures d'arrêt passées au collège tenu par les prêtres de notre société, et qui réunit le petit et le grand séminaire.

Visite aux prêtres de la ville et à l'évêque. Les missionnaires, et en général les Européens de Saïgon, nous ont fait une pénible impression, par leur visage défait, leurs yeux creux, leur teint transparent. C'est un affreux climat : un jeune missionnaire nous avait quittés en janvier, robuste et de bonne mine ; après huit mois de séjour, nous le retrouvions maigre, pâle, affaibli. Le plus triste encore, c'est que la colonie française est dévorée par l'irréligion et le vice ; les missionnaires, non seulement ne trouvent aucun appui pour leur apostolat près de leurs compatriotes, mais encore le plus grand obstacle à leur ministère est l'administration française. Faut-il que la France soit si mal représentée au milieu des peuples païens, prenne à rebours sa mission civilisatrice, n'apporte à ces pauvres peuples que les conséquences ou même les excès de la civilisation avant de leur en donner les principes ! J'ai rencontré en pleine rue de Saïgon un convoi funèbre du culte bouddhiste ; au nom de la liberté des cultes, on a respecté partout les extravagances et les images monstrueuses du bouddhisme ; et c'est une ville française ! Les orphelinats sont peuplés d'enfants *métis* qui ont une mère cochinchinoise et pas de père connu ; la religion ramasse et nourrit tout cela.

De Saïgon à Hong-Kong contre-mousson, vent contraire et mer agitée ; de tout notre voyage, c'est la seule fois que nous ayons eu gros temps ; aussi la plupart des passagers vomissent et sont sur le flanc. Jusqu'à Saïgon, nous avions toujours dit la messe ; de Saïgon à Hong-Kong, nous ne l'avons dite que le jour de la Toussaint ; ce jour-là, du reste, il y eut fête à bord, messe solennelle sur le pont, avec un bel autel préparé par l'équipage. J'ai été peiné de ne pouvoir dire la messe le *Jour des Morts* ; j'aime tant ce jour-là ! Il faut être loin de son pays pour se rappeler vivement, comme je l'ai fait, les morts et les vivants qu'on y a laissés.

A Hong-Kong, arrêt de quarante-huit heures. Nous avons là une procure pour le service des missions, et un hôpital pour les missionnaires malades. Le climat est excellent, le paysage enchanteur ; la ville est anglaise, tout à fait *européenne*, mais beaucoup moins triste au point de vue moral que Saïgon. On nous soigne, on nous régale ; puis nos estomacs, fatigués de la vie en bateau, commencent à nous refuser le service ; le mien se dérange, et je m'embarque pour Shang-Haï bien peu réconforté.

Enfin nous arrivons à Shang-Haï, le douze au matin ; nous resterons jusqu'au mois de décembre, ce dont je me réjouis fort. Nous voici installés à notre procure, uniquement occupés à nous dorloter, à nous écouter et à nous refaire, car nous ne sommes qu'à la préface de notre *odyssée ;* restent huit ou neuf cents lieues de pays à traverser en barque ou en chaise !

Deux courriers du Se-Tchouan sont venus à Shang-Haï pour l'achat des marchandises destinées aux missions de l'intérieur ; ce sont des hommes de confiance ; nous devons remonter le Fleuve-Bleu avec eux et deux missionnaires qui sortent de l'hôpital ; nous aurons des interprètes et des guides. Il pourrait se faire pourtant que Mgr Lions (1) nous traçât pour Kouy-Tchéou un autre itinéraire que la voie du Se-Tchouan. En toute hypothèse, le vapeur nous mène sur le Fleuve-Bleu de Shang-Haï à Hankow ; là nous quittons toute civilisation, et nous sommes en plein système chinois......

Nos habits chinois sont achetés, voire la pipe, la queue et l'éventail ; quelles horreurs ! Il faut que la gloire de Dieu l'exige, pour se soumettre à de pareils ennuis. Bientôt, on va nous raser la tête, nous accrocher à la nuque une touffe de faux cheveux terminés par une houppe de soie, et nous partirons à la conquête de la Chine.

1. Mgr Lions, évêque de Basilite, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou.

Un mot sur notre séjour ici. Vous pensez si je suis curieux d'aller regarder partout ces populations chinoises. Depuis le débarquement, je passe ma vie à crier : Est-ce étrange! est-ce singulier! quel peuple bizarre!

Shang-Haï, comme tous les ports chinois, se compose de deux villes accolées : ville européenne, semblable aux nôtres, et ville chinoise ; c'est dans celle-ci qu'il faut se promener pour trouver de quoi observer. Rues très étroites, bordées de magasins remplis de denrées, meubles, vaisselles et marchandises chinoises ; une fourmilière de peuple grouille et crie là-dedans ; des gens affairés, chargés de fardeaux ; des vendeurs de petits oiseaux dressés à se battre ; des diseurs de *bonne aventure ;* des médecins en plein vent, empressés à servir des pincées de remèdes de toutes couleurs à leurs clients ; des déclamateurs occupés à divertir du matin au soir le cercle de curieux qui les entoure ; des marchands de faux lingots d'argent (un cube en cire couvert de papier argenté), à offrir aux divinités : — elles seront censées les prendre pour de vrais lingots ; — des marchands de divinités monstrueuses à six bras, à trois têtes ; des apprivoiseurs de grillons : ils viennent vous mettre leurs élèves sous le nez pour que vous les achetiez ; à chaque pas, des chaudières de fritures où l'on voit cuire, sauter dans la sauce un tas de choses sans nom ; des images représentant toutes les fantasmagories imaginables ; des musiciens s'évertuant à siffler dans une horrible flûte en bambou, à gratter un malheureux petit violon aigre et pointu, en chantant d'un ton nasillard je ne sais quels bouts de phrases détachées ! Au fond de chaque boutique, on aperçoit, à la place d'honneur, le Bouddha entouré d'ornements en bois découpé et en papier bariolé, avec une lampe devant lui ; de temps en temps on croise des bonzes ou moines bouddhistes, qui passent gravement

avec leur tête pelée et nue, vêtus d'une grande robe de chambre gris-jaune ; on voit ces horribles femmes chinoises aux petits pieds : certaines ont si bien réussi (c'est incroyable !) qu'elles semblent n'avoir pas de pieds du tout, et marcher sur des jambes de bois : leurs souliers sont aussi larges que longs ; il faut voir comme elles vont en titubant ! Enfin c'est inénarrable. J'ai visité la principale pagode : un immense Bouddha, horrible, rouge, ventru, à gros yeux incandescents, entouré de monstres fantastiques et d'emblèmes bizarres ! Des adorateurs viennent faire une prostration, déposer quelques *faux lingots d'argent*, et allumer une chandelle fumeuse ; autour du temple, jusque dans l'intérieur, des nuées de marchands crient, hurlent, glapissent pour appeler les acheteurs.

La mission catholique de Shang-Haï appartient aux Jésuites : dans la ville européenne ils ont une église avec un petit noyau de fidèles, pour la plupart français et portugais ; ils ont une autre église, un séminaire et leur scolasticat dans la ville chinoise ; — vraie fleur au milieu des épines. — Nous avons été réjouis et touchés dimanche, en arrivant dans cette église pour recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement, après avoir traversé les rues que je vous ai décrites, de trouver réunie là une belle assemblée de chrétiens chinois, à genoux et bien recueillis. Vous croirez sans peine que le contraste de ce que nous venions de voir m'avait disposé à trouver notre culte singulièrement beau et émouvant dans sa majestueuse simplicité, et notre *Ave verum* bien admirable. Il vient toujours un bon nombre de païens aux cérémonies catholiques ; ils se tiennent debout, près de la porte ; on voit, à leur physionomie, que ces pauvres gens éprouvent, eux aussi, une certaine impression religieuse, et sont frappés de respect. Les Jésuites nous ont montré leur maison et leurs œuvres, séminaires, écoles d'enfants ; dans la maison, une congrégation

de jeunes laïques de la ville ; à l'église, une congrégation de femmes pieuses et une archiconfrérie de *vierges chrétiennes*, qui vivent chacune chez elle, mais qui ont une règle, une organisation, des réunions, une supérieure. Toutes ces œuvres, déjà prospères dans le présent, sont pleines d'espérances pour l'avenir ; si le troupeau chrétien est encore bien petit comparé à l'immense population païenne qui l'entoure, il n'en est pas moins vrai que le christianisme est vivant ici. Ce spectacle m'a réconforté ; j'avais des idées noires la semaine dernière ; je vois maintenant qu'il y a de quoi faire en Chine des œuvres intéressantes et attachantes. Avec la grâce de Deiu, nous en essayerons au Kouy-Tchéou ; n'eussé-je que dix chrétiens, si je parviens à les faire avancer un peu dans la piété, j'aurai de la joie autant qu'il m'en faut pour être heureux.





LETTRE TROISIÈME.

Sur le Fleuve-Bleu, le 7 janvier 1876.

Cher monsieur le Doyen,

Nous avons quitté Shang-Haï le 16 décembre... Vous ai-je dit que j'avais visité, à une demi-heure de là, les établissements des Jésuites réunis en un village sous le nom de Zi-Ka-We? Vous comprenez bien que je tâche de voir dans le trajet tout ce qu'il y a d'œuvres catholiques, pour m'instruire et recueillir le plus d'observations possible. Quelle joie de trouver partout l'Église naissante entourée de ce petit groupe d'œuvres si belles qui sont comme sa production nécessaire, et jaillissent tout de suite auprès d'elle, comme une germination naturelle du sol où elle s'enracine ! Résidence de l'évêque (un Jésuite) et des Pères qui dirigent la mission ; séminaires grand et petit ; noviciat et scolasticat pour ceux des clers chinois qui se font Jésuites ; orphelinats de garçons et de filles, et pensionnat pour les chinoises plus riches ; couvent de Carmélites. Les Jésuites ont une ressource que n'ont pas les autres missionnaires ; dans leurs scolasticats chinois, ils ont toujours quelques scolastiques français mêlés aux chinois, leur donnant le ton ecclésiastique, l'esprit catholique, et, autant que possible, l'élan européen ; quelle heureuse idée ! A leur petit séminaire est annexée une pension d'une centaine d'élèves chinois destinés à rester laïques ; on les pousse dans les études le plus loin possible, afin d'en faire des hommes distingués, capables d'exercer une influence, de rem-

plir des postes, de donner du relief au christianisme le jour où il sortira des catacombes. Pour le moment, et de longtemps encore, le peuple chinois doit rester chinois par l'éducation, tous les essais d'éducation européenne appliquée à des sujets chinois ont mal réussi ; on a fait des pédants, des ambitieux, de mauvais chrétiens ; il a fallu y renoncer partout, attendre et prendre la question de plus loin. Ici, comme en Europe, les Jésuites insistent sur l'éducation ; outre leur collège de Zi-Ka-We, ils ont trois collèges de divers degrés dans Shang-Haï, et plusieurs dans l'intérieur de la mission. J'admire cette méthode : elle est savante et forte ; on va peut-être lentement, mais on travaille solidement.

A Zi-Ka-We, ce fut une jouissance pour moi de voir exactement le même système d'études ecclésiastiques *en petit* qu'au Collège-Romain en grand ; même méthode, même organisation, même programme ; ici, comme partout, le *Ratio studiorum Societatis Jesu* est la formule d'études ecclésiastiques et humanitaires suivie toujours par les Jésuites, et composée au Collège-Romain, qui est le type de son application.

L'orphelinat de garçons, dirigé par deux Pères et par plusieurs Frères français et chinois, est une vaste maison, fort peuplée, bien organisée et solidement réglée ; les orphelins sont élevés et utilisés en même temps pour le service général de l'établissement ; il y a des ateliers : menuiserie, cordonnerie, étoffes, imprimerie, imagerie, etc. ; tout cela fonctionne activement. Les enfants, occupés selon leurs aptitudes, sont intéressés à leur travail par une prime qu'ils trouveront plus tard ; en attendant, ils apprennent un bon métier chinois, dans lequel on leur a montré à joindre à l'industrie de leur pays les perfectionnements du nôtre. A leur sortie, on les marie avec des orphelines, et voilà des familles chrétiennes.

Orphelinat de filles tenu par des Religieuses, pensionnat de jeunes chrétiennes riches et noviciat de Religieuses indigènes pour les *œuvres actives* de la mission ; nous y avons vu sept novices et quatre professes de très bon air. Vous savez la condition abjecte de la femme en Chine ; voyez donc comment le christianisme, tout naturellement et sans qu'on vise à autre chose qu'à gagner le Ciel, relèvera la femme, en lui donnant, dans les familles fondées par lui, le rang qu'elle doit avoir.

Couvent de Carmélites tenu par des Françaises et destiné à recevoir les Chinoises qui seront plus aptes à la *vie pénitente et contemplative ;* c'est un essai pour voir si la vie religieuse, sous cette forme, pourra porter des fruits en Chine ; l'expérience est intéressante et importe à l'avenir de l'Église dans ces contrées désolées. Les Carmélites, établies depuis dix ans, ont eu beaucoup de novices : presque toutes ont échoué ; quelques-unes pourtant sont encore chez elles, mais restées *novices.* Le lendemain de notre visite, il y avait une profession, la première depuis la fondation de ce Carmel, mais ce n'est qu'une sœur converse. Le Père aumônier nous disait : « Ces résultats, si minimes en apparence, loin de nous décourager, n'étaient pas imprévus ; les Religieuses ont apporté, elles persisteront et doivent persister à appliquer ici leur règle dans toute sa rigueur ; elles aiment mieux n'avoir que très peu de sujets, et les attendre longtemps, que d'avoir des Carmélites *frelatées.* On n'a pas encore de *Mères de chœur*, parce que, pour être dans la règle, on exige d'elles non seulement un bon noviciat, mais encore qu'elles sachent lire le latin du bréviaire, et parler français pour pouvoir étudier les livres de spiritualité. » Comme tout cela est sage !

Vous ai-je dit qu'à Shang-Haï, et partout en Chine, outre ces quelques essais de couvents, il existe, dans chaque chrétienté, un

petit groupe de *Vierges chinoises ?* — C'est le nom officiel et public. — Elles vivent dans leur famille et de la vie commune, mais avec le vœu de virginité ; elles sont réunies en congrégation sous la présidence de l'une d'elles et la direction du missionnaire, vouées aux bonnes œuvres qu'il fonde et pour lesquelles il requiert leur service. Il y en a, paraît-il, un bon nombre au Kouy-Tchéou, formant de vraies communautés, avec une règle et une supérieure.

A Shang-Haï, nous avons reçu une lettre bien paternelle de Mgr Lions ; il nous exprimait sa joie d'avoir deux missionnaires de plus, et fixait notre itinéraire par le Fleuve-Bleu et le Se-Tchouan. La première partie du voyage sur le fleuve se fait sur de grands bateaux à vapeur américains, très luxueux et très confortables ; ils vont au delà de Nankin, jusqu'à la ville de Hankow ou, pour parler chinois, Wou-Tchang. C'est l'affaire de quatre jours ; mais il nous fallut attendre là nos barques chinoises jusqu'au lendemain de Noël. La mission appartient à des Franciscains italiens ; elle est fort pauvre : grande église romane en construction, orphelinat de filles et hospice de vieilles sous la garde de Sœurs italiennes ; petit et grand séminaire renfermant en tout cinquante élèves ; ces jeunes gens ont bonne façon, mais pas cet entrain qui fait le charme des collèges nombreux et florissants ; le séminaire sert de résidence à l'évêque, qui est charmant, l'amabilité, la simplicité même, — comme tous les évêques missionnaires que nous avons vus jusqu'ici. La chrétienté du lieu étant peu nombreuse, les offices de Noël sont un peu languissants, et les chants, exécutés à la mode italienne par des gosiers d'enfants chinois, n'égayent pas beaucoup. Rien d'aigre, de nasillard et de grêle comme le chant d'un Chinois ! Les Jésuites paraissent avoir obtenu tout ce que les Chinois peuvent donner sous ce rapport, un chant peu agréable mais convenable ; j'ai mes petites illusions

pour faire quelque chose à mon tour au Kouy-Tchéou, quand j'aurai un domaine spirituel. Vous souvenez-vous de ce que nous disions ensemble sur la place à donner à la musique, dans l'éducation ecclésiastique ? Le chant est un puissant moyen d'action sur les âmes, pour les toucher, les élever, les faire *prier ;* un beau cantique est une prédication qui se fait toute seule et que le chrétien se fait à lui-même, sans qu'il en coûte ni talent ni peine au pasteur. Certainement, après vos leçons et vos catéchismes, nos petits cantiques, par exemple, *Mon doux Jésus*, *Enfin voici le temps*, et le *Miserere* du Carême, ont eu quelque influence sur ma vocation.

Le départ de Hankow est annoncé pour le vingt-six décembre ; nos courriers font les préparatifs sans que nous nous en occupions ; ce sont des chrétiens qui peuvent nous inspirer confiance, et nous avons ordre de nous en remettre à eux entièrement. Ils se chargent donc de tout ; seulement nous avons rappoté de Shang-Haï des provisions européennes qui serviront jusqu'à destination : vin, café, eau-de-vie, sardines, etc. Nous irons en barque sur le Fleuve-Bleu jusqu'à Tchong-Kin, la capitale du Se-Tchouan, à trois cent cinquante lieues de Hankow, à six cents lieues de Shang-Haï ; nous en aurons pour deux mois. Mais l'ennui et l'embarras d'un pareil voyage sont bien allégés par les deux vieux missionnaires qui rentrent avec nous au Se-Tchouan. Notre flottille se compose de quatre barques de commerce louées par la mission du Se-Tchouan pour le transport de ses marchandises. Voulez-vous que je vous décrive notre organisation ?

D'abord la barque où j'ai pris passage avec deux de mes confrères, nous l'avons nommée *l'Étoile du Messie*, en souvenir du jour du départ ; nos autres compagnons ont baptisé la leur *St Jean l'Évangéliste*. Ne croyez pas que ces embarcations soient de petites nacelles

étroites et légères, exposées à tous les temps ; elles ont quinze mètres de long sur quatre de large, et le fond de cale, qui contient le chargement, paraît avoir près de deux mètres ; il est couvert de planches formant un sol assez ferme, et le mouvement de la barque est assez insensible pour me permettre d'écrire tranquillement.

Commençons par l'arrière. Ma barque se termine en poupe par une cabine où loge le patron avec sa femme, sa petite fille de sept ans et sa belle-mère : toutes trois ont de petits pieds, c'est-à-dire que leurs jambes posent à terre comme des bâtons ; elles sont occupées tout le jour à se chauffer autour d'une chaufferette, à se passer une grosse pipe, qui leur est commune, et à nous regarder par les fentes de leur cabine, car elles ne sortent pas. La petite fille seule, en raison de son âge, a le droit d'aller et de venir ; elle profite de la permission pour nous *guigner* dans notre loge, surtout quand nous mangeons, ce qui lui semble très drôle. Devant cette cabine du patron, qui occupe la largeur de la barque et prend environ cinq pieds de sa longueur, se trouve une cour de quatre mètres de long, bordée du côté de l'eau par un parapet en planches, et couverte d'un toit en clisses de bambou : la nuit, elles ferment la cour assez hermétiquement et en font une chambre ; on y voit un fourneau : c'est notre cuisine ; des *lambilles* de lard et d'autres viandes suspendues, quelques poissons salés, des paniers pleins de pommes de terre, de navets et d'oignons : ce sont nos provisions ; deux paquets de couvertures roulées dans des nattes de bambou : ce sont les lits des courriers chrétiens, qui sont responsables des marchandises de. la barque et font notre cuisine ; la cour est leur domicile et leur cuisine le jour, leur chambre à coucher la nuit ; là encore se trouve le gouvernail, et par conséquent le pilote, qui nous assourdit en criant constamment à l'équi-

page un tas d'injures chinoises, surtout un mot qui signifie *beau-frère !* Est-ce étrange !

Après la petite cour, voici notre maison, aussi large que la barque, longue de trois mètres ; une porte sur la cuisine, une autre sur le pont ; au dedans, deux lits d'un côté, un de l'autre, — le mien, et, au bout de mon lit, le réfectoire, — une petite table carrée avec trois bancs ; nos lits sont des planches sur des tréteaux, une paillasse sur la planche, et deux couvertures ; sous le lit nos malles ; la petite table nous sert aussi à dire la messe, que nous avons pu célébrer chaque matin. Le pont est couvert avec des bâches en tresses de bambou qu'on roule le matin ; le soir, on les étale pour donner un abri aux gens de l'équipage. Ceux-ci sont au nombre de quatorze : le pilote, deux hommes toujours à l'avant pour la manœuvre, et onze qui tantôt sont sur la barque occupés à mouvoir deux grandes rames très lourdes, tantôt sur la rive, tirant à force de bras une longue corde amarrée au sommet du grand mât, et nous faisant ainsi remonter le courant. Nous avons deux mâts : chacun porte une voile ; au pied du grand mât est la cuisine de l'équipage, un fourneau avec un immense chaudron dans lequel cuit toujours la même nourriture, du riz, toujours à la même sauce, de l'eau. Une nacelle, attachée au flanc de la barque, porte l'équipage à terre quand il faut tirer, le rapporte à bord quand il faut ramer. Nous-mêmes allons à terre une heure ou deux chaque après-midi ; sans être mal ici, nous ne pourrions y vivre tout le jour sans tomber malades. Notre cabine est bien couverte et assez bien fermée ; quoiqu'il fasse froid et qu'il ait neigé un peu ces derniers jours, chose rare, nous avons chaud ; nos deux chrétiens sont bons et complaisants, ils nous nourrissent vraiment bien ; quant à la propreté dans leur manière de préparer et de

servir, il est bon de fermer les yeux et de ne pas assister à leurs opérations ; enfin la vie est assez gaie...

Nous lisons, nous faisons nos exercices de piété, nous causons, nous chantons. La marche est très inégale selon les endroits ; si le vent est favorable, nous allons vite, sans travail pour ces pauvres rameurs, qui ont d'ordinaire un mal horrible à tirer la corde, et une affreuse existence ; d'autres fois, le temps mauvais ou les courants trop rapides nous font avancer avec une lenteur désespérante ; si le vent est absolument contraire, il faut s'arrêter et amarrer à la rive. Tous les soirs, les barques stationnent les unes près des autres, en face de quelque village chinois ; on dort là ; le lendemain matin on part vers sept heures au plus tard, à quatre heures au plus tôt, jamais sans avoir immolé d'abord cinq ou six pétards à Bouddha, dont l'autel est au fond de notre cuisine.

Les barques, innombrables sur le Fleuve-Bleu, se réunissent pour passer la nuit dans ces sortes de ports, trente, quarante, quelquefois cent, deux cents et trois cents ensemble ; les *barquiers* crient, se disputent, s'insultent ; les gens du lieu viennent leur vendre du riz, des navets et des œufs, — mais pour des aristocrates comme nous. Quand nous allons à terre, les gens du pays, sous notre costume chinois, ont vite reconnu des Européens ; aussitôt ils vont s'avertir les uns les autres : alors accourent, pour nous regarder, des bandes d'hommes et d'enfants ; ils sont là bouche béante, puis s'en vont en riant à se tordre ; les femmes aux petits pieds, ne pouvant guère sortir, sont aux portes et regardent sans rire, mais de l'air le plus stupéfait du monde, les Européens. Tout cela est d'un drôle, d'un drôle qui ne se décrit pas !

La campagne est triste et désolée, bien cultivée mais pauvre et marécageuse ; les maisons sont petites, en terre, en paille de riz ou

en tresses de bambou, sans fenêtres ; on y voit grouiller ensemble les chiens, les cochons, — très nombreux et vivant en liberté, — les hommes, les femmes, et d'incroyables nichées d'enfants sales, déguenillés et fort peu *ragoûtants*. Ce pays est peuplé comme on ne se le figure pas ; il y a des maisons et des gens partout, pas un coin n'est inoccupé. Que d'âmes perdues, et que tout cela paraît loin, bien loin de l'Évangile ! Les quelques chrétiens qui vivent parmi ces populations immenses sont submergés et disparaissent dans cette masse comme une petite caravane de fourmis dans une forêt ; et cependant le vrai DIEU est adoré, la croix est plantée çà et là, le nom du christianisme est arrivé aux oreilles de la plupart ; enfin l'Église existe, elle est vivante, elle croît peu à peu, jusqu'à ce que, comme dit saint Paul, elle ait complété par ses conquêtes le corps mystique de JÉSUS-CHRIST, *qui adimpletur omnia in omnibus !*

Je vous disais qu'on nous reconnaissait sous notre costume chinois ; s'il faut vous le décrire, je veux bien ; me voici des pieds à la tête. Je commence par la tête : elle est rasée, à l'exception d'une houppe *ad verticem*, laquelle poussera à volonté pour me donner une belle queue à la mode du pays ; en attendant, il a fallu greffer et lier à ma houppe encore bien courte une queue postiche de cheveux noirs, — il n'en est pas de blonds en Chine. Mais cette maudite queue ne s'est-elle pas avisée de tomber ? et je ne trouverai d'artiste capable de la remettre qu'à Cha-Che, dans douze jours ! Quand je sors, je l'attache avec des épingles au fond de mon bonnet ; si le bonnet tourne, je me trouve avoir la queue sur l'oreille. Après tout, je suis ravi qu'elle soit tombée, c'est si incommode ! Impossible de rien faire des mains sans que la misérable queue vienne s'en mêler. Pour bonnet, une calotte ronde en feutre couvert de soie, à peu près semblable à un chapeau sans rebord ; nous y

ajoutons un turban de soie qui nous couvre les oreilles et tient chaud à nos pauvres têtes rasées. On nous a coupé une bonne partie des favoris et laissé les lèvres et le menton velus. Notre vêtement se compose d'un grand gilet en toile à longues et larges manches ; un immense pantalon, dans lequel j'entrerais bien en quadruple exemplaire, à jambes larges et courtes, qu'on serre au moyen d'une sorte de jambière et que j'appelle des *manchettes à jambes ;* une grande robe bleue, en coton, ouatée, et fendue à droite de haut en bas, avec de très longues manches comme un habit de pierrot ; une ceinture bleue, et, par-dessus le tout, un caraco à manches courtes et larges en drap noir ; des bas en toile aussi larges en bas qu'en haut et fort vilains à voir ; des souliers en étoffe noire montée sur une semelle très épaisse et incommode, dont la pointe est refoulée et relevée en l'air. Voilà le personnage ! Nous sommes si bien habitués à notre accoutrement que nous n'y pensons plus. La privation de poches est ce qu'il y a de plus ennuyeux ; mais on peut en coudre, j'en mettrai partout. Ajoutez une bourse plate pendue à la ceinture, un éventail et un parapluie primitif en papier vert et ciré.

Il est clair que notre teint, notre barbe trop abondante sous le menton, sa couleur et celle de nos cheveux, la taille de notre nez, nous font aisément reconnaître pour des *Diables d'Occident;* mais nous n'avons encore trouvé personne qui nous ait paru malveillant ; au contraire, dans nos promenades à pied le long du fleuve, nous croisons beaucoup de monde, nous traversons des hameaux, de petits villages ; les gens qui nous voient rient assez souvent de nous ; si nous leur en laissons le temps, ils approchent peu à peu d'un air curieux, nous dévorent des yeux, regardent surtout nos bréviaires ou autres livres européens avec stupéfaction, tâtent nos robes et chaque

partie de notre vêtement en calculant ce que cela peut valoir, pour en conclure le rang que nous devons occuper et notre fortune ; ils nous adressent un tas de questions que nous ne comprenons pas. Du reste ils n'ont pas l'air bien méchants. Aujourd'hui seulement, 10 janvier, il a failli nous arriver un peu de désagrément ; nous traversions à deux un groupe de maisons sur le rivage ; toute la petite population accourt sur notre passage, et, nous une fois passés, rit à se tordre ; il nous fallait faire un angle pour suivre le chemin battu, les Chinois coupent court, galopent à travers champs, jeunes et vieux, pour nous retrouver au passage à l'angle ; nous prenons une autre direction, tous accourent encore ; nous revenons au premier chemin, tous y reviennent ; enfin, nous prenons le large et nous les évitons, mais non sans les entendre crier assez fort. Un quart d'heure après, nous sommes obligés de repasser par là pour remonter dans nos barques, arrêtées précisément en cet endroit ; nos gredins de Chinois nous voient revenir, et se postent tous sur le chemin. Impossible d'échapper ; nous nous armons de fermeté, convenons de rester impassibles et de les regarder dans les yeux ; nous passons sans encombre et sans cris, et on ne rit que derrière nous.

Oh ! qu'un pauvre missionnaire perdu au milieu de ces peuples immenses se sent donc peu de chose ! Qu'il est écrasé par la grandeur de sa tâche ! Quelle tristesse à la vue de tant d'âmes qui se damnent et qu'il ne pourra pas sauver ! Il a besoin de savoir que derrière lui, en France, de bonnes âmes prient pour lui, offrent leurs mérites, leurs sacrifices, leurs peines, et lui font un supplément de forces et d'énergie. Dites-le aux personnes pieuses de votre paroisse. Je n'ai jamais compris comme aujourd'hui la solidarité des chrétiens : ils doivent s'aider les uns les autres à travers les

espaces, et soutenir au loin l'action apostolique des prêtres placés aux avant-postes de la catholicité. On parle beaucoup de la nécessité de la prière, on n'y croit guère effectivement ; moi-même je l'ai souvent prêchée, et je n'y croyais pas le quart de ce que j'y crois aujourd'hui, ni peut-être pas la centième partie de ce que je devrais y crois. Une âme qui, chez vous, priera et offrira ses mérites pour moi, fera certainement réussir mes travaux, et cet acte de charité, le plus éminent de tous, lui sera précieux à elle-même devant Dieu. Mères de famille qui savez être encore chrétiennes au milieu d'un monde qui ne l'est plus, et qui n'avez pas perdu la science de la prière, vous ignorez quelle est votre force ; plus la prière embrasse d'intentions, plus elle devient puissante : priez pour les missionnaires, et Dieu vous bénira, vous, vos enfants, vos vivants, vos morts, en même temps que nos Chinois.





LETTRE QUATRIÈME.

Y-Tchang, le 22 janvier 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

NOS barques sont amarrées en face d'une ville ; — huit jours d'arrêt ! — C'est la veille du premier de l'an, et pour tout Chinois, l'occasion d'un chômage et d'une débauche en règle. Ici le fleuve a un kilomètre de large, et forme un port où stationnent 800 embarcations, chacune avec ses passagers, hommes et bêtes, chiens, coqs, poules : vous entendez le bruit, et vous voyez le beau tumulte ! Ajoutez les marchands de la ville qui, sur les rives, vont d'une barque à l'autre en criant : « Du riz, des œufs, de la viande, des légumes, etc., » vous aurez une idée du tableau. Parfois je me demande encore si je ne rêve pas, si je suis en Chine, et si je ne vais pas m'éveiller dans un lit français.

Les bords du fleuve sont escarpés, et nous voyons les maisons de la ville au-dessus de nous : constructions basses, toits noirs couronnés de monstres en tuiles, murs en bois ou en terre, fenêtres étroites et de formes bizarres, figures fantastiques peintes sur les façades. Nous voudrions bien voir tout cela de près et nous mêler à la foule, mais il faut rester en barque. Si un Européen s'avise d'aller à terre, le premier Chinois qui l'aperçoit se met à crier : « Voici un Européen ! » Le cri est répété de proche en proche, et les gens d'accourir par centaines, par milliers ; ils quittent leur travail, sortent des

maisons, se portent en masse vers l'endroit où l'étranger est signalé ; ils sont les uns sur les autres pour le voir, et rient aux éclats ; enfin leur curiosité devient une véritable émeute. Je n'ai pourtant pas encore subi cette mésaventure, sinon quatre ou cinq fois, dans des villages que nous traversions à pied ; mais elle arrive toujours dans les villes de l'intérieur ; aussi sommes-nous prisonniers ; même sur notre barque, à la moindre exhibition d'un de nos visages, toute la population des barques voisines sort de ses *terriers*, se hausse pour nous voir et rire de nous ; il y a des curieux qui viennent *guigner* par la petite fenêtre de notre cabine, et j'ai déjà jeté plusieurs verres d'eau en plein visage à ces badauds, qui s'en vont alors tout bêtes.

Le prêtre chinois qui réside en ville nous a fait visite, et nous l'avons invité à déjeuner, — bonne aubaine pour un homme qui n'a guère que cinq sous à dépenser par jour ! Hier matin, au petit jour, je me suis risqué seul, avec un de nos bateliers, à l'aller chercher à domicile ; il y avait déjà du monde dans les rues, mais je me cachais la figure dans une manche, et, la brume aidant, je suis arrivé sans encombre. J'ai dit la messe, assisté à celle du bon prêtre, déjeuné avec lui, c'est-à-dire avalé successivement cinq ou six tasses de thé sans sucre, — toujours sans sucre, — et mangé une petite galette de maïs coûtant deux sapèques (il faut dix sapèques pour faire un sou) ; puis nous avons passé l'avant-midi à causer en latin. Malgré que ce fût dimanche, six personnes seulement assistaient à la messe, et encore deux enfants sont les serviteurs de la maison. J'ai fait à ce prêtre l'humiliation de lui demander combien à peu près il avait de chrétiens. Hélas ! vous qui gémissez sur la stérilité de votre ministère, écoutez la réponse ! Voilà dix ans que la mission a un *père* ici ; lui-même y est depuis un an et demi ; on le connaît comme chrétien, personne ne lui fait de mal ; il est vertueux, et j'ai été édifié de la



Médecin chinois (d'après une photographie).

convenance de sa petite chapelle absolument pauvre, et de la manière dont il a dit la messe. Eh bien, il n'a « pas un seul chrétien » ; les assistants étaient des étrangers de passage. Je lui demande combien d'âmes dans la ville ; sur sa réponse qu'il y en a 600.000 : « Vous avez donc 600.000 chrétiens *in spe.* » — « Oui, répond-il, *in speculatione !* »

Je pensais à vous en causant avec lui, et je me demandais si j'aurais le courage de vivre une vie entière dans une situation comme celle-là. Me voyez-vous au Kouy-Tchéou, entouré de centaines de mille païens occupés de la terre, du commerce, du boire, du manger, du péché, vivant pour le démon, ignorant qu'il y ait un Dieu, une âme et une vie future ; me voyez-vous me creuser la tête pour en prendre quelques-uns au filet sans y réussir, me morfondre à les attendre des années entières, toujours seul et toujours déçu ; me voyez-vous, comme ce pauvre prêtre, sans autre compagnie, sans autre consolation que Notre-Seigneur dans son tabernacle en bois blanc, en une toute petite chapelle moins belle et moins grande que votre chambre ? Cette perspective a souvent hanté mon imagination depuis le jour où j'ai vu cela... Peut-être suis-je dans l'illusion, mais je me dis qu'il y a une certaine joie à vivre comme ce prêtre, travaillant toujours à convertir et ne convertissant jamais, attendant toujours et ne réussissant jamais, sinon à méditer, à prier, à conserver son petit trésor intérieur, à goûter un peu le voisinage et la compagnie de Notre-Seigneur !

Moi, je mettrais dans ma petite chapelle une table, une chaise, quelques-uns de mes meilleurs livres, et j'irais travailler auprès du bon Dieu. Nous travaillerions nous deux, nous causerions nous deux, et je passerais de beaux moments. Et puis j'aurais pour me soutenir les pensées que voici : Le démon règne partout autour de moi, et

ses propriétés enveloppent ma maison ; mais le règne de Dieu est entre mes quatre murailles ; l'Église vivante, surnaturelle, pleine de grâces et d'avenir, est représentée ici ; elle habite ici, et c'est moi qui suis l'Église ; il y a ici, au service de ceux qui en voudront, la source de la grâce et le trésor de la rédemption, et c'est moi qui porte ce trésor ; Notre-Seigneur est vivant ici, c'est en moi qu'il est vivant, et dans ce petit tabernacle qui est à moi et à lui, où je le fais venir tous les jours ; l'Esprit-Saint a ici un pied-à-terre et une petite vigne qu'il cultive et qui produit: mon âme est cette petite vigne et ce pied-à-terre ; quand viendra le jour où le règne de Dieu s'étendra, et où Notre-Seigneur sortira de prison pour conquérir ces pauvres peuples, c'est de moi qu'il sortira, sans me quitter, pour se répandre autour de moi ; c'est moi qui serai sa mère, et ma petite chapelle son berceau. Ces pensées ne sont-elles pas un réconfort, un stimulant pour conserver son état de grâce, grandir en esprit intérieur, et utiliser jusqu'à une situation si pénible et si délaissée ? Voyez-vous ces villes chinoises pleines de millions d'hommes livrés aux intérêts terrestres, encore plus puissants ici que chez nous, aux superstitions absurdes et aux préjugés indéracinables du bouddhisme, à la débauche effrénée ; et, au milieu de pareilles multitudes, ce pauvre petit coin où un prêtre prie, et où brûle une lampe devant le Saint-Sacrement ? Que cette pensée est donc saisissante et consolante à la fois !

Pour revenir, les rues étaient pleines de monde, il fallut prendre un palanquin ; c'est un fauteuil que deux hommes portent sur leurs épaules ; il est couvert et fermé sur le devant et les côtés par une natte transparente permettant de voir sans être vu. Me voilà donc pour vingt sapèques, — deux sous, — porté en triomphe à travers un tas de Chinois qui ne me laisseraient pas retourner si tranquillement s'ils flairaient un Européen.

Nous continuons à faire vraiment meilleure chère que je n'aurais pensé, toujours à l'européenne, le vin excepté ; notre pain, ayant déjà un mois d'existence, a été recuit pour se garder sec ; on nous le sert détrempé dans un bol de bouillon. Depuis hier nous nous sommes mis aux bâtonnets ; on peut s'en servir, mais ça ne vaut pas la fourchette, n'eût-elle que deux dents. Nous buvons du thé sans sucre, — la cassonnade en Chine est sale et de trop mauvais goût. Nous avons du café grillé de Shang-Haï pour tout notre voyage ; enfin nous ne sommes pas malheureux ; la poule figure souvent sur notre table, bouillie ou rôtie, et nous mangeons deux œufs à la coque chaque matin. Tout cela pour vous dire que je ne suis pas à plaindre et que la vie de bateau ne m'a pas encore nui. Je lis la grammaire chinoise, j'écorche avec un de nos courriers quelques mots chinois, je lis « *la Vierge Marie* » de M. Nicolas, — un beau livre, — et quelques petits ouvrages de spiritualité ; le temps se passe à merveille et ne me semble pas long.

Pendant nos six jours de stationnement ici, la neige nous a empêchés d'aller à terre ; j'aurais pourtant aimé visiter le pays ; il est accidenté et pittoresque ; depuis Cha-Che, les grandes plaines marécageuses ont disparu ; partout des montagnes quelque peu boisées ; et les deux rives du fleuve, qui, jusqu'à Cha-Che, étaient affreuses, — une argile boueuse, suintante, crevassée, s'éboulant par grands morceaux, — sont devenues très intéressantes, escarpées, plantées d'arbres — et de rochers ; le chemin tracé par nos remorqueurs serpente à travers les rochers ; nous le suivons d'ordinaire une partie de l'après-midi ; les oiseaux foisonnent, et l'un de nos confrères nous tue, à coups de fusil, des tourterelles, des merles, je ne sais quoi encore pour le repas du soir. Outre la grande et fondamentale consolation de travailler à cette belle besogne de l'établissement du règne de

Dieu parmi ce peuple, il y aura à faire des observations curieuses à plusieurs points de vue ; travaux et distractions feront passer la vie et attendre, peut-être sans être trop tenté de regret, l'éternité, où il faut bien penser que nous serons réunis.

Il est six heures du soir: notre barquier offre son sacrifice *vespertin* à Bouddha ; il tape de grands coups de tam-tam dans le recoin qui nous sert de cuisine ; un autre Chinois brûle des pétards à la proue, tout en faisant à la chandelle à laquelle il les allume, de profondes et révérencieuses salutations ; aujourd'hui, vigile du premier de l'an, le tam-tam est prolongé, nous en sommes abasourdis. Notez que, durant à peu près une demi-heure, sur les centaines de barques réunies autour de nous, il y a pareille cérémonie, c'est charmant !

Hier, j'ai eu une émotion en entendant de loin, par bouffées, un son d'instrument à vent comme la flûte des bergers ; même le chant des coqs mêlé à l'aboiement des chiens, qui nous arrive des villages, me remue le cœur et me donne l'illusion d'être en France. Ah ! qu'il faut peu de chose pour éveiller les souvenirs ! et quel prix, quel charme ont aujourd'hui pour moi les souvenirs de la patrie et de la famille



LETTRE CINQUIÈME.

Kouy-Fou, le 14 février 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

VOUS ne trouverez peut-être pas sur la carte la ville où nous venons de nous arrêter ; c'est la première résidence de notre mission du Se-Tchouan, située à peu près à moitié chemin entre Shang-Haï et le Kouy-Tchéou ; nous repartons demain pour arriver à Tchong-Kin vers le carnaval. Nous avons passé quelques heures chez deux de nos confrères chargés des chrétientés du district ; ils nous ont reçus et soignés comme des enfants gâtés ; il faut dire que nous sommes bien fatigués, et la vie de barque jointe au régime chinois nous détraque l'estomac. Cependant nous ne manquons ni de force ni de courage ; nous prenons encore notre petit café, une larme de vin chaque soir, et nous ne nous privons pas de rire de tout ce qui se rencontre. Vive toutefois le Kouy-Tchéou, le but de notre voyage et l'objet de mes désirs les plus ardents !

Que de choses à vous raconter depuis Y-Tchang ! Le paysage a changé d'aspect du tout au tout : le fleuve coule entre d'immenses montagnes rocheuses, de formes on ne peut plus grandioses et variées ; cela nous empêche de descendre aussi souvent à terre, mais, pour le peu que nous le faisons, nous sommes dans l'admiration devant tant de sites bizarres et magnifiques. L'eau, en se heurtant aux rochers, forme une foule de rapides qui rendent la navigation très

pénible et très lente. Croiriez-vous qu'aujourd'hui l'équipage de notre seule barque se compose de soixante hommes, tant rameurs que pilotes et tireurs à la corde? Je vous demande quel beau tapage! Je voudrais vous décrire quelques-unes des scènes auxquelles ces pauvres gens nous font assister chaque jour : ce sont de vrais abrutis, hideux, horribles, d'une grossièreté inimaginable ; il faut les voir tirant la corde du haut des rochers, s'insultant et se maltraitant. L'un d'eux tient un bâton pour frapper ses compagnons ; d'ailleurs la schlague n'est pas regardée par eux comme chose odieuse, et ils se passent le bâton à tour de rôle. Ils viennent manger le riz sur le pont, et nous les voyons groupés quatre ou cinq autour d'une marmite : chacun pique à même, et regarde si le voisin ne va pas plus vite ou n'en prend pas plus que les autres ; puis la chasse aux poux. Jusqu'à présent, nous n'en avons pas encore récolté pour notre compte, mais nous sommes loin d'y renoncer.

Les endroits les plus difficiles du fleuve sont franchis ; certain passage d'un demi-kilomètre nous a coûté deux jours de fatigues extrêmes, à cause des rapides qu'il fallait remonter à force de bras ; la manœuvre en cet endroit était terrible à voir du rivage, et quoiqu'il y eût cent cinquante remorqueurs à tirer notre barque, nous tremblions pour elle. Maintenant, ce n'est plus qu'une affaire de temps et de patience ; grâce à Dieu, la patience ne nous manque pas encore, et notre provision se refait un peu chaque jour dans la prière et la considération du but auquel nous tendons. A l'un de ces rapides, il nous est arrivé un malheur : notre barque a eu deux planches du fond brisées contre un banc de sable ; aussitôt voilà l'eau qui entre et monte; vite nous plions nos effets ; on nous porte à terre avec la cargaison formée de plus de 200 pièces de toiles américaines destinées à être vendues à l'intérieur du pays.

On se met à vider l'eau et on radoube la cale, pendant que nos Chinois développent les toiles et les étendent sur les pierres pour les sécher. Quel ouvrage ! Le patron de la barque se lamente ; mais sa femme, restée à bord, ne perd pas la tête ; elle donne des ordres en courant de côté et d'autre sur ses petits pieds ; les tireurs de cordes, assis sur le rivage, jouent à une sorte de jeu de dominos ; nous nous tenons debout de distance en distance, pour voir si on ne vole pas la toile. Enfin, vers trois heures après-midi, tout est sec, le bateau à peu près réparé : on plie les pièces, sous la surveillance de nos courriers, on embarque les ballots, et nous repartons à quatre heures. Je ne sais quand nous arriverons à Tchong-Kin : ce voyage est interminable !

Que je remercie le bon DIEU de m'avoir amené ici ! Tenez, depuis Shang-Haï, la joie ne m'a pas quitté : l'œuvre qui m'attend est effroyable, vous ne pouvez apprécier le genre et la grandeur de ses difficultés, et le peu d'espérances qu'elle présente : je n'y jetterai qu'un grain de poussière : vive la joie ! Je ferai ce que je pourrai, il restera toujours quelque chose de mes travaux, ne fût-ce qu'un *germe ;* or, un germe finira par germer, *germinabit radix Jesse, alleluia !* La vie d'un prêtre est si heureuse, si radieuse, si sereine, si rassurée sur l'avenir ! je parle de son avenir à lui et de l'avenir de ses œuvres. Je n'ai jamais goûté les méditations et les pensées saintes, le bonheur intime de cette pureté de l'âme essentielle à notre état, comme depuis mon entrée en Chine ; je me sens entouré d'un peuple immense voué au péché, à la mort spirituelle, et je me dis : « Il faut que la vie surnaturelle se répande sur ce pauvre peuple ; elle est encore dans ses réservoirs, qui sont les cœurs des prêtres : *il faut que je sois un de ces réservoirs !* » Il me reste bien à faire, beaucoup de défauts à extirper; je les ai apportés avec moi, je les retrouve tous

les jours et à tout instant : c'est votre affaire de prier Notre-Seigneur pour moi, de lui demander d'enfoncer *les tampons* et d'entrer quand même. Je voudrais bien aussi trouver à déposer ce *germe* de la vie surnaturelle dans quelques âmes, et mon bonheur aurait été, en France, de pouvoir le faire ; ma grande tentation était de rester à Beauvais pour cela. Cette joie m'est-elle réservée maintenant ? C'est un souci que je remets au bon DIEU avec le reste. Je ne saurai pas avant mon arrivée où, comment et à quoi on m'occupera : le peu que j'ai vu prouve que nos pauvres chrétiens sont bien épais, leur tact intérieur et la pointe de leur spiritualité fort émoussés ; ils sont dans un milieu si matériel, si païen, si diabolique ! — le diable, on le sent, on le devine, on le respire partout ; il occupe tout, et on a déjà tant de peine à obtenir d'eux le simple et élémentaire état de grâce sans cesse perdu et toujours retrouvé! Déjà en France, où il est connu et installé dans les âmes par le baptême, Notre-Seigneur en trouve si peu pour lui donner l'hospitalité ! C'est bien autre chose ici. Vous le figurez-vous caché, gêné, à l'étroit dans les quelques pauvres âmes pures disséminées au milieu de ces innombrables populations païennes ? Souvent le missionnaire se trouve être son unique pied-à-terre, sa petite résidence, et tout le trésor du surnaturel au milieu de ce débordement de paganisme. Quelle consolante pensée !





LETTRE SIXIÈME.

Tsen-y-Fou, le 19 mars 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

NOUS y voici enfin, dans ce bienheureux Kouy-Tchéou après lequel nous courons depuis six mois ! Il nous reste cinq jours de marche d'ici à la capitale ; nous nous sommes arrêtés à Tsen-y-Fou pour passer la fête de S. Joseph et nous reposer chez un des missionnaires qui seront désormais nos confrères. C'est de là que je vous écris, le jour même de la fête de notre grand patron à tous, puisque tous nous voulons être de la Sainte-Famille. Reprenons les choses d'un peu plus haut.

Je vous ai écrit de Kouy-Fou, je crois, vous promettant une lettre de Tchong-Kin ; mais, bien que nous y ayons passé huit jours, je ne l'ai pas faite ! j'étais trop fatigué, presque malade, et puis mal installé pour écrire. Que de choses il faudrait vous dire pour être complet ! mais impossible : à chaque instant, c'est une scène, un objet, un détail, une idée que je me promets de ne pas oublier ; puis j'oublie tout, il ne me reste que des ensembles confus et incolores. Je vous les envoie faute de mieux, pour vous aider à me suivre, car c'est ma joie de penser que je ne suis pas *encore mort dans le cœur des vrais amis ;* ils m'accompagnent de loin, comme je reste avec eux au travers des espaces.

De Kouy-Fou à Tchong-Kin, rien de saillant. A Tchong-Kin nous

trouvons deux missionnaires qui résident ensemble, le plus jeune ne sachant pas encore la langue ; deux jours de repos chez eux. Mais, dans ce malheureux Se-Tchouan, on est prisonnier entre ses quatre murailles ou dans sa chaise bien close ; car si on montre le nez, la foule s'amasse, vous dévore des yeux, rit à se tordre, commence à vous insulter, et voilà une émeute.

A Hoang-Hieu, encore un missionnaire ! Nous passons avec lui quelques heures seulement, et nous arrivons le Mercredi des Cendres, à la tombée de la nuit, à Tchong-Kin. J'ai éprouvé une impression étrange en traversant dans toute sa longueur cette grande ville de six cent mille âmes, porté en palanquin jusqu'à la maison de l'évêque. Plus nous avançons au fond de la Chine, plus l'aspect des cités chinoises est bizarre et diffère de l'Europe ; celui de Tchong-Kin, le soir, m'a particulièrement frappé : ville infecte, rues plus étroites que les corridors de nos maisons ; boutiques borgnes, noires, enfumées, malpropres ; des cris partout ; le cri qui domine est celui des cochons que les charcutiers tuent le soir pour préparer la nuit et vendre le lendemain ; partout de petits autels à Bouddha en plein vent, avec des chandelles rouges qu'on y fait brûler pour apaiser la colère du dieu ; sur chaque porte deux images représentant des divinités à très gros ventre et à figure monstrueuse.

Nous voici à l'évêché, bien contents d'en avoir fini avec la vie en barque ! Nous trouvons avec Mgr Desflêches un confrère du Kouy-Tchéou, venu exprès pour nous chercher ; son district avoisine le Se-Tchouan. Je vous laisse à penser notre joie et les mille renseignements que nous lui avons demandés les jours suivants. Tout est préparé déjà pour notre départ ; on nous fait seulement séjourner une semaine à Tchong-Kin pour nous reposer, compléter et réparer notre équipement. Nous partirons de Tchong-Kin pour la capitale

du Kouy-Tchéou, Kouy-Yang-Fou,— en palanquin, portés non par *quatre* mais par *trois officiers*.

Rien à voir à Tchong-Kin, sinon la ville elle-même : les œuvres principales de la mission ne sont point là. L'évêché est un ramassis de vieilles maisons chinoises mal cousues ensemble et tombant en ruine : il faudrait les reconstruire, mais la malveillance des mandarins et de la population fait reculer indéfiniment l'entreprise. Deux églises catholiques en ville : la première est la chapelle de l'évêché, grande masure propre, triste, vieille, sans cachet, et qui sera démolie; l'autre, la cathédrale, est assez belle pour la Chine ; mais nos yeux européens, habitués à la riche simplicité des églises romanes ou gothiques, n'admireront jamais ce qu'il faut faire ici pour plaire aux Chinois ; le *curé chinois* de cette église me le disait, « pour qu'un monument fasse de l'effet, *opus est ut percellat oculos !* » Construction en bois peint, doré et verni ; partout des inscriptions en caractères chinois formant des festons disgracieux et qui brisent les lignes architecturales, des *armées* d'images pieuses de confection française polychromées, des lustres compliqués à papillotes, à frisettes, à dorures, à clinquant ; comme goût c'est détestable. Je pourrai vous envoyer bientôt la photographie de la nouvelle cathédrale du Kouy-Tchéou, dédiée à saint Joseph et qui sera consacrée le troisième dimanche après Pâques, vous verrez le genre ; encore la situation de l'Église au Kouy-Tchéou permet-elle plus d'audace, on s'écarte davantage du style chinois, on y mêle un peu de gothique.

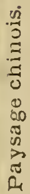
Nous voici en chaise, le huit mars, à neuf heures du matin, portés chacun par nos *trois officiers*, robustes lurons en loques, d'assez bonne figure, riant et causant sous leur pesant fardeau. Nos chaises coûtent chacune vingt-cinq francs : ce sont de grandes boîtes carrées ouvertes par devant ; au fond est le siège du *porté*, qui peut à

volonté tirer un voile pour se cacher, ou rester découvert pour respirer ; deux perches de bambou forment le brancard ; deux porteurs en avant, un en arrière. Ce moyen de transport vous paraît odieux ; il me répugnait aussi, mais il faut en passer par là ; c'est le seul qui soit usité en Chine avec la mule ; les Chinois s'en accommodent très bien, et nos porteurs n'ont pas d'autre gagne-pain ; d'ailleurs tous les transports se font ici à dos d'hommes, et les épaules des Chinois sont incomparablement plus robustes que celles de n'importe quel portefaix européen. Voilà des hommes qui nous portent six et huit heures par jour, et ne se reposent qu'une fois par heure ; ils vont presque toujours au pas de course, et DIEU sait si le chemin est raboteux, escarpé souvent ! Nous partons chaque matin vers cinq heures et demie et faisons deux heures de marche avant de manger. Arrivés à une auberge chinoise, nous y déjeunons, c'est-à-dire que nous mangeons ce que nous avons apporté ; l'auberge ne peut fournir que du riz, de l'eau, du thé, une sorte de mauvais chou vert et feuillu qu'on fricasse à l'eau et au sel, un fromage fade fait avec une pâtée de grosses fèves fermentées ; je n'ai pas encore pu m'y mettre. En passant par les villes, nous nous approvisionnons d'œufs et de sucre en poudre d'assez bonne qualité, mais mal raffiné ; pour moi, qui suis plus fatigué, un peu de viande de porc ; mes deux compagnons et les quelques chrétiens de notre escorte font maigre perpétuel à cause du carême, observé en Chine dans toute sa rigueur excepté le jeûne ; on ne jeûne que le vendredi.

Quand nous entrons à l'auberge, nous y trouvons installés des voyageurs, portefaix, marchands, etc., car la route est très fréquentée. On nous cède de suite la première place, c'est-à-dire la plus belle table ; — nous sommes de *grands hommes*, comme on appelle ici ce qui est un peu plus notable ; — l'unique fourneau et la marmite

nous sont livrés sans retard, et nous commençons à faire nos sauces. Heureusement, depuis Tchong-Kin, j'ai retrouvé la recette de la soupe à l'oignon et de la panade ; le matin nous commençons toujours par la panade, le soir par la soupe à l'oignon, où je fais roussir une poignée de farine avant de mettre l'eau. Les Chinois ne font pas de pain, mais les missionnaires en font, et nous en avons une provision. Vers les trois ou quatre heures du soir, on s'arrête encore dans une auberge ; il faudrait que vous vissiez ces auberges ; toutes, riches et pauvres, sont taillées sur le même modèle : grande masure ouverte à tout venant et à la disposition de quiconque veut entrer, même sans rien dépenser ; on entre par un bout, on sort par l'autre, sans descendre de mule ou de palanquin, sans débotter : la route traverse la maison. Dans un coin, un gros fourneau en briques à une seule ouverture ; tout passe par la même marmite ; des tables au fond de l'appartement, et, si l'auberge est un peu riche, quelques chambres séparées au moyen d'une cloison en bois et en terre. Les voyageurs portent avec eux leurs couvertures et une natte ; chaque chambre contient plusieurs lits : — des planches sur deux tréteaux ; les plus belles auberges n'ont pas d'autre mobilier, et les plus belles chambres sont sans plafond, sous la tuile, avec la terre pour parquet ; on dort tout de même.

Si vous voulez me suivre sur la carte du Kouy-Tchéou, voici quelques noms de villes, ou, comme on dit, de *marchés*, par où nous sommes passés : le dernier du Se-Tchouan où nous ayons couché est Koan-Yn-Kao ; le treize, nous entrons au Kouy-Tchéou, et le soir nous couchons à San-Kan ; le quatorze à San-Po ; le quinze à Tong-Tse. De Tchong-Kin à Tong-Tse huit jours de marche ; mais ici, attention : cette petite ville est la résidence du missionnaire venu à notre rencontre ; c'est pour ainsi dire là que se faisait notre entrée officielle



Paysage chinois.

au Kouy-Tchéou, le quinze après-midi, par un beau soleil printanier. Vous devinez mes impressions en arrivant à notre première église et dans notre première chrétienté. Notre réception a été charmante : notre compagnon avait pris les devants, afin de préparer sa maison, où nous devions rester un jour et deux nuits. Nous, à une demi-lieue de la ville, nous sommes accostés par une petite députation de chrétiens qu'il envoie nous recevoir et nous escorter. D'abord trois beaux jeunes hommes mettent pied à terre et nous font, à la mode du pays, la génuflexion en pleine route ; je leur dis avec les quelques mots de chinois que je sais : « Vous êtes des chrétiens ? » — « Oui, » répondent-ils avec ce bon sourire que le prêtre catholique a toujours la consolation de retrouver sur le visage de ceux qui appartiennent à sa foi et à sa famille. Pauvres gens ! ils paraissaient tout émus en nous voyant ; et moi, rencontrant pour la première fois, si loin de la patrie et du centre de l'Église, des chrétiens *qui nous appartiennent*, j'étais bien ému aussi. Trois autres nous attendaient plus loin ; tous se mettent à notre suite, et nous arrivons à la porte de la ville; les cavaliers passent en avant l'un derrière l'autre, nos chaises viennent après, escortées par les piétons; les mules ont des grelots qui résonnent, la ville entière sait qu'il arrive de nouveaux *pères chrétiens;* notre cortège est respectable, notre marche triomphale, et nous faisons sensation, car les païens sont sur les portes et dans la rue pour nous voir. Du reste, pas une injure, pas un cri, pas un signe de dédain ; au contraire, une sympathie respectueuse se lit sur les visages ; il semble que les païens se disent : « Voyez donc comme ces chrétiens honorent leurs prêtres, et comme ceux-ci, venant de si loin, ne sont pas pour eux des étrangers ! »

Il faut vous dire que, dans toute la Chine, on déteste l'Européen, on l'insulte, on se moque de lui ; nous avons été saturés d'outrages à

Shang-Haï et à Tchong-Kin, et le missionnaire ne peut pas se montrer en public. Au Kouy-Tchéou, ce n'est plus la même chose ; nous nous montrons ; on nous regarde avec curiosité, mais sans mépris : le peuple est sympathique et plus naturel. Cette différence vient sans doute du caractère, mais aussi de la situation que les missionnaires ont prise, de la façon dont ils se sont posés dès le principe ; Mgr Faurie a vraiment conquis la position, et, comme disent les confrères, « nous vivons de lui ! »

Nous voici descendus à Tong-Tse et installés chez le missionnaire ; sa petite maison à la chinoise est propre et convenable ; il a une église et un orphelinat bâtis sur un terrain appartenant à la mission. On a battu le tam-tam d'une certaine façon ; sur les trois cents chrétiens de la ville, deux cents se sont réunis dans l'église pour recevoir l'eau bénite de ma main, et pour nous faire les prostrations d'usage ; puis nous sommes entrés à la maison, et, toute la soirée, nos causeries ont été interrompues par des chrétiens qui venaient nous saluer et consulter le Père.

Nous repartons le dix-sept pour Tsen-y-Fou. De Tong-Tse à Tsen-y-Fou, deux jours de voyage, toujours en chaise, par un chemin plus ou moins pavé, mais toujours frayé, et qui porte le beau nom de *Route impériale* ; — il a un mètre de large, le passage d'une chaise ; d'ailleurs, chemin pittoresque s'il en fut, des creux et des bosses ! Le paysage est ravissant, sauvage au possible ; ce ne sont que des montagnes à pic, des rochers, des torrents, des bouquets d'arbres ; cultures superbes : les Chinois ne laissent pas perdre un pouce de terrain, et on voit partout, sur le flanc des montagnes, un Chinois avec son buffle, couleur d'hippopotame, et une petite charrue primitive, en train de gratter le peu de terre qui recouvre la roche, pour y planter de grosses fèves ou de l'opium ; les lieux trop escarpés

pour être mis en culture sont boisés ; de notre chaise, nous sentons les bonnes odeurs des bois et des champs, nous entendons les oiseaux.

A Tsen-y-Fou, réception plus touchante encore qu'à Tong-Tse ; la résidence est assez grande. Le Père du lieu nous attend en compagnie de trois autres missionnaires ; nous passons deux jours ensemble ; ce soir-là, nous nous sommes couchés... le matin ! La soirée fut chantante, riante, et même tant soit peu dansante ; une maxime de Mgr Faurie, passée ici en tradition, dit qu'*il faut faire les fous pour ne pas le devenir* ; c'est aussi un principe reçu dans la Société des Missions-Étrangères, que la gaîté est une des forces du missionnaire français, et le Kouy-Tchéou est une des missions où cette morale est le plus fidèlement pratiquée. Tout ce que j'entends dire de notre mission me plaît beaucoup ; on y a gardé, autant que possible, le genre, les habitudes, les usages d'Europe, et on a obtenu des Chinois qu'ils ne s'en offusqueraient pas. Il y a fort à faire, mais il y a moyen de faire quelque chose ; la fatigue est énorme à cause de la configuration du pays, très montueux, mais personne ne s'en plaint, et ces fatigues ne seront pas perdues si Dieu bénit la sueur du missionnaire, ce qui, pour en revenir à mon refrain, ne dépend pas de lui seul, mais de la ferveur avec laquelle on priera pour lui en Europe !





LETTRE SEPTIÈME.

Kouy-Yang-Fou, le 17 avril 1876.

Cher monsieur le Doyen,

Voyez-vous d'où je date ma lettre ? Je suis arrivé ici le vingt-cinq mars, *jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge* ; remarquez bien : notre entrée à la capitale avait été fixée au vingt-cinq mars avant que nous eussions pensé à la fête de l'Annonciation. Donc la Sainte Vierge me paraît *responsable* de la joie que nous en avons eue et des bénédictions que cette coïncidence nous fait espérer.

Un mot sur la dernière partie du voyage ; elle est déjà vieille, et depuis, j'ai vu, entendu et déjà oublié tant de choses !

Nous voilà partis de Tsen-y-Fou dans nos chaises, portés chacun par nos *trois officiers* que nous voudrions, surtout à la fin de notre interminable route, faire aller aussi vite que le vent. Plus on avance dans le Kouy-Tchéou, plus les montagnes sont élevées, rocheuses, accidentées ; pas la moindre petite plaine où puisse se reposer notre œil fatigué ; au fond des vallées toujours un torrent ; on cultive les bords, et les cultures s'étagent de chaque côté sur le penchant de la montagne tant qu'elle n'est pas trop abrupte. Le Chinois est très hardi : il fait monter ses buffles sur les rochers pour gratter le moindre coin de terre végétale ; on croirait à chaque instant que l'homme, la bête et la charrue vont rouler du haut en bas ; au sommet des montagnes, quelques arbres, tandis qu'au Se-Tchouan les mon-

tagnes sont absolument dénudées. On aperçoit partout les traces des fléaux, rébellion, famine, peste, qui ont ravagé cette province il y a dix ans : des ruines de maisons et de bonzeries, des villages entiers dont il ne reste que les débris. A chaque pas, dans les rochers, au pied d'un arbre, au bord d'un ruisseau, devant une maison, nous rencontrons un édicule de pierre, en forme de temple, d'un mètre cube environ, couvert de sentences, renfermant deux statues assises, l'une d'homme, l'autre de femme, et quelques chandelles de suif rouge plantées devant : c'est un autel des ancêtres, les statues représentent les ancêtres. De temps en temps, surtout le soir, un Chinois fait devant l'autel des prostrations et des salutations profondes, les mains croisées en avant et portées du front aux genoux.

Aux abords des villes et des villages, on voit les tombeaux, en forme de buttes rondes d'un mètre de haut, semés çà et là au milieu des terres cultivées et couverts de gazon ; souvent les familles vont s'y promener en habits de fête ; un homme bat le tam-tam, et chacun de faire à son tour des révérences à la pierre tumulaire qui recouvre un côté du tertre ; on brûle des pétards pour effrayer les mauvais esprits ; en signe de douleur, on pousse des cris plaintifs sur un ton très aigu, on prononce des paroles de lamentation ; ce qui n'empêche pas, entre deux prostrations et deux lamentations, de se retourner, de causer et rire avec ses voisins. Puis on fait sur place un petit régal. Je vous envoie une sorte de chapelet de ces faux lingots d'or et d'argent qu'on dépose ou qu'on brûle devant les autels de Bouddha et des ancêtres : la divinité est censée les prendre pour de bon argent, et accorder sa protection en retour. On n'a pas idée de la notion stupide que ces pauvres gens se font de leurs dieux, et du peu d'habileté qu'il faut pour attraper

ces dieux ! J'ai ramassé ces lingots derrière une bonne femme à petits pieds, qui en portait une liasse devant moi.

Pas un païen, dit-on, ne croit à Bouddha et aux superstitions bouddhistes ; seulement ils croient au diable et aux esprits ou génies bons ou mauvais, surtout mauvais ; le diable entretient cette foi par de *vrais* prodiges, qui les tiennent dans une crainte perpétuelle de sa puissance ; c'est uniquement pour l'apaiser qu'ils lui présentent leurs offrandes et leurs prières. Chose remarquable que ce culte, très compliqué, très assujettissant, rendu au démon par des gens qui reconnaissent sa méchanceté, mais l'honorent uniquement par peur. Quel contraste avec l'idée du vrai Dieu et les adorations qu'il attend de nous !

Parfois, nos guides nous font arrêter chez quelque chrétien, où nous prenons une tasse de thé. Toujours et toujours du thé ! Encore n'est-il pas si fameux que je l'aurais cru,le thé de Chine ; d'abord on le prend sans sucre, amer et fade... Enfin, on s'y habituera, comme à leur vin de riz qui soulève le cœur...

Notre dernière station est Tcha-Tso ; nous y disons la messe le jour de l'Annonciation ; puis nous *entamons* la dernière étape par le plus radieux soleil qui ait jamais éclairé la terre. Mais l'étape est longue, l'impatience l'allonge encore, et la capitale du Kouy-Tchéou se dérobe si bien au fond de son entonnoir, que, pour l'apercevoir, il faut avoir gravi les cimes de la dernière montagne. Arrivés à une auberge écartée, à une lieue et demie de Kouy-Yang-Fou, nous rencontrons un des missionnaires de l'entourage de Mgr Lions : il vient au-devant de nous, apportant des oranges et la bienvenue de Mgr. Grande joie et abondance de questions de part et d'autre ! Nous nous remettons en route, lui sur sa mule, nous en chaise. Nous comptions sans Bouddha : mécontent de nous voir venir, il

envoie ses diables pour arrêter notre marche ; un de mes porteurs se blesse le genou ; je descends pour le soulager, mais je suis éreinté, les atroces souliers chinois me blessent les pieds, et ces chemins ! Il faut remonter en chaise, et on marche tant bien que mal ; un brancard de palanquin se détache, on le *rafistole* le mieux possible, et nous avançons.

Une petite troupe de chrétiens de la ville vient saluer les nouveaux Pères, c'est-à-dire se mettre à genoux devant eux ; puis une autre troupe, une autre encore ; puis les élèves du séminaire, ceux de l'orphelinat ; cela nous fait une belle suite, comme vous voyez. Nous approchons ; tout à coup, du haut de la montagne, au détour d'un rocher qui gênait notre vue, la ville nous apparaît dans toute son étendue : une plaine d'environ cinq kilomètres de long sur trois de large, entourée de montagnes et de pics rocheux, pointus, irréguliers, les uns nus et arides, les autres boisés, quatre ou cinq surmontés d'une pagode bouddhique avec un couvent de bonzes qui ressemble à un fort, un amas de maisons basses, sombres couvertes de tuiles noires ; autour, des remparts crénelés ; çà et là de grands mâts rouges indiquent la demeure du gouverneur, des mandarins, des chefs militaires et des lettrés ; partout en dehors des murs, sur le versant des montagnes, des buttes de terre, des pierres levées : — ce sont des sépultures ; on enterre n'importe où ; les tombeaux sont inviolables,on ne cultive plus la terre qui recouvre la dépouille sacrée des morts. L'aspect de la capitale est donc assez misérable. Mais le regard est attiré par une construction plus grande, plus éclairée, qui domine superbement la ville : c'est l'église des chrétiens !

Nous arrivons, escortés des chrétiens recrutés en route, mais toujours en chaise, la bienséance ne nous permettant pas de faire notre entrée à pied. Nous voici près de l'église, au *palais* épiscopal, mai-

son assez spacieuse entourée d'un grand jardin, mais basse et en bois, sans étage bien entendu, avec des papiers pour carreaux. On nous dépose dans la cour ; un missionnaire se précipite, deux, trois, puis Monseigneur ; tout le monde pousse des cris, les uns en français, les autres en chinois, les chiens et les habitants de la basse-cour, chacun dans sa langue ; on nous assourdit de pétards. Monseigneur nous bénit, nous embrasse, nous conduit à la chapelle et à table sans perdre de temps ; enfin nous sommes arrivés !

Monseigneur a près de lui son provicaire, le procureur de la mission, et un missionnaire malade. Nous avons été reçus à bras ouverts et traités comme le dernier-né dans une famille. Quatre missionnaires habitent la ville ou la banlieue ; l'un est chargé de la direction d'un grand orphelinat, deux sont à la tête du séminaire. Tous sont venus, le dimanche vingt-six, dîner avec Monseigneur et nous voir ; vous imaginez notre joie et nos bonnes causeries. Ah ! si les missionnaires ont pas mal de tracas, de misères et d'inquiétudes, avec une vie d'ordinaire triste, isolée, ennuyeuse au point de vue naturel, leur cœur n'est guère mélancolique ; et quand ils se trouvent deux ou trois réunis, Notre-Seigneur, qui ne manque pas d'être au milieu d'eux, — il l'a promis, — ne leur rapporte jamais la mélancolie. Mgr Lions fait comme Notre-Seigneur : c'est le plus simple des hommes et tout bonnement un des missionnaires du Kouy-Tchéou, le *Père-Évêque !* On ne se gêne pas plus avec lui qu'avec le premier venu de ses prêtres, et il est bien le plus humble, le plus accommodant de tous ; aussi sommes-nous aujourd'hui familiers avec lui comme avec les autres confrères.

Dès le lendemain de mon arrivée, je me suis mis à dormir, dormir et dormir encore, non seulement la nuit, mais le jour ; c'est ce qui m'a guéri ! Je me suis trouvé, après une semaine de sommeil, com-

plètement remis, plein de forces, prêt à partir en district ; mais cela ne se fera que dans trois semaines. Le jour du Patronage de St-Joseph, les missionnaires du Kouy-Tchéou se réunissent pour la retraite. On commencera par la bénédiction solennelle de l'église, achevée depuis deux mois ; grande fête pour nous et pour les deux mille chrétiens de la ville ! Alors on décidera de notre sort ; probablement chacun de nous sera confié à un ancien missionnaire, pour étudier la langue et faire ses premières armes ; plus tard, on nous donnera un district, c'est-à-dire la moitié, les trois quarts, ou l'équivalent du département de l'Oise, avec prière de trotter là-dedans, de ramasser le plus de brebis possible, mais avant tout d'entretenir la foi dans les âmes qui l'ont déjà.

Mon sommeil de huit jours a cependant été interrompu par la visite des établissements chrétiens de la ville ; il faut vous les faire connaître. Voici d'abord, réunie à la maison de Monseigneur, l'*École préparatoire* tenue par le provicaire — en même temps curé de la paroisse, chargé de quinze cents chrétiens qui pratiquent TOUS ; — cette école est une sorte de collège où l'on ébauche l'éducation des enfants annonçant des dispositions pour le sacerdoce. Ils sont une trentaine aujourd'hui ; bien peu auront la constance d'aller jusqu'au petit séminaire, car les Chinois sont rudes à dégrossir, *tardi ad credendum.* A une lieue de la ville, dans la montagne et sur un terrain acheté jadis par Mgr Faurie, se trouvent le grand et le petit séminaire, réunis ensemble quoique distincts, chacun sous la direction d'un missionnaire. Hélas ! il faut du temps à une chrétienté pour la rendre féconde en vocations et capable de produire le sacerdoce.

La chrétienté du Kouy-Tchéou est neuve, les familles converties ne sont pas assez épurées pour donner des prêtres ; le sang et l'es-

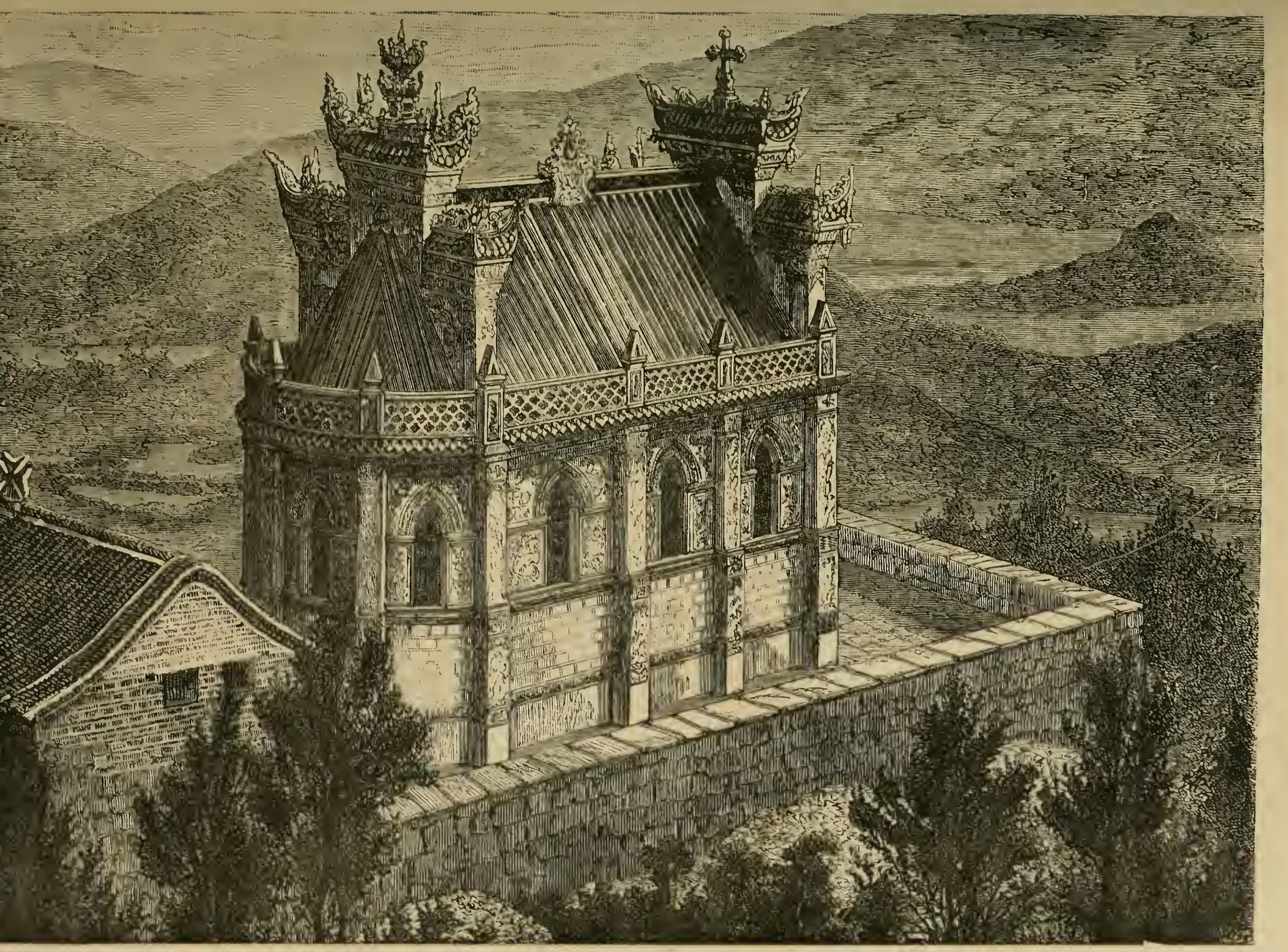
prit païen, encore vivaces, ont fait échouer presque tous les essais ; on n'a que trois prêtres indigènes ; il est mort trois séminaristes dans les ordres , pour le moment, neuf jeunes gens sont au petit séminaire, neuf au grand ; ils ont bonne tournure, et on espère ; mais il reste à ceux du grand séminaire, outre la théologie à terminer, l'épreuve de la vie de *catéchiste* à subir auprès d'un missionnaire et avant le sous-diaconat, pour les former et voir leur force morale. La plupart ont succombé à cette épreuve : on n'a pu rien faire d'eux. Il existe une difficulté incroyable à recruter le sacerdoce parmi ces populations dont l'esprit, même après leur conversion, reste imprégné de principes païens, et le cœur surtout sans générosité, sans nerf, sans élévation, incapable de s'émouvoir à la pensée du sacrifice, à plus forte raison de s'élever jusqu'à ce quelque chose de noble, de délicat, qu'on appelle une vocation. Si on compare deux populations chrétiennes, l'une chinoise, l'autre française, du moins dans les environs de Paris, ce qui est à l'avantage de la première, c'est que *tous les fidèles pratiquent* leurs devoirs et obéissent au *Père*, voilà tout ; les meilleurs chrétiens sont de bonnes gens, simples et honnêtes ; pas un seul, homme ou femme, qui soit capable d'union à Dieu, d'une vie un peu avancée en piété, enfin de ce sens surnaturel qu'on découvre toujours chez nous dans quelques âmes, si mal partagé qu'on soit comme pasteur. Ici, c'est de la grosse besogne, *de catechizandis rudibus*. Il s'agit de sauver le plus d'âmes possible, en les mettant dans les dispositions strictement exigées, et de fonder des familles chrétiennes.

Sur un pic de la montagne, au-dessus du séminaire, on a construit une chapelle à Notre-Dame, en style semi-gothique semi-chinois ; c'est un but de pèlerinage pour les chrétiens de la ville, et de réunion pour les missionnaires. Figurez-vous ma surprise : cette

chapelle est dédiée à *N.-D. de Liesse*, que nous connaissons si bien dans notre diocèse de Beauvais. Pour remercier DIEU d'avoir toujours entretenu *la joie* parmi les missionnaires, et sachant qu'il y a en France un sanctuaire de N.-D. de Liesse, Mgr Faurie a voulu que la Sainte Vierge fût honorée ici sous le titre de *Causa nostræ lætitiæ*.

Visite aux deux orphelinats de la Sainte-Enfance, l'un en ville et au centre d'un noyau de cinq cents chrétiens ; l'autre hors les murs, dans un faubourg, au milieu d'une centaine de chrétiens. Les deux orphelinats, quoique séparés par une distance de deux kilomètres, ont un seul directeur, qui administre en même temps les deux paroisses. L'orphelinat de la ville comprend deux maisons, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles, celles-ci soignées par des *vierges chrétiennes ;* l'orphelinat du faubourg n'est que pour les garçons, surtout pour ceux qu'on vient d'*acheter* et qui ne sont pas encore baptisés. Le jour de notre visite, un pauvre petit de cinq ans venait d'arriver ; sa mère morte, son père païen l'avait *vendu trente sous !* On a bien du mal à faire de ces pauvres enfants quelque chose de bon, c'est de la graine de païens, on n'en tire pas beaucoup de héros ; enfin, on marie un orphelin à une orpheline, cela fait une famille chrétienne ; les enfants qui naissent valent ordinairement mieux que leurs parents, car ils ont été baptisés plus tôt, mieux instruits, élevés en famille, et proviennent d'un sang déjà épuré par la foi ; cette remarque est frappante et universelle !

Les vierges chrétiennes sont de bonnes filles qui renoncent au mariage par un vœu d'un an ; elles vivent, les unes chez leurs parents, les autres en communauté, consacrées au soin des enfants. Leur maison principale est près de l'église ; elles en sortent pour aller aux différents orphelinats de la mission. Ce ne sont pas des



KOUY-TCHÉOU. — Chapelle de Notre-Dame de Liesse, vue générale. (D'après une photographie.)

saintes Thérèses, il s'en faut ; mais n'est-ce pas une preuve de la sainteté de l'Église de voir que, partout où elle apparaît, elle produit cette belle fleur de la *virginité volontaire* embrassée en *esprit de sacrifice ?*

La piété de ces pauvres gens, vierges et autres, consiste en de longues prières que leur esprit encore épais ne leur permet même pas, non seulement de méditer, mais de réciter tout bas ; ils les chantent pendant des heures entières, sur le ton le plus criard, le plus nasillard qu'on puisse imaginer. Les chants d'église sont inconnus : — impossible au Chinois de prononcer ou de lire le latin ! — Ils chantent donc en chinois, lorsqu'ils sont réunis à l'église ; si vous entendiez l'harmonie effroyable que forme ce mélange de voix grêles, maigres, stridentes, nasillardes ! Hommes, femmes, enfants, tous chantent à l'unisson ! Incapables d'ailleurs d'attention pieuse, ils n'ont qu'une distraction pendant leur prière : elle dure depuis le commencement jusqu'à la fin ; aussi leurs regards vont-ils partout, au plafond, aux murailles, à la porte, aux voisins de droite et de gauche, par devant, par derrière. Pauvres gens ! Au moins ont-ils ceci de bon, d'être dociles et de bonne volonté ; ils donnent ce qu'ils peuvent comme sentiment ; sûrement le bon Dieu sera indulgent pour eux, et peut-être, avec beaucoup de temps et de patience, en formant une longue succession de familles chrétiennes, *un sang chrétien*, on finira par les rendre plus aptes à la vie spirituelle !..





LETTRE HUITIÈME.

Kouy-Yang-Fou, le 15 mai 1876.

Mon Révérend et bien cher Père, (1)

En commençant cette lettre, je me demande si vraiment ce n'est pas bien présomptueux à moi de prétendre, du fond de la Chine, intéresser les amis de saint Joseph par le récit d'*une bénédiction d'église.* C'est chose commune en Europe que la contruction et la bénédiction d'une église ; les populations catholiques de notre France sont habituées aux manifestations de la foi et de la dévotion au saint Patriarche dont vous êtes l'apôtre, et même au récit de ses miracles ; et puis nos chrétientés chinoises sont si peu de chose dans la grande famille catholique ; la nôtre en particulier, celle du Kouy-Tchéou, cachée et comme perdue au milieu de ses montagnes, presque au centre de l'Asie, est, par sa situation géographique, intellectuelle et morale, si à l'écart, si déshéritée de toute participation à ce mouvement d'idées et à ces belles manifestations religieuses qui se font en Europe, que nos fêtes vous sembleraient bien pâles, et que peut-être ce simple récit ne vaudra pas la peine d'occuper vos lecteurs. J'ai cru cependant trouver dans les faits que j'ai réunis et dont je vous envoie le résumé, une portée particulière en raison de la situation même où sont nos églises naissantes, un argument et des raisons capables de confirmer dans leur foi et dans leur piété les serviteurs

1. Le R. P. Limbour, de la congrégation du Saint-Esprit, directeur de l'Archiconfrérie de Saint-Joseph à Beauvais. Cette lettre a paru dans le *Messager de Saint-Joseph.*

de saint Joseph. La Chine est païenne, mais la croix y est plantée et connue d'un grand nombre, persécuteurs ou fidèles. La prédication de l'Évangile s'y fait entendre un peu dans chaque province, et s'y promène pour ainsi dire, gagnant à Jésus-Christ ceux que le Saint-Esprit a, comme dit l'Écriture, *préordonnés pour le salut.* Le règne de Dieu y est représenté, dans la plupart des principaux centres de population, par quelques familles chrétiennes ; l'apostolat y organise peu à peu ses travaux et ses institutions, et, quoique réduite encore à un petit nombre de fidèles, l'Église, dans ces lointains pays, est vivante, active et déjà féconde ; elle ne peut échapper au bénéfice des manifestations de la grâce, pas plus qu'elle n'échappe au bénéfice de la charité des chrétiens d'Europe, ses bienfaiteurs et ses soutiens. Il est remarquable qu'à pareille distance du centre de la catholicité, la grâce se révèle ici avec les mêmes caractères, la foi éprouve le même mouvement, les mêmes inclinations, le même entraînement surnaturel vers les mêmes objets. Il existe entre les provinces les plus écartées du grand empire catholique *une unité de piété*, parce qu'il y a une unité de foi et de vie chrétienne, qui s'appelle *la communion des saints*, et qui relie en un seul corps, par des attaches surnaturelles et invisibles, tous les membres de l'Église. Si donc le grand essor qu'a pris, en Europe, la dévotion à saint Joseph, a été une de ces douces manifestations de la grâce, si ce n'est pas un acte isolé d'un certain nombre de personnes pieuses, entendues entre elles pour réunir leurs prières, mais un mouvement profond, ayant sa source dans une impulsion céleste, un acte vital de l'Église, rien d'étonnant que tout ce qui appartient à l'Église, au loin comme auprès, ressente cette impulsion, cette communion de la grâce, et soit instinctivement porté à suivre ce mouvement. Je viens de vous en donner un exemple en vous montrant comment notre

naissante chrétienté du Kouy-Tchéou a été, dès le principe, l'œuvre de saint Joseph, à qui revient l'honneur de son établissement et de ses progrès dans le passé, à qui se rattache aussi l'espérance de notre travail dans l'avenir. C'est dès son origine et vraiment *dès sa concep-*



Mgr Pallu, évêque d'Héliopolis, administrateur du Kouy-Tchéou en 1658.

tion que notre mission fut consacrée à saint Joseph. Vous allez voir.

En 1845, l'humble chrétienté du Kouy-Tchéou, jusque-là réunie à celle du Se-Tchouan, en fut détachée pour devenir une circons-

cription spéciale du réseau des missions de la Chine, avec perspective d'être érigée, plus tard, en un Vicariat apostolique distinct. La province entière, bien qu'elle eût 140 lieues de long sur 110 lieues de large, et 15 millions d'habitants, comptait à peine 1200 chrétiens disséminés sur son territoire. Les missionnaires étaient alors si peu nombreux en Chine, qu'il n'y en avait pas un seul au Kouy-Tchéou. Aussi ces pauvres chrétiens étaient bien abandonnés ; un prêtre venait du Se-Tchouan les visiter une fois l'an. En 1847, un missionnaire fut envoyé, avec juridiction spéciale sur cette chrétienté, qui devint son troupeau. Il s'appelait M. Étienne Albrand : c'était une grande âme et un grand cœur, un rude et vaillant missionnaire. Son nom, avec celui de Mgr Faurie son successeur, est resté notre gloire, vénéré, parmi nos chrétiens, comme celui de leur premier apôtre et d'un saint ; parmi nous, comme celui de notre modèle et du père de nos œuvres. Or, il a raconté lui-même bien des fois qu'à son entrée en Chine, ayant à traverser, pour arriver jusqu'à sa mission, un immense pays interdit aux Européens, et plus encore aux missionnaires catholiques, et rendu inaccessible, du reste, par des dangers qui ne s'énumèrent et ne se décrivent pas, il fit à saint Joseph le vœu de lui consacrer, s'il arrivait à bon port, sa mission et la première église qu'il lui serait donné de construire. Voilà ce que j'appelle *la consécration de la chrétienté du Kouy-Tchéou à saint Joseph dès sa conception.* Cette consécration, M. Albrand la renouvela en arrivant au Se-Tchouan, au seuil de sa mission ; sur le point d'y entrer, il écrivait à son frère : « Nous verrons si saint Joseph me continuera sa protection ! » Je ne puis vous raconter son voyage et les nombreuses raisons qu'il eut de croire que saint Joseph y avait mis la main ; le fait est qu'à partir de son vœu, tout alla pour le mieux, et que saint Joseph est resté depuis notre Protecteur en

titre, chargé de tous les intérêts et de tous les besoins de la mission.

La principale des stations de chrétiens dont M. Albrand devenait le pasteur, se composait de deux cents fidèles, résidant à Kouy-Yang, capitale de la province, où ils cachaient soigneusement aux païens, surtout aux mandarins, leur religion. C'est au milieu d'eux qu'il se rendit d'abord, et qu'il établit son quartier général et le centre de ses opérations. Il logea dans la maison d'un chrétien nommé Joachim, qui avait été martyrisé huit ans auparavant ; cette maison, acquise et agrandie par lui, devint sa résidence et le lieu de réunion des fidèles. Elle était pauvre, composée de quatre appartements, tous au rez-de-chaussée, bâtie en bois et en terre, sans autre plafond que le toit, fenêtres en papier, parquet en terre battue ; un des appartements servait de chapelle ; vous pensez si la décoration était riche. Une lithographie de saint Joseph, apportée de France, y eut du premier coup la place d'honneur, entre les saintes images de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, toute la famille du missionnaire catholique, qui ne manque jamais de l'installer avec lui partout où il plante sa tente. C'est sur ce même emplacement, resté cher aux missionnaires et aux chrétiens du pays, que demeurèrent fixés le centre de la mission et la résidence épiscopale ; ce fut au lieu même de la maison du martyr, où M. Albrand offrit, pour la première fois dans ce pays, le saint sacrifice, qu'il réalisa son vœu, et bâtit sa petite église à saint Joseph ; c'est en ce même lieu que s'élève notre nouvelle *cathédrale*, toujours dédiée à saint Joseph.

Cependant, le courageux missionnaire se mit à l'œuvre et entreprit la visite de ses chrétientés. Il faut avoir vu la Chine pour comprendre en quel état il les trouvait, surtout après une persécution, dans la privation de tout secours religieux, au milieu de ces indescriptibles fourmilières de population chinoise où tout est misère,

superstition et pourriture morale. Les travaux, les privations, les peines qu'il lui en coûta pour rallier son petit troupeau, relever les courages, régulariser les positions devenues plus ou moins irrégulières, instruire ce pauvre monde, et ajouter à sa petite armée des élus de l'Évangile un bon nombre de nouvelles recrues, je n'ai pas à le raconter ici ; certaines choses ne se décrivent pas, on ne peut les comprendre à moins d'être sur place, et d'entendre les témoins oculaires. Bientôt, il eut rendu à son troupeau l'union, la force et cette prospérité de la vie chrétienne qui aide si bien le missionnaire à supporter gaîment la misère. Ces premiers travaux accomplis, il recevait de France quelques compagnons, parmi lesquels se trouvait M. Lions, aujourd'hui son successeur et notre évêque. Tout prospérait ; la chrétienté se développait ; il songeait à construire cette église, objet de tant de rêves et de tant de promesses, quand la persécution, sans laquelle il ne faut jamais compter par ici, vint bouleverser, non seulement les projets de M. Albrand, mais encore sa petite conquête et les œuvres accomplies. La résidence de Kouy-Yang, qui était toute sa richesse, fut rasée ; lui-même et ses nouveaux compagnons, poursuivis ; ses chrétiens, dispersés et découragés. Mais lui n'était pas découragé. Nous avons dans ses lettres le récit de ses angoisses de ce temps-là, et Mgr Lions, le seul aujourd'hui survivant parmi nous de ceux qui ont vécu et travaillé avec lui, nous raconte souvent une foule de traits dont il a été témoin, ou qu'il a appris de sa bouche. J'en citerai un seul, qui se rapporte au sujet de ma lettre : c'était pendant la persécution ; M. Albrand, qu'on cherchait partout, était caché ici, dans une pauvre famille, tout près du gouverneur, qui le faisait poursuivre au loin. Ne pouvant sortir le jour, il sortait la nuit, et il lui arrivait souvent de revenir, comme en un douloureux pèlerinage, s'agenouiller, prier, pleurer

sur l'emplacement de la maison du martyr, dont il n'était pas resté une planche. Un soir il demeura plus longtemps : dans sa douleur, il s'était jeté le visage contre terre, priant, sanglotant, reprochant doucement à saint Joseph ses projets perdus et l'abandon où il le laissait : « Ah ! lui disait-il, je vous ai promis une église : c'est ici qu'elle serait. Si vous la voulez, obtenez-nous la paix, mon terrain, mes chrétiens, et je bâtirai quand même, si pauvrement que ce soit ! » Tout à coup il sent sur sa tête une haleine douce et chaude, et une petite langue qui le caresse ; il regarde et reconnaît un pauvre chien qu'il avait nourri dans cette maison, au temps de ses espérances, et qui, fidèle à son souvenir et le retrouvant là, était venu le consoler.

Les grands philosophes qui ne lisent pas *le Messager de Saint-Joseph*, et qui, n'ayant jamais ni souffert ni prié, ne connaissent que des pensées bien supérieures aux défaillances du cœur, et habitent des régions inaccessibles aux émotions et aux consolations de la piété, ne comprendraient pas cela ; mais vous et vos lecteurs, mon cher Père, qui n'êtes pas des philosophes de cette trempe, et qui connaissez le cœur humain, vous sentirez quelle douce impression éprouva cet homme vaillant, et vous ne vous étonnerez pas qu'il ait vu dans ce petit événement comme la réponse du Saint invoqué. Il se releva fortifié, renouvela pour la vingtième fois son vœu à saint Joseph, et revint à ses travaux.

Peu après, sous le feu de la persécution, il était nommé vicaire apostolique, et s'en allait en cachette, par obéissance et malgré lui, chercher au Se-Tchouan la consécration épiscopale qu'il recevait la veille de Saint-Joseph, 18 mars 1849, dans une maison particulière, les portes fermées et presque sans témoins. Pendant son absence, la persécution redoublait ici ; ses chrétiens, battus et surveillés, lui

écrivaient de ne pas revenir, personne ne pouvant lui donner asile. Il revenait cependant, se tenait caché dans une misérable chaumière, et de là gouvernait son peuple, visitant la nuit ses chrétiens, relevant les courages toujours prêts à défaillir. Enfin, la paix lui était rendue ; il restait en possession de son terrain, rebâtissait sa maison, et construisait cette église qu'il avait promise à saint Joseph et tant désirée lui-même. Le jour de Pâques 1850, il avait la consolation d'y célébrer, avec les trois missionnaires qui formaient son clergé, la première messe pontificale qui ait jamais été dite au Kouy-Tchéou. Par précaution, les chantres *chantaient à voix basse*, et les portiers faisaient la garde pour ne laisser entrer aucun païen.

Cet édifice, le premier en son genre qui fut élevé à notre DIEU dans les trois provinces réunies du Se-Tchouan, du Yun-Nan et du Kouy-Tchéou, était à peu près de forme romane ; je dis *à peu près*, car ce n'était pas un type d'architecture, et ceux qui l'avaient construit ne prétendaient nullement au style ; toutefois, sa forme, relativement gracieuse et inconnue dans ces pays, faisait l'admiration des Chinois, païens comme chrétiens. C'est, du reste, un privilège particulier à notre mission parmi celles du centre de la Chine, et qu'elle doit sans doute à saint Joseph, patron de son premier temple, d'avoir de vraies églises, très pauvres, hélas ! mais distinctes de la maison du missionnaire, — quand il en a une, — servant uniquement au culte, et rappelant un peu les édifices européens. Celle dont je parle n'existe plus aujourd'hui ; elle a été remplacée par une plus grande, mais nous conservons, comme une relique précieuse, l'image de cet humble sanctuaire, notre maison paternelle, vrai berceau de notre chrétienté.

Il nous reste un autre souvenir du même temps : on avait envoyé de France à Mgr Albrand un tableau représentant saint Joseph avec l'Enfant JÉSUS ; il l'avait mis au-dessus de l'autel ; il s'en fallait

que ce fût un Raphaël,mais les beaux-arts en Chine sont peu raffinés; aussi venait-on de très loin admirer ce tableau.. Seulement, le saint n'ayant pas les cheveux tressés en queue, à la chinoise, ni le costume du pays, et portant aux pieds des sandales assez ressemblantes à la petite chaussure de paille des portefaix chinois, les païens le critiquaient, à la grande douleur des chrétiens, qui ne savaient que dire pour excuser de pareils défauts. A la fin pourtant, saint Joseph prit le dessus ; bientôt il fut en telle vénération que les païens eux-mêmes venaient lui rendre leurs devoirs, et que les mandarins, partant en guerre, accouraient chercher sa protection en faisant devant lui la prostration, qui est ici le signe ordinaire du profond respect. Le tableau était toujours l'occasion d'une explication doctrinale sur les premiers mystères du christianisme, qu'un catéchiste, établi pour le montrer, ne manquait pas de donner aux visiteurs ; grand moyen de conversion ! Cette image, nous l'avons encore ; elle est simple entre les simples, et sans valeur artistique ; mais elle vaut pour nous plus qu'un trésor, et nous ne l'échangerions pas contre tout le Musée du Louvre.

La construction de l'église fut le point de départ d'un grand nombre de conversions. Bien que la paix lui fût encore enlevée par moments, que sa prospérité fût encore troublée et ses œuvres ruinées par les invasions des rebelles, la chrétienté ne cessa plus de croître. On fonda même une école, un rudiment d'orphelinat et de séminaire, et une pharmacie pour la distribution des remèdes d'enfants,occasion de les baptiser quand ils sont mourants,et aussi d'attirer et d'instruire les parents. Mais il est de l'essence de la vocation du missionnaire de semer toujours le grain de la parole de Dieu, et de renoncer à toute espérance terrestre, même à celle de récolter ce qu'il a semé.

En 1853,au moment où Mgr Albrand voyait sa mission florissante,

il mourut. Je ne puis raconter de sa mort que ce qui regarde ses rapports avec saint Joseph, et je vous citerai pour cela quelques lignes d'une lettre de M. Faurie, arrivé depuis un an au Kouy-Tchéou, et qui l'avait assisté à ses derniers moments. La maladie qui devait l'emporter se déclara le 11 avril. « Le vendredi 15, ayant un pressentiment qu'il ne célébrerait pas la fête du Patronage de saint Joseph, qui tombait le dimanche suivant, il en dit la messe votive ; ce fut la dernière. A partir de ce jour, il fut obligé de s'aliter. Le dimanche, la maladie commença à donner de graves inquiétudes. Quelques chrétiens, qui vinrent le visiter, lui dirent : « Nous n'avons pas peur de vous perdre, grand bisaïeul (expression du plus grand respect en Chine), c'est aujourd'hui la fête de saint Joseph. — Précisément, répondit-il, c'est aux fêtes de saint Joseph que j'ai obtenu toutes les grandes grâces de ma vie ! » Puis il leur fit l'énumération de son baptême, de sa première Communion, de son sacerdoce, de son épiscopat, qui avaient eu lieu à la fête de saint Joseph ou aux environs. « J'espère, ajouta-t-il, qu'il achèvera la série de ses faveurs par une faveur plus grande, celle d'aller bientôt le retrouver au ciel ! » Il mourut, en effet, le 22 avril, dans l'octave de cette fête, en répétant les doux noms de JÉSUS, Marie, Joseph, qui étaient sa famille, sa consolation, sa force, et qu'il avait tant aimés, si bien servis et fait connaître aux infidèles.

Le vide que Mgr Albrand laissait dans sa mission ne peut se dépeindre ; mais il faut croire que, du haut du ciel, il travaillait encore pour elle avec saint Joseph, car, dans la seule année qui suivit sa mort, il y eut de nombreuses conversions, et le baptême fut conféré *in extremis* à neuf mille enfants, qui, en mourant eux-mêmes, allèrent former son cortège et donner à son apostolat ce témoignage auquel l'Ecriture attribue tant de valeur, quand DIEU le tire de la

bouche des enfants. Une nouvelle persécution éclata, compliquée d'affreux malheurs. Sept ans entiers la mission resta sans évêque ; ce fut seulement en 1860 que Mgr Faurie, d'heureuse et chère mémoire, succéda à Mgr Albrand. Il a été peu connu en France : ici tout est rempli de son souvenir ; notre tranquillité actuelle est sa conquête, nos œuvres vivent encore de la forte impulsion qu'il leur a donnée. Notre évêque, ceux de nos confrères et de nos chrétiens qui l'ont connu, ne parlent de lui que les larmes aux yeux ; grande piété, zèle puissant, intelligence, gaîté, ascendant sur les hommes, il avait tout pour lui (1). En héritant du fardeau de Mgr Albrand, il héritait de son esprit et de sa force, mais aussi de sa piété et de sa confiance envers saint Joseph. Il avait fait des démarches pour agréger la chrétienté du Kouy-Tchéou à l'Archiconfrérie de St-Joseph ; elle ne pouvait alors recevoir d'agrégations qu'en France. Vous trouverez, dans vos archives, une pièce adressée par lui à notre vénéré M. Claverie, et tendant à écarter l'obstacle canonique qui empêchait ces agrégations à l'étranger. Il voulait aussi obtenir du Saint-Siège une fête spéciale de saint Joseph comme fête patronale du Kouy-Tchéou, à l'époque où saint Joseph n'avait pas encore été proclamé Patron de l'Église universelle et spécialement des missions; mais la chose ne se trouva pas possible. Il était très fidèle à la pratique du mois de saint Joseph, qu'il célébrait tous les soirs du mois de mars, avec ceux de ses missionnaires présents auprès de lui, par une prière, une lecture et quelque petit chant qu'il rimait lui-même et adaptait à un air connu. Jamais il n'entreprenait rien d'important sans recommander au saint Patriarche ce qu'il allait faire. Il avait remarqué que, chaque année, le mois de saint Joseph amenait

1. La vie de Mgr Faurie, publiée récemment (1 vol. in-8, Paris, Lecoffre), présente le plus vif intérêt.

à la mission une faveur importante ; aussi, tous les ans, quand le mois de mars approchait, Mgr Faurie disait : « Ah ! nous allons voir ce que saint Joseph fera pour nous cette fois-ci ! » Et il n'était jamais trompé ; c'était une arrivée de nouveaux missionnaires, un secours d'argent inattendu, un envoi d'ornements, une cargaison de vin français. D'ailleurs saint Joseph a continué cette tradition, maintenant que Mgr Faurie n'est plus ; et la faveur de cette année, par exemple, a été l'heureuse arrivée de deux confrères *le jour de l'Annonciation de Marie* et *dans l'Octave de la Saint-Joseph.* Il avait inspiré la même confiance et fait adopter les mêmes pratiques à ses missionnaires, et il leur recommandait souvent de mettre saint Joseph de moitié dans leurs entreprises, afin de l'intéresser au succès.

Encore un trait qui aura un intérêt particulier pour le diocèse de Beauvais. Il y avait alors, parmi les missionnaires du Kouy-Tchéou, un enfant de Compiègne, M. Müller, un vrai apôtre, intrépide, toujours sur la brèche, cent fois poursuivi par les rebelles, mais leur échappant toujours, excepté à la dernière rencontre, où il leur laissa ses os ; ils le massacrèrent en 1866. Mgr Faurie l'employait à ouvrir les nouveaux districts, c'est-à-dire à jeter la première semence dans les quartiers encore inexplorés de la province. Lui aussi aimait saint Joseph et ne manquait jamais aux pieuses pratiques du mois de mars. Une année donc, il attendait de France des bagages de quelque valeur, dont la bonne arrivée intéressait assez gravement la mission ; c'était au mois de mars, et M. Müller faisait chaque soir sa petite station, seul, devant une gravure de saint Joseph, suspendue à un clou dans le plus bel endroit de sa chambre. Il faut savoir que les rebelles occupaient et dévastaient le pays à peu de distance. Un jour, on vient dire au missionnaire : « Père, vos bagages sont arrivés à tel endroit (deux ou trois lieues de là),

mais ils sont tombés aux mains des rebelles, et, par conséquent, perdus. » — « Nous verrons bien, » répondit-il. Le commissionnaire parti, il va droit à sa petite image, et, lui montrant le doigt, il lui tient ce discours : « Comment ! c'est ainsi que vous m'aidez ? Je vous préviens qu'à partir d'aujourd'hui, je ne continue pas mes exercices du mois, tant que mes bagages ne seront pas rendus ici devant vous ; et, en attendant que vous vous soyez exécuté, restez caché et regardez le mur ! » Ce disant, il détachait l'image et la replaçait à l'envers, le visage contre la muraille. Le soir, en effet, il ne fit rien, ou plutôt il feignit de ne rien faire, car son cœur priait quand même. Si ce fut le hasard, s'il n'arriva, comme disent les philosophes, que ce qui devait arriver, ou si ce fut saint Joseph qui s'exécuta, comme l'a toujours pensé M. Müller, je n'en sais rien, mais ce que nous savons tous, c'est que, le lendemain, les bienheureuses caisses arrivaient : saint Joseph revoyait la lumière, et les pieux exercices continuaient de plus belle.

Autre détail d'un genre différent. S'il y a un peu de fatigue et de misère, quelques privations dans la vie du missionnaire, il ne faut pas croire que ce soit une vie triste et morose. Le missionnaire français surtout a un spécifique unique, lequel sert de remède à tous les maux : il chante ; contre la fatigue, il chante ; contre les privations et la misère, il chante ; il chante pour exprimer sa joie, quand il retrouve ses confrères ; il chante quand il est seul, pour neutraliser les tristes effets de la solitude. Mgr Albrand chantait ; c'était un principe de Mgr Faurie que le missionnaire doit chanter, si fausse que soit son oreille, si indocile sa voix ; et leur vénérable successeur entretient ces heureuses traditions. Bien plus, on rime, et nous avons au Kouy-Tchéou des Annales poétiques, où chacun peut insérer ses productions. Ah ! ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, et

notre Boileau y trouverait ample matière à grogner. La musique est quelque air simple et populaire, un souvenir du village ; les paroles sont des vers qu'on fait comme on peut ; il est statué que, pour faciliter le travail et n'y pas gaspiller le temps, on a tous droits sur la mesure et la rime ; toutes deux sont esclaves et doivent obéir ; un vers de douze pieds peut en avoir treize et quatorze, un de huit peut en avoir neuf ; si l'alignement est dépassé, on se retrouve au bout du vers, à la rime, qui doit elle-même se contenter de peu. On chante ainsi les petits événements de la mission, joyeux et douloureux; et les épreuves mêmes, une fois passées et mises en chanson, deviennent les meilleurs sujets de joie ; on a, de plus, le gracieux usage d'accueillir à leur arrivée les nouveaux missionnaires par quelque chansonnette simple en leur honneur. Or, saint Joseph a toujours sa part, et au moins un couplet ; c'est une tradition qui remonte à Mgr Faurie. Notre saint de prédilection partage ainsi nos joies comme nos peines, la bonne comme la mauvaise fortune.

Mais je m'égare à vous révéler nos secrets de famille, il faut revenir à mon récit. C'est entre les mains de Mgr Faurie que la mission a pris son développement et reçu son organisation définitive. Son épiscopat ne fut cependant pas long, encore fut-il traversé par bien des malheurs ; une persécution terrible bouleversa de nouveau sa chrétienté et lui fit plusieurs martyrs parmi les chrétiens indigènes. Le premier portait le nom béni de Joseph. Elle lui prit aussi un de ses missionnaires, M. Néel, dont l'Eglise nous permettra peut-être un jour de mettre l'image auprès de celle de saint Joseph, au-dessus de nos autels. La province entière fut ensuite désolée, saccagée et dépeuplée des deux tiers par une de ces horribles invasions de rebelles ou plutôt de sauvages qui, durant plusieurs années, promenèrent dans la Chine, et surtout en ces

parages, le feu et la mort. La famine et la peste vinrent ajouter leurs horreurs à ces fléaux. Au retour de la paix, la chrétienté du Kouy-Tchéou était ruinée et plus que décimée ; il ne restait aux prêtres que leur courage, le grand cœur de leur évêque et la protection de



M. Jean-Pierre Néel, des Missions Étrangères de Paris, martyrisé au Kouy-Tchéou (Chine), le 15 février 1862.

saint Joseph, qui se fit bientôt sentir. On recueillit les débris épars pour recommencer à nouveau. Les fléaux avaient fait des milliers d'orphelins, qu'on trouvait partout errants et quelquefois mourants. Les missionnaires en recueillirent un grand nombre, les élevèrent,

leur donnèrent le baptême et l'instruction ; il se trouva ainsi que le sang des martyrs avait été à la lettre *une semence de chrétiens.*

La mission avait reçu des renforts de France, en hommes et en argent, elle sortait de ses ruines, quand Mgr Faurie partit pour le Concile. Il ne l'a pas revue : la mort le surprit à son retour, et son corps seul nous fut rendu ; il repose sur une colline qui domine cette capitale, et semble présider encore à nos travaux et à nos combats. Quand le missionnaire est tenté de se décourager, il jette un regard sur cette colline sanctifiée par ces reliques bénies, et il se sent fortifié et consolé. Mgr Faurie est mort, lui aussi, dans la force de l'âge, au milieu de ses œuvres et de ses espérances ; et nous, comme dit l'Écriture, nous entrons dans ses travaux : sans doute nous ne verrons pas non plus la récolte que nous préparons ; c'est notre vocation de semer toujours, et de partir avant la moisson.

Un des projets de prédilection de Mgr Faurie avait été la reconstruction de l'église de Saint-Joseph, bâtie par Mgr Albrand, et devenue beaucoup trop étroite. Il n'eut pas le temps de réaliser ce rêve. Ce labeur et cette joie étaient réservés à notre évêque actuel, Mgr Lions, héritier des vertus et des pensées de ses deux prédécesseurs, un des premiers compagnons de Mgr Albrand, témoin des temps héroïques de la mission, et acteur dans tous les combats qu'elle a supportés jusqu'ici. Une de ses premières œuvres fut donc la reconstruction de l'église. Hélas ! il faut que rien ne réussisse sans avoir été éprouvé par la tribulation. L'église était achevée en 1874, quand un incendie la dévora tout entière. On n'a jamais su la cause, mais le démon habite ici autour et ne doit pas y être étranger. Deux missionnaires de cette résidence faillirent perdre la vie en cherchant à éteindre l'incendie, qui les surprit dans le clocher ; ils sautèrent sur la toiture de la maison, et de toit en toit jusqu'à

terre. Des chrétiens ont assuré avoir vu des anges qui portaient l'un d'eux dans leurs bras et le déposaient sur le sol. Lui-même n'a rien vu ; mais il raconte souvent que, depuis l'instant où il fut entouré de flammes dans le clocher et sentit sa barbe qui prenait feu, jusqu'à celui où il se trouva sain et sauf sur la terre, il ne se souvient de rien et ne sait ni par où ni comment il descendit.

Après beaucoup de travaux, et sans argent, on se trouvait en face d'un monceau de cendres. Saint Joseph fut consulté ; on se remit à l'œuvre. Les chrétiens se cotisèrent ; ils donnèrent peu, mais ce qu'ils purent, ils sont si pauvres ! On m'a cité un brave domestique qui, recevant de ses maîtres la valeur de cinquante francs, son salaire d'une année, en donna quarante-cinq pour saint Joseph. Le démon fut certes stupéfait de voir bientôt s'élever, sur l'emplacement préféré par Mgr Albrand et consacré par ses larmes, une nouvelle église plus grande, dont les proportions gracieuses et l'architecture, inconnue en ce pays, remplissent les Chinois d'admiration, et nos chrétiens de joie et de fierté, comme une vision céleste descendue pour confirmer leur foi et les abriter contre le démon, si puissant en nos contrées. Elle n'est pas encore entièrement payée, on ne pourra la meubler et l'orner que plus tard ; mais saint Joseph y pourvoira, ou bien nous mettrons, nous aussi, son image à l'envers ; déjà il a reçu nos menaces pour le mois de mars 1877, s'il ne s'exécute pas d'ici là. Mais nous le bénirons quand même !

Cette église, je ne vous la décrirai pas en détail ; déjà ma lettre est devenue un volume; quelques mots seulement : sur le style gothique fidèlement observé dans le plan, la division en trois nefs, les voûtes, les colonnes en bois, les fenêtres et portes en ogives gracieuses, on s'est servi des détails de la construction chinoise que ce plan comportait : boiseries, sculptures extérieures, inscriptions pieuses

et morales suspendues aux colonnes, toit en tuiles jaunes et vertes (les deux couleurs estimées du Chinois), les angles de la toiture relevés en saillie et terminés par une forme plus ou moins fantastique d'animal ou de fleur, le tout couronné par un clocher en bois dans le même goût, avec une belle cloche envoyée de France pour parler du DIEU des chrétiens à quiconque a des oreilles pour entendre. L'ensemble est simple, grave et vraiment agréable, même pour nos yeux qui ont vu les belles églises de France. On n'y a sacrifié que le moins possible dans les détails au goût des Chinois, grands amateurs d'ornements bizarres, d'animaux monstrueux, de saillies capricieuses et tortues, de papillotes et de couleurs étincelantes. Bien des villages de l'Oise ont des églises plus grandes et plus belles, mais ici c'est une merveille ; nos Chinois font des voyages pour la voir, et sont d'avis qu'il n'y a au monde rien de semblable, si ce n'est peut-être le palais de l'empereur à Pékin, peut-être encore ! C'est qu'aussi elle est glorieuse à voir du haut ou sur la pente des abruptes montagnes qui entourent la capitale. Placée dans l'endroit le plus calme et le plus élevé de la ville, blanche et voyante, elle domine triomphalement les maisons noires et basses des Chinois, et même les édifices les plus élevés de la cité, pagodes, prétoires et théâtres, portant bien haut dans les airs son clocher, sa croix radieuse, comme un signe d'espérance et de conquête sur ces pauvres terres que le démon possède encore, mais non plus sans combat et sans inquiétude. Autour d'elle et à ses pieds, comme les brebis autour de leur pasteur, se pressent les maisons des chrétiens, réunies dans le même quartier, surmontées d'une croix, pour les distinguer des autres et pour signifier à l'ange mauvais qu'il n'y a plus droit d'entrée.

L'église étant achevée avant Pâques, Monseigneur choisit pour la bénir la fête du Patronage de saint Joseph, jour où, chaque année,

toute notre petite famille sacerdotale est réunie auprès de lui pour la retraite, qui s'ouvre ainsi naturellement par l'invocation et sous les auspices de notre Saint bien-aimé. Tous arrivent les jours précédents des quatre coins de la province. Vous, cher Père, qui avez goûté à la vie des missions, vous savez avec quelle joie les missionnaires catholiques, et particulièrement les missionnaires français, se retrouvent après un an de dispersion, de courses d'une chrétienté à l'autre, et de solitude morale au milieu d'un peuple étranger au langage, aux coutumes et aux idées de leur patrie. Vous comprendrez aussi leur ravissement d'apercevoir au détour d'un rocher, en descendant les interminables montagnes du pays d'alentour, le gracieux édifice qui a surgi, comme de dessous terre, depuis leur dernière réunion, et qui semble leur sourire, les attendre et les presser d'accourir.

Voici, enfin, la famille au complet et le jour arrivé. Bien que nous soyons à la saison des pluies, saint Joseph n'a pas manqué de nous donner un radieux soleil ; nous y comptions bien.

J'ai peu à vous dire sur la cérémonie. Qui n'a vu en France, dans les moindres villages, des fêtes plus belles que celles que nous pouvons faire ici ? D'abord les nouvelles églises n'ont pas, en pays de mission, le privilège d'une consécration solennelle. On ne peut leur donner qu'une simple bénédiction ; nous sommes entourés de païens, et malgré que nous ayons actuellement la paix, il faut faire le moins d'éclat possible et nous cacher un peu ; puis, nous n'avons pas, comme en France, la ressource des belles décorations naturelles et artificielles, des riches ornements, de ces charmantes processions d'enfants et de jeunes filles qui égayent et relèvent si gracieusement les cérémonies religieuses, enfin cette suave musique et ces beaux chants qui mettent la joie dans les cœurs, et que nous n'entendons

plus ; ils ne sont plus pour nous qu'un lointain et cher souvenir, comme un aimable écho d'une autre vie et de la terre natale toujours aimée. Ni les mœurs, ni la langue du pays, ni le voisinage des païens, ni notre situation particulière et nos ressources ne nous permettent tout cela. Mais la plus belle splendeur de notre petite fête consistait en des choses qui ne se décrivent pas, et que je dois vous faire deviner et vous laisser sentir.

La parure de notre église, nue encore et sans décoration à l'intérieur, mais resplendissante sous un beau soleil, c'était notre assemblée de chrétiens, tous fidèles et présents à l'appel, agenouillés, ou, selon l'usage du pays, prosternés, chantant bien fort, d'une voix peu suave, mais de toute leur âme, les prières liturgiques traduites et arrangées en leur langue. Un bon nombre d'entre eux ont confessé la foi et souffert pour l'Évangile au temps de la persécution, ont été battus, dépouillés, chassés à cause du nom de Jésus-Christ. Quelle parure pour notre église ! Cette parure, sans doute, c'était nous aussi, représentants de l'Église dans notre petit monde, messagers de l'Évangile parmi ces pauvres peuples, et chargés de leur apporter le salut ; c'étaient surtout nos confrères plus anciens, non pas les premiers arrivés, il y a 30 ans, ils sont morts, mais ceux qui leur ont succédé depuis 10 ans ; la plupart ont supporté les angoisses et les dangers de la persécution, de la guerre, des rebelles et des fléaux ; quelques-uns ont été battus et blessés au service de Dieu, et portent encore de glorieuses traces de leurs souffrances ; plusieurs ont passé par des situations terribles, et ont été acteurs dans les scènes qu'ils nous racontent à nous autres nouveaux venus.

Enfin l'ornement de notre Église, c'est notre évêque bien-aimé, l'aîné et le père de tous, le vétéran de la mission, le survivant et aujourd'hui le seul témoin de ces temps héroïques dont il a partagé

les travaux, goûté les douleurs, et dont il garde parmi nous l'histoire. Voilà les ornements de notre église et la solennité de notre fête.

Après cela, si les prières et les cérémonies de la bénédiction d'une église sont en elles-mêmes et partout bien expressives, ici, sur une terre imprégnée de paganisme et depuis tant de siècles occupée par le démon, au milieu de ce peuple immense prosterné devant ses dieux monstrueux, auxquels il ne croit pas et dont il subit pourtant l'esclavage, livré à ses superstitions bizarres, à ses rites ridicules et à ses mœurs abjectes, vraiment assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, c'est ici surtout que ces cérémonies et ces prières ont une signification plus profonde, un caractère de supplication plus touchante. Elles sont un véritable exorcisme pour chasser de ce petit enclos de terre bénie le démon, de temps immémorial propriétaire du sol et de l'atmosphère ; elles sont comme une plainte, comme un sanglot de l'Église militante et persécutée dans ces contrées, un cri vers Dieu pour lui représenter ses promesses et le sang de nos martyrs, et appeler la fin de la servitude où gémissent encore nos jeunes chrétientés.

Les Chinois ne sachant pas prononcer le latin, nous chantons seuls les prières liturgiques dans la langue de l'Église ; et ce n'est pas une petite émotion pour nous d'entonner sous ces humbles voûtes, et d'entendre une fois, nous qui en sommes ordinairement privés, ce *Veni Creator*, ces *Psaumes*, ce *Miserere*, ces *Litanies* qui ont, pour nous surtout, une signification si belle et éveillent dans nos cœurs tant de souvenirs. Il faut avoir été privé de ces choses pour en sentir le charme. Représentez-vous, sur cette terre lointaine, dans cette église entourée de maisons habitées par le paganisme, ces quelques missionnaires rangés devant l'autel, autour de leur évêque, à genoux, appelant sur ce peuple la lumière d'en haut. Derrière eux,

cette cohorte de nouveaux chrétiens, les élus de l'Évangile, le levain du salut, les prémices de cette pauvre gentilité qui attend de nous la Rédemption, et dont un si grand nombre ne la reçoit pas cependant ; et au fond de la nef, près de la porte, écoutant nos chants et contemplant avec un vague et douloureux étonnement nos saints rites, un bon nombre de païens, dans une attitude instinctivement respectueuse et pensive, empreinte d'une certaine tristesse, comme si quelque chose d'intérieur les tourmentait devant ce spectacle nouveau pour eux et encore plein de mystères, mais déjà bien expressif, amenés en apparence par la curiosité, en réalité par la grâce. Ils sont peut-être venus chercher, sans le savoir, une sainte pensée qui va travailler doucement leur cœur, et qui sera le germe de leur salut.

Une grande cour fermée, qui s'étend devant l'église, nous permet une petite procession au dehors et la station au grand portail. Vous dirai-je l'idée qui m'a poursuivi pendant cette procession, surtout au moment où, précédés de la croix portée à notre tête et sortant de l'église, nous nous rangions au dehors, devant les portes, autour du prélat bénissant ? Je me reportais à cette année mémorable du règne de Constantin et du pontificat de saint Sylvestre, où la paix fut enfin donnée au christianisme, après trois siècles de combats et de souffrances. Je me figurais surtout ce jour et ce moment inconnu à l'histoire, mais à jamais béni cependant, où la grande nouvelle de la délivrance parvint aux oreilles du pape saint Sylvestre, dans sa caverne de Monte-Soracto, et vint tirer de leurs inquiétudes et de leurs larmes les membres du clergé et les chrétiens de la primitive Église cachés aux catacombes. Je me disais que le jour où le christianisme put enfin se produire en public et jouir de la paix, prêtres et fidèles durent organiser, pour célébrer leur délivrance et sortir de leurs retraites souterraines, une pieuse et solennelle procession,

où ils déployèrent sans doute la pompe des rites sacrés, et portèrent en tête de leur cohorte triomphale cet étendard béni et royal de la croix, devenu le signe du salut, après avoir été si longtemps le scandale des Juifs et la dérision des païens. Je me représentais cette belle Église romaine. empourprée par le sang de ses martyrs et portant encore la trace touchante de ses larmes, montant de la profondeur des catacombes par une humble porte ignorée jusque-là, déployant pour la première fois, sous la lumière du soleil et au milieu des hymnes sacrées, ses phalanges déjà merveilleusement nombreuses, apparaissant enfin dans tout l'attrait de sa jeunesse et de sa pureté, aux regards étonnés et charmés de la foule des Romains, et jetant au ciel et à la terre, comme pour les associer à son triomphe, ses chants pleins d'espérance et d'allégresse. Et il me semblait que nous aussi peut-être, après tant de combats que l'Église a supportés ici, sortant de ces catacombes où la persécution avait jusqu'à ce jour tenu notre religion captive, nous allions clore désormais l'ère de la servitude et du secret, envoyer, par nos chants, à ce pauvre peuple la parole du salut, et lui montrer, radieuse et glorifiée, la Croix, son unique espérance, notre étendard et le drapeau de notre Roi éternel. Hélas ! la vie des catacombes n'est pas encore finie pour nous, et la conquête qu'il reste à faire est immense ; mais partout paraissent d'heureux symptômes et comme des signes dans le ciel ; l'espérance que nous avons ressentie en cette fête ne sera pas démentie. Nos chrétiens, eux aussi, étaient tous dans la joie et bien consolés des peines et des mépris que leur infligent les païens, des calomnies dont ils les accablent, selon la tactique traditionnelle des ennemis de la foi, et des inquiétudes sous lesquelles ils vivent sans cesse. Oui, assurément le rayonnement de leurs visages et le bonheur qui brillait dans leurs yeux valaient bien des tentures, de l'or et

des illuminations pour orner notre église. Pauvres gens ! il leur faut quelquefois nos fêtes pour soutenir leur courage et affermir leur foi, il faut que l'Église leur apparaisse dans un autre appareil que celui des humiliations et des douleurs ; et à nous-mêmes, il nous les faut aussi, ces spectacles, pour rendre à nos âmes l'élan et la jeunesse, rafraîchir notre zèle, entretenir dans nos cœurs cette joie et ces espérances sans lesquelles il n'y aurait pas de vie apostolique possible.

Mais terminons ce long récit. A la rentrée dans l'église, un beau sermon en chinois parle à nos chrétiens de saint Joseph, leur rappelle ce qu'il a été pour la mission depuis ses origines, à partir du vœu de Mgr Albrand ; ce qu'il est, ce qu'il doit être pour eux et pour nous, comme pour cette grande famille catholique qui couvre la terre, et qu'il faut à toute fin implanter et étendre dans ce pays. Bientôt la sainte Victime descendait dans le nouveau sanctuaire et prenait possession du tabernacle ; la cloche, — une belle cloche au son pur, comme celles de France! — annonçait à la ville et aux échos d'alentour que le démon avait fui désormais de ces murs consacrés et n'y régnerait plus, mais que Dieu daignait y fixer son séjour, y assurer la distribution de ses grâces. Le pétard joue un grand rôle dans les fêtes chinoises : d'innombrables pétards, brûlés dans la cour, répondaient à la voix de la cloche, comme pour compléter son discours, et achevaient la solennité extérieure. Le soir, un salut, toujours précédé et suivi de la canonnade, était comme l'apparition et la première bénédiction de Notre-Seigneur désormais installé chez lui et résidant parmi nous. Un cantique français à la Sainte Vierge, pour son mois, et à saint Joseph, pour sa fête, terminait cette heureuse journée.

Il faut tout dire : un simple festin, préparé autant que possible à la française et assaisonné d'une grande joie, réunissait les mission-

naires et leur évêque. Pour vous donner une idée du luxe qu'on y déploya, faut-il dire ceci ?.. Oui, je le dirai... non, je ne le dirai pas... Eh bien ! je le dirai tout de même, au risque de scandaliser les Pharisiens. De pieux amis de Bordeaux, bienfaiteurs de la mission et toujours fidèles au souvenir de Mgr Faurie, qu'ils aiment encore dans ses œuvres, avaient envoyé du vin ; nous en avions, le croirez-vous ? une bouteille pour trois. Après tout, je puis bien dire ce que dit l'Écriture : le bon vin réjouit le cœur de l'homme ! Ce souvenir de la patrie, rare et précieux dans ces parages, contribue à rendre nos cœurs légers. Au dessert, un de nos confrères, de qui dix ans de mission et pas mal de tribulations n'ont pas encore tari la verve poétique, tirait des profondeurs de sa manche le petit chant à saint Joseph ; lui, chantait les couplets sur l'air naïf et charmant d'une vieille complainte française, et, tous ensemble, nous reprenions le refrain :

Gloire à Joseph ! à son glorieux nom !
Pour l'honorer sur cette terre,
Offrons ce nouveau sanctuaire.
Saint Joseph ! soyez notre Patron !
Gloire ! gloire !
Gloire à votre doux nom !

Cher Père, mon récit est fini ; permettez-moi encore quelques simples réflexions. Notre retraite est achevée ; nous allons nous disperser pour un an et rejoindre nos chrétientés respectives, mais notre cœur est réconforté ; saint Joseph nous conduit. Nos petites chrétientés, se rattachant à celle-ci, forment un réseau divisé en trois groupes. Nous sommes aujourd'hui, en comptant notre évêque, vingt-quatre missionnaires pour un pays de cent quarante lieues de long sur cent dix de large, dont la population, réduite par la guerre ou la famine,

de quinze millions d'habitants qu'elle pouvait être, à quatre ou cinq millions, revient peu à peu sous la paix à son chiffre premier. Il reste sur cet espace d'immenses terrains en friche et que nous n'avons pas conquis encore. Chaque année, nous avançons un peu, et Monseigneur veut bientôt ouvrir de nouveaux districts, c'est-à-dire faire attaquer par ses missionnaires quelques quartiers de la province où l'Évangile est inconnu. Notre troupeau, après avoir été décimé par tant de fléaux, est revenu au chiffre d'environ douze mille chrétiens, mais, avec la grâce de Dieu, il sera plus nombreux dans l'avenir. En France, de saintes âmes offrent à Dieu, pour nous aider, leurs prières et leurs sacrifices;et il nous viendra sans doute, de la patrie, des compagnons pour continuer l'œuvre sainte à laquelle nous nous consacrons corps et âme. Des vocations apostoliques germent encore dans les chaumières où nous sommes nés, et le sol français est assez riche pour fournir au monde entier des apôtres.

Saint Joseph est pour beaucoup dans nos espérances ; nous portons sa dévotion à nos chrétiens ; elle est comprise d'eux, et met à la portée de leur faiblesse intellectuelle les plus profonds mystères et les plus hautes pensées du christianisme, par les grands dogmes auxquels elle se rattache. Ces pauvres gens sont bien épais pour saisir les délicatesses de la piété catholique, et entrer dans une spiritualité plus avancée que la foi élémentaire; ils en resteront encore longtemps à ce que saint Paul appelait les *premiers éléments des discours de Dieu*. Mais la logique de la piété doit commencer par les bases, procéder selon les principes, et saint Paul nous dit que ses néophytes en étaient là, eux aussi. Les nôtres comprennent les grands sujets dogmatiques et les dévotions fondamentales : la Passion de Notre-Seigneur, l'Eucharistie, le Sacré-Cœur, la Sainte Vierge, saint Joseph, les Anges gardiens.

Les missionnaires les plus expérimentés ont remarqué pourtant que les lettrés ont une répugnance particulière pour le mystère de l'Incarnation du Verbe ; ce n'est pas étonnant, saint Paul avait constaté la même répugnance chez les lettrés et les mandarins de son temps. Or, par saint Joseph ce mystère entrera dans leur intelligence, et, comme Dieu a, dans le principe, introduit dans le monde son Fils incarné sous le patronage et la paternité adoptive de saint Joseph, ainsi nous aidera-t-il à l'introduire, par le même moyen, dans ces esprits aveugles, et à vaincre leur répulsion et leurs préjugés.

Quant à nos chrétiens, le nom de saint Joseph leur est bien connu; c'est un de ceux qu'ils donnent de préférence à leurs enfants, et que les exigences de la langue obligent le moins à défigurer. Son image est une de celles qu'ils aiment et qu'ils nous demandent le plus, avec celles de Jésus et de Marie, pour la suspendre dans leurs demeures, en place de ces grotesques et monstrueuses figures bouddhiques dont les habitations païennes sont couvertes même au dehors. Nous voudrions la mettre partout, jusque chez les païens, comme le drapeau et l'instrument de notre conquête, car si l'apparition de saint Joseph sur la terre fut, avant celle du précurseur, avant celle même de Marie, que Joseph précéda par les années, le premier signal et comme la première aurore de l'avénement de Jésus-Christ, ne semble-t-il pas que, saint Joseph une fois installé ici chez les païens, Notre-Seigneur ne manquera pas d'y arriver après lui, et que son culte sera, dans cette pauvre Chine, l'avant-coureur du règne de Dieu ? Si l'Église de Dieu est, selon l'idée de saint Paul, le corps mystique de Jésus-Christ, et, selon la belle parole des Pères développant cette idée, l'*Incarnation continuée ;* si c'est par saint Joseph que Notre-Seigneur a été reçu à son entrée dans le monde, lors de sa première incarnation, présenté, et, pour la première fois, prêché

au monde, c'est par lui aussi qu'il veut sans doute être protégé, adopté, élevé dans cette nouvelle incarnation que nous devons lui donner ici ; c'est par lui que nous voulons le présenter, le prêcher à ces peuples égarés dans leurs vieilles erreurs ; et, sous sa protection, Notre-Seigneur grandira parmi eux, comme autrefois à Nazareth. Ne trouvez-vous pas cette marche logique et conforme à celle que Dieu a suivie lui-même dans le plan de la Rédemption ?

Autre raison que nous avons de compter sur saint Joseph, et autre titre à ses faveurs spéciales : nos principales œuvres ont pour objet l'enfance ; c'est par elle que nous commençons ordinairement et sur elle que repose notre espérance. Nos catéchistes-baptiseurs envoient au Ciel tous les enfants, même ceux des païens, qu'ils trouvent mourants et peuvent atteindre. L'éducation chrétienne que reçoivent les enfants des nouveaux chrétiens les rendra plus solides dans leur foi, plus délicats dans leur vie chrétienne, que leurs parents, fidèles sans doute, mais convertis à l'âge adulte et toujours moins foncièrement attachés au christianisme et moins imbus de ses principes. Enfin, nous avons nos pauvres petits orphelins, plus nombreux ici qu'ailleurs, et qui sont la spécialité de notre mission. *Les Annales de la Sainte-Enfance* en font foi. Élevés chrétiennement, ces enfants deviendront les fondateurs des familles chrétiennes et, s'il plaît à Dieu, le germe de cette société chrétienne, si lente à venir, si difficile à fonder, et en vue de laquelle il a déjà été versé tant de sang, tant de larmes ! Or, ne semble-t-il pas que, parmi les œuvres catholiques, celles qui s'adressent aux enfants sont particulièrement capables de plaire à saint Joseph, en raison de sa vocation et des fonctions dont il fut chargé auprès de la sainte enfance du Rédempteur ?

Ce n'est pas une petite affaire de convertir et de gagner des âmes. ci, comme partout, on y a du mal et on y éprouve des résistances

de toute espèce ; l'œuvre de Dieu rencontre, en pays infidèle, mille obstacles que je ne puis décrire ; surtout, il faudra du temps, bien des travaux, beaucoup de vies sacerdotales, pour atteindre ce grand but de notre vocation, *la société chrétienne*, pour l'établir solidement, l'acclimater sur ce sol, pétri d'idées païennes si invétérées qu'on les croirait presque identifiées avec la nature, et de superstitions étranges, qui semblent obscurcir les lumières de la raison. Mais un catholique peut-il douter de l'avenir quand il s'agit de l'Église, et un missionnaire quand il s'agit de la propagation de la foi ? Notre apostolat a pour lui des promesses d'avenir, dont la valeur est garantie par l'expérience de dix-huit siècles.

L'Église catholique n'échoue jamais ; le succès et la victoire finiront par venir : affaire de temps ! Du reste, est-il besoin de le dire ? nous ne travaillons pas seuls, et la force sur laquelle nous comptons n'est pas la nôtre. Le pauvre travail du missionnaire n'est que l'instrument matériel d'une force supérieure qui le prévient, le dépasse, et produit sous sa main des fruits qu'il ne peut guère être tenté d'attribuer à ses œuvres, car ils sont sans proportion avec la puissance des hommes, et il est trop clair pour lui qu'il n'en est pas l'auteur. Cette force, c'est la grâce, à laquelle n'échappe aucune créature humaine, et que Dieu donne à tous, même à ceux que nous n'atteignons pas. L'Évangile, dit encore saint Paul, c'est *la vertu de Dieu* pour le salut de ceux qui croient. La messagère céleste, comme un ange précurseur, sans attendre notre présence et notre prédication, va d'avance occuper et préparer les âmes, les éclairer, les travailler silencieusement, les troubler dans leurs erreurs, les tourmenter dans leur vie coupable, déjà même les féconder dans une certaine mesure. Le missionnaire, quand il arrive, s'aperçoit qu'une parole plus intérieure a retenti avant la sienne, et que le

Saint-Esprit est déjà passé ; s'il sait chercher, s'il a un peu la connaissance du cœur humain et des voies de DIEU, il trouve toujours en quelque recoin de ces âmes infidèles, mais déjà atteintes par la vertu de la croix, une trace de ce divin passage cachée sous les décombres, les broussailles de l'erreur et du péché ; aussi sa parole à lui, quand elle s'y fait entendre à son tour, n'est pas tout à fait une étrangère, bien qu'elle annonce un DIEU inconnu. Cette parole de salut, quand le missionnaire juge le moment venu de la dire au milieu d'une population païenne, il vient, avec son petit bagage, s'installer au cœur de la place, chez un chrétien s'il y en a un, et, s'il n'y en a pas, chez un païen bienveillant ; c'est là qu'il dresse son plan de guerre et organise l'attaque. Dans une chambre retirée, il commence par construire son autel ; c'est assez simple : une table sur laquelle il pose sa pierre sacrée couverte d'une nappe, deux cierges sur des chandeliers de bois ou sur des bouteilles, ou encore sur deux beaux navets rouges artistement taillés, sa croix de mission suspendue au mur avec quelques images, vous devinez lesquelles, et tout est dit. Lorsqu'il a pu trouver ainsi un petit coin pour placer son autel et offrir la sainte Victime, son affaire est bonne, et la victoire assurée ; car, dès lors, l'Église est là vivante, en mesure de conquérir et de croître ; il y a un point du territoire où le démon ne règne plus, où DIEU a mis le pied et ouvert la source de ses grâces, où son règne est établi et son nom sanctifié, où la Croix s'élève pour attirer tout à elle, où les doux noms de JÉSUS, Marie et Joseph sont prononcés avec amour, et où bientôt quelques âmes simples viendront recevoir la foi et s'unir, par la prière et la grâce, à cette immense famille catholique dont elles deviendront les membres, et qui n'est pas partout, grâce à DIEU, humiliée comme en Chine.

En vérité, mon cher Père, si nous sommes privés de la présence et des manifestations de cette grande vie chrétienne qui surabonde toujours en Europe, même dans ces années malheureuses, quelle consolation d'assister ici à la naissance et à la jeunesse de l'Église catholique !

Nos orphelinats regorgent de pauvres enfants ; nous avons des écoles chrétiennes ; nos baptiseurs moissonnent tous les jours bien des petits anges qui vont au Ciel nous aider. Cependant il reste beaucoup à faire. Un des rêves de Monseigneur, quand il sera riche, c'est-à-dire sorti de ses dettes, est de construire un hôpital chrétien ; on y recevrait même des païens, qui abonderaient, moyen d'obtenir beaucoup de morts chrétiennes ; et puis, en dehors de ce pieux calcul, c'est une de ces œuvres de charité pour lesquelles l'Église a été faite, et qui ne peuvent manquer d'attirer sur une chrétienté la protection et les bénédictions de DIEU, en même temps que la faveur de saint Joseph, patron de la bonne mort.

Oui, mon cher Père, l'Église de DIEU est belle partout, dans tous ses âges et dans tous ses états, mais elle est plus touchante encore ici, dans son aimable et sainte enfance, croissant au milieu d'une société païenne, vraiment comme le lis au milieu des épines. Vous qui avez tout pouvoir auprès de saint Joseph, priez-le bien, faites-le prier pour nous, afin qu'il travaille avec nous, afin qu'il hâte notre conquête ; que la foi prenne racine dans toutes ces âmes, et que nos chrétientés sortent enfin du berceau et de l'enfance, pour arriver à cette pleine mesure de l'âge viril qui est la splendeur de l'Église : « *Donec occurramus omnes in unitatem fidei, in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi... qui adimpletur omnia in omnibus.* »

LETTRE NEUVIÈME.

Tsen-Y-Fou, le 21 juin 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

J'AI quitté la capitale, et me voilà installé à mon poste, dans la ville de Tsen-Y-Fou (1), l'un des trois centres principaux de la mission. Je n'avais vu jusqu'ici que les roses et le côté agréable de ma nouvelle vie ; je me réjouis, et il ne faut pas me plaindre, d'entrer dans la période du travail ; je serais bien peiné de ne pas goûter aux misères apostoliques comme les autres. Je passerai ma première année à Tsen-Y-Fou, près d'un *vieux missionnaire,* pour m'exercer dans la langue, faire mes premières armes, garder la maison et la chrétienté, pendant que mon confrère ira courir les campagnes à la recherche de la brebis égarée.

L'établissement de Tsen-Y-Fou comprend une maison neuve, avec chapelle intérieure pour les chrétiens, le tout sur d'assez grandes proportions, en bois, sans étage, avec fenêtres en papier de deux couleurs et plancher en terre battue : c'est splendide ! D'un côté, la maison donne sur la rue, dont elle est séparée par une cour murée ; les trois autres côtés sont entourés par un jardin où, s'il vous plaît, nous cultivons des fleurs et quelques arbres d'agrément, et non pas

1. Depuis l'occupation du Tonkin par la France, la mission de Tsen-Y-Fou, si florissante en 1876, est complètement anéantie. Aujourd'hui encore, un missionnaire ne pourrait s'y aventurer sans s'exposer à une mort certaine.

uniquement des légumes ; les arbres seront très utiles pour assainir l'air. Mon confrère prétend que j'ai des connaissances fort étendues en jardinage ; il m'a fait directeur du jardin ; en vérité, je n'y entends pas grand'chose, mais en pays d'aveugles les borgnes sont rois !

Nous avons de beaux lis jaunes, semblables à des couronnes de langues de feu, et dont le premier a fleuri le jour de la Pentecôte ; des œillets tout juste assez beaux pour nous rappeler la patrie, et dont le premier a fleuri le jour du Saint-Sacrement. J'avais apporté de France des noyaux et des graines que j'ai mis en terre ; j'ai des melons qui poussent, des pommes de terre qui lèvent, des oignons et des choux qu'on voit poindre ; j'attends le lever de mes semis de groseilles, raisins, tilleuls, prunes et noisettes. Les Chinois n'ont pas de goût, mais ils admirent et imitent volontiers les choses que nous faisons, sans avoir l'esprit de les inventer ; ils viennent beaucoup voir notre jardin et nos images ; c'est un moyen de prédication comme un autre, et une occasion de faire connaître, au moins *in confuso*, notre religion et notre vocation.

Le côté de notre habitation opposé à la rue est séparé du mur de la ville par quelques maisons ; au-delà du mur, un petit fleuve, ou plutôt un large torrent ; souvent presque à sec, il roule parfois des flots impétueux et débordants ; par-delà le torrent, une montagne borne notre horizon et repose nos yeux par sa verdure ; elle est entièrement couverte et comme bosselée de tombeaux païens formant de petits tertres incultes, sans pierre ni le moindre signe religieux ; de loin on dirait des troupeaux de moutons immobiles. Tenez, j'ai justement, en vous écrivant, le spectacle de huit hommes qui gravissent péniblement la montagne en poussant des cris aigus ; ils portent, sur des brancards en bambou, un énorme cercueil : c'est un

mort qu'on va enterrer ; devant eux un autre homme joue du tam-tam ; un troisième porte, au bout d'une perche, je ne sais quelle grosse idole en papier multicolore ; les proches parents suivent le mort, vêtus de deuil, c'est-à-dire de blanc, et glapissent des lamentations fort drôles et très peu sincères, à en juger par les allures des pleureurs. De temps en temps,ils s'arrêtent pour se reposer, causer, rire,puis ils se remettent à gémir de plus belle ; ces cris n'ont pas pour but d'édifier les vivants sur la douleur de la famille, mais de faire croire au mort qu'on le regrette, et de toucher les esprits qui le tourmentent dans une sorte de purgatoire bouddhiste.

Arrivés au lieu de la sépulture, on bat le tam-tam — un effroyable chaudron de cuivre — pour faire sauver les démons, qui sont censés avoir peur ; on allume un réchaud ; on brûle des papiers dorés et argentés ; les faux dieux doivent prendre ces papiers peints pour de l'or et de l'argent qu'on leur offre, afin qu'ils ne tourmentent plus l'âme du mort ; on fait de grandes salutations devant le tombeau ; la compagnie se met à pousser des hurlements plaintifs, lugubres, stridents, d'une voix tremblotante comme les hiboux de la forêt, avec les signes les plus extravagants d'une douleur qui n'existe guère ! Quand on est fatigué, on s'assied, on cause tranquillement, on rit, on boit le thé, on mange, jusqu'à ce qu'il prenne fantaisie à l'un des assistants de recommencer à pleurer et à crier ; alors tout le monde en fait autant. Ce manège dure des heures entières. Le cadavre enterré, on plante sur sa tombe l'idole en papier, on bat le tam-tam le reste de la journée. La première semaine qui suit la mort, les parents viennent pleurer pendant des journées entières et des bouts de nuits ; chaque soir, pendant trois mois, ils passent encore deux heures à hurler et à battre le tam-tam. Tout cela est d'un drôle, d'une étrangeté qu'on ne se figure pas !

Je dois avoir des moments tristes, dites-vous, de rudes tentations de regret et de découragement ! Réponse, et réponse absolument sincère : Triste, jamais ! La gaîté est une des conditions de la vie de missionnaire, et un des privilèges de notre mission du Kouy-Tchéou; sans doute, à certaines heures, le souvenir de la patrie et des choses qu'on y a laissées, surtout cette terrible pensée qu'on ne reverra plus tout cela, vous prend à la gorge et vous donne une angoisse ; mais je m'aperçois que plus on quitte, moins on perd, moins on est tenté de regret. Ce qu'on peut appeler le *monde* et la *société* dans ces pays, est absolument sans attrait, si drôle, si ridicule, si étrange, si répugnant, qu'il ne reste de place dans notre cœur que pour les attachements surnaturels. Il faut même, pour fréquenter nos Chinois si peu intéressants, quels qu'ils soient, riches ou pauvres, lettrés ou ignorants, se faire violence, se rappeler sa vocation.

Vous avez raison, le milieu social n'est pas *propre*, il est tout à l'envers du christianisme ; mais enfin, si corrompus que soient les païens, tous absolument livrés au péché ; si faibles que soient nos chrétiens, dont le cœur n'est pas bien généreux, ni la foi bien approfondie, ni la piété bien élevée ; si puissant que reste le démon, depuis longtemps propriétaire du sol et de l'atmosphère, l'attrait des choses mondaines est nul pour nous ; on respire moins que dans les villes de France cette vapeur de péché, cette fine fleur de corruption qui saisit l'âme, et l'empêche presque de sentir le goût du bon Dieu. Rien de ce que nous voyons ne ressemble à ce luxe, à cette mollesse, à ces plaisirs, à ce bien-être matériel qui rendent la vie confortable et efféminée ; plus de vin, plus de liqueurs, sinon des espèces de *fortes* eaux-de-vie de riz nauséabondes et repoussantes, auxquelles je ne puis m'habituer ; une nourriture pesante à l'estomac, peu appétissante, toujours mal apprêtée à la graisse ; jamais de beurre ni de

laitage : on serait scandalisé de voir traire une vache ou une chèvre ; du sucre en poudre mal raffiné, et désagréable ; des fruits sans saveur, excepté l'orange, qui est excellente. Si on assiste à un repas chez un riche, la plupart des mets vous dégoûtent : ce sont des œufs salés conservés dans la saumure ; des œufs pourris également conservés, je veux dire pourris exprès pour se conserver ; des champignons mous, diaphanes et gluants, qui poussent sur le tronc des vieux arbres ; des viandes salées et fumées, mais mal salées et gâtées ; des volailles salées, mais avec les plumes ; des poissons salés, puant horriblement — je n'ai pas encore pu y toucher ; une espèce de fromage blanc fait avec des fèves fermentées ; des hachis dans lesquels il entre toutes sortes de choses ; un tas de petites galettes et friandises frites ou confites, faites avec de la farine de riz empâtant des grains de millet ; des germes de haricots ; des tuyaux d'oignons en graines, taillés par tronçons et baignés dans du vinaigre ; les graines vertes des oignons fricassées comme des pois ; des racines tendres et de jeunes pousses de bambous et d'autres arbres ; les trognons de salades sans les feuilles ; des châtaignes en purée ; des vers à soie, des abeilles et des sauterelles ; des crabes, des couleuvres et des lézards ; sans parler du chien, du loup et de la panthère : voilà pour la nourriture !

Les rues des villes sont sales et boueuses ; toutes les maisons, basses, noires, humides, mal aérées, malpropres et infectes. Le peuple est vêtu de loques, les riches eux-mêmes portent une coiffure et des habits disgracieux, luisants de crasse ; les femmes sont ridicules avec leurs pantalons, leurs blouses et leurs petits pieds emmaillotés. Notre linge, toujours mal lavé, n'est jamais repassé, et nous revient invariablement imprégné de je ne sais quelles mauvaises odeurs. Dans les campagnes, les maisons sont bâties en terre, avec

des tresses de roseaux pour murailles, parquetées de terre battue, sans autre plafond que le toit en roseaux, sans autre cheminée qu'un trou à la toiture ; les habitations des villes sont en briques et en bois, sans fenêtres ordinairement ; les plus belles, très mal meublées, sans aucun confortable. Pas de musique, sinon des chants nasillards et maigres, d'affreuses petites flûtes qui écorchent les oreilles et font grincer les dents. En fait de peinture et de sculpture, d'horribles images d'animaux fantastiques, bossus, monstrueux, et de personnages grimaçants. Pas de jardins d'agrément, ce n'est pas connu, et nous sommes les seuls qui cultivions quelques fleurs pour nos autels et nos mois de Marie ; pas même de beaux arbres, car les Chinois n'ont pas de goût et ne connaissent ni la taille des arbres ni notre manière gracieuse de diriger les branches ; les seuls arbres d'agrément qu'on voie, ce sont, dans les cours étroites et obscures des maisons riches, quelques tiges d'arbustes grimpants, qu'ils tordent et retordent, pour leur donner une forme bizarre et capricieuse. Tel est le tableau fidèle du pays ; je n'exagère pas, et ne vous invente, ni ne vous inventerai jamais.

Et maintenant, comment procédons-nous pour établir le christianisme, gagner de nouvelles populations à la foi ? — Le missionnaire va s'installer dans une des chrétientés les plus écartées du centre, au bord du pays à conquérir ; là il prêche, dit la messe, fait inviter les gens à venir voir ce *maître de religion* étranger. Le Chinois est très voyageur : il y a toujours dans le pays quelques personnes des environs ; il est de plus excessivement curieux, surtout à l'endroit des Européens ; il vient donc voir et entendre. Il en vient des centaines ; tous déclarent, et cela ne manque jamais, que cette religion est plus belle, plus sensée que celle des idoles, sa morale plus raisonnable. S'agit-il de tirer la conclusion pratique, les Chinois de

déguerpir les uns après les autres ; pourtant, il en reste quelques-uns, une dizaine, qui ont l'air d'attendre quelque chose ; on les interroge, ils répondent : « Je ne dis pas non ! » On leur fait promettre de revenir le lendemain, la moitié revient ; ils ont réfléchi, et sont disposés à se laisser instruire ; on les fait revenir tous les jours, plusieurs se détachent encore ; on en renvoie soi-même quelques-uns, des gredins qui vous exploitent. Après une semaine, le petit troupeau de recrues est épuré, réduit à sa plus simple expression, mais ce qui reste offre un peu d'espérance. On les catéchise, le Père leur donne des ordres pour le temps de son absence : venir se faire instruire par un chrétien du lieu, réciter les prières du dimanche avec lui ; il leur promet le baptême au bout d'un an s'ils ont appris la *doctrine*, assisté aux prières, et prouvé, par leur conduite, leur bonne volonté ; ils rentrent dans leur pays. Un an après le Père repasse ; ils reviennent, nécessairement encore diminués en nombre, ou ayant eux-mêmes fait des recrues; on les examine, on en admet quelques-uns au baptême, on retarde les autres. Les nouveaux baptisés retournent dans leur pays, et y forment le premier noyau d'une chrétienté ; ainsi le district s'est un peu étendu. A son prochain voyage, le missionnaire ira peut-être célébrer la messe chez eux, s'ils lui disent qu'il y a espérance de ce côté, qu'il pourra pousser encore plus loin et grossir le noyau ; ainsi petit à petit le règne de DIEU s'étend. Mais que de difficultés à surmonter, sans compter de misérables *riens* qui, étant donné l'esprit superstitieux du pays, deviennent parfois de grands obstacles pour notre apostolat !

Un trait vous en donnera l'idée. — L'histoire est un peu.., chinoise, tant pis pour les Chinois ! Ici, on professe une sorte de culte pour tout morceau de papier, même sale, déchiré, qui porte des caractères de la langue chinoise ; chacun de ces caractères incarne

un esprit, un démon, et l'esprit entend être respecté ; il se vengera, si on le profane : telle est la croyance populaire. On se garde donc de brûler ces papiers, surtout de les employer à certains usages que vous devinez. Un jour, un de nos meilleurs convertisseurs (lui-même m'a raconté la chose) est appelé dans une ville encore païenne, à l'extrémité de son district : ses éclaireurs lui avaient donné l'espérance d'une bonne moisson. Il s'installe au cœur de la place, chez un païen bien disposé, et commence ses opérations. Il était là depuis huit jours, quand il lui arriva d'employer par mégarde, à l'usage en question, un papier couvert d'écriture ; jamais un Chinois, même chrétien, n'aurait commis pareil crime. Le papier est aperçu, tiré de l'abîme, montré d'abord à quelques personnes, porté sur la place publique, présenté au tribunal du mandarin ; en un quart d'heure la ville entière est avertie du sacrilège ; on frémit d'indignation et de terreur dans l'attente de la vengeance des esprits. Le papier est mis sur un brancard, porté par les rues et dans les pagodes en expiation : c'est une véritable émeute ; le Père n'a que le temps de fuir secrètement et au plus vite, pour échapper à la fureur populaire. Un catéchiste, resté après lui pour terminer ses affaires, est reconnu, saisi par la foule, condamné, en réparation du forfait à la place de son maître, à manger trois bols... Vous me comprenez, et je n'insiste pas sur les détails de cet horrible supplice ! Le coupable obtint seulement d'ajouter à chaque bol une forte dose de sel ; il en fut malade six mois. Le plus triste, c'est que le missionnaire tenait le pays, (les notables avaient fait acte d'adhésion à la nouvelle religion, demandé l'instruction, le baptême,) et que tout est perdu pour le moment dans cette ville ; de dix ans on ne pourra s'y introduire !..

A côté de ces tristesses, il est une quantité de choses conso-

lantes ! Nos chrétiens ne sont pas des merveilles ; ce sont tous, sans exception, des âmes vulgaires ; le Chinois n'est pas capable d'élévation et de ce je ne sais quoi de délicat, de noble, qu'on rencontre un peu partout en France dans les vrais chrétiens ; impossible de trouver ici des *âmes pieuses*, comme vous en avez encore quelques-unes. Mais *tous nos chrétiens sont fidèles*, tous ont une confiance absolue au *Père ;* il n'a qu'un mot à dire, non pas pour en faire des saints, ni pour arracher de leur cœur les péchés ou y planter les vertus, mais pour ramener à la pratique de ses devoirs celui qui les oublierait. On trouve parmi ces nouveaux chrétiens, encore peu imprégnés de l'esprit de foi, bien des misères morales, et c'est de la grosse besogne que le missionnaire doit se contenter de faire ; mais enfin il y a de la besogne. On ne peut pas demander l'idéal à ces pauvres gens ; ils ne sont pas maîtres d'avoir ou de ne pas avoir l'étoffe pour le donner. Si épais que soient nos chrétiens, et si incapables de s'élever, au-dessus du gros rudiment de la vie chrétienne, à l'échelon le plus bas de la perfection, ils ont la foi et la grâce sanctifiante, ils sont le corps mystique de Jésus-Christ, l'Église catholique. Quoi de plus grand, de plus consolant que cela ? En somme, nous avons matière pour de belles œuvres, et, avec un peu d'observation, on peut toujours trouver sous le travail du prêtre, déjà plein lui-même de ravissants mystères, une vraie germination céleste, qui finira bien par grandir et fructifier quelque jour, dans cent ans, dans deux cents ans, n'importe : l'Église est patiente, parce qu'elle est immortelle et sûre de l'avenir !





LETTRE DIXIÈME.

Tsen-Y-Fou, le 6 août 1886.

Cher Monsieur le Doyen,

Dernièrement, mon confrère en tournée était dans un hameau à trois lieues d'ici ; il visitait *seize* chrétiens, et leur apportait les sacrements ; son séjour devait durer une semaine ; j'ai profité de son voisinage pour aller le voir à l'œuvre et passer une journée avec lui ; c'était ma première sortie, et j'arrivais pour la clôture de la mission. Mon confrère était reçu chez le plus riche des chrétiens du lieu, un brave cultivateur qui a de quoi loger le bon Dieu et le missionnaire. Le *Père* est installé dans la principale chambre : pas de plafond, on est sous un toit de paille ; pas de fenêtres, on voit par la porte ; murs en tresses de bambous fendus, — des claies de parc à moutons, ce qui du reste est plus commode pour respirer et voir clair ; la porte en même matière, suspendue avec deux gonds en clisses de bambou. Le bon Dieu habite en face, dans la grange, plus commode pour servir de chapelle, mais construite de la même façon. Pour autel, une table de la maison avec nos linges à nous, — une croix, deux chandeliers, deux bouteilles pleines d'eau où trempent des tiges de lis sauvages, trois lithographies coloriées : voilà l'ornementation ! Une cassette forme le tabernacle ; au-dessus, un chétif baldaquin en indienne, à ramages multicolores, couvre l'autel et fait un fond ; dans la chapelle, des

bancs sur lesquels nos chrétiens se mettent à genoux, pour entendre la messe et chanter leurs prières — ils ne sont jamais assis dans l'église. J'ai passé là une charmante journée !

Vous figurez-vous dans un hameau retiré, sauvage, absolument pauvre, ces quelques familles chrétiennes habitant de misérables huttes et adorant, dans leur misère, et au fond de leur solitude, le vrai Dieu ? Pauvres gens ! ils ne sont guère distingués et *appétissants* à voir ; mais je vous assure que j'ai senti une vive émotion en les voyant réunis autour de nous, dans cette misérable grange en roseaux où mon confrère disait la messe, et priant, dans leur simplicité et leur sincérité, le Dieu que nous venons leur prêcher de si loin. Nous visitons quelques familles à domicile ; les chrétiens viennent nous faire le salut chinois à deux genoux ; nous assistons à leurs prières dans la chapelle : baptêmes, communion générale, sermon, catéchisme, bénédiction des enfants ; promenade dans un bois voisin, où nous accompagnent les hommes et les enfants ; nous y cueillons d'immenses lis sauvages ; j'en ai mesuré un dont la tige avait huit pieds de haut et une belle touffe de fleurs de vingt centimètres chacune. L'après-midi, les femmes préparent pour les deux Pères un beau repas composé de tout ce qu'elles ont trouvé de mieux ; la chrétienté au grand complet et debout autour de nous, pour constater l'honneur que l'on fait à la cuisine chinoise : c'est l'usage. Pendant que nous mangeons, deux des plus notables nous éventent avec force cérémonies. Pour moi qui suis novice, j'avais assez de mal à faire honneur aux mets étranges qu'on nous servait : lardons gras dans leur jus, graines germées frites, courges vertes cuites à l'eau, fricassée de vers à soie, fleurs de lis cuites à la graisse après défloraison, oreilles de bois (champignon des arbres), tiges naissantes et encore tendres de bambous, et, au milieu de tout cela,

une belle poule à peau noire, triomphalement installée dans son bouillon. Je tapai sur la poule, et laissai à mon confrère le soin de déguster les autres plats. Enfin le repas s'est terminé par ma distribution d'images, qui a produit, parmi cette colonie, un enthousiasme inénarrable !

Dans chaque famille convertie, nous donnons trois images : un Christ en croix, une Vierge et quelque autre ; c'est pour remplacer l'église, que ces chrétiens si déshérités n'ont pas pendant toute l'année. Ils viennent à Tsen-Y aux fêtes ; mais c'est loin, et les femmes, avec leurs petits pieds, ne voyagent jamais. Chaque matin, chaque soir, surtout chaque dimanche, ils s'agenouillent devant leurs images, pour chanter leurs prières, car ils ne peuvent prier qu'en chantant. Ils ont une vie dont vous ne pouvez imaginer la tristesse ; leurs seuls jours de joie sont ces quelques jours que nous passons tous les ans avec eux. Ils sont tous pauvres, et la plupart très pauvres ; les seuls objets tant soit peu réjouissants que l'œil rencontre dans leur misérable cabane, ce sont nos images ; elles ont pour eux un prix infini, et ils les entourent d'un respect, d'une précaution incroyables. Des images d'Épinal à un sou ! Ils sont fiers de leurs missionnaires, et honorés de les posséder quelquefois parmi eux ; ils les regardent comme des personnages *superéminents*. Leur foi n'est pas très éclairée, ni leur piété fort avancée, mais ils font ce qu'ils peuvent ; ils ont quitté les vices et les superstitions des païens, sont très honnêtes, très unis entre eux ; l'esprit chrétien et surnaturel ne les pénètre que lentement ; même après une conversion sincère, ils n'ont pas de suite l'intelligence du christianisme et les sentiments qui sont vulgaires en France. Ils sont résignés à leur pauvreté ; si la richesse a sur eux un ascendant étonnant, ce n'est pas qu'ils la convoitent ; mais un homme riche leur impose, et obtient d'em-

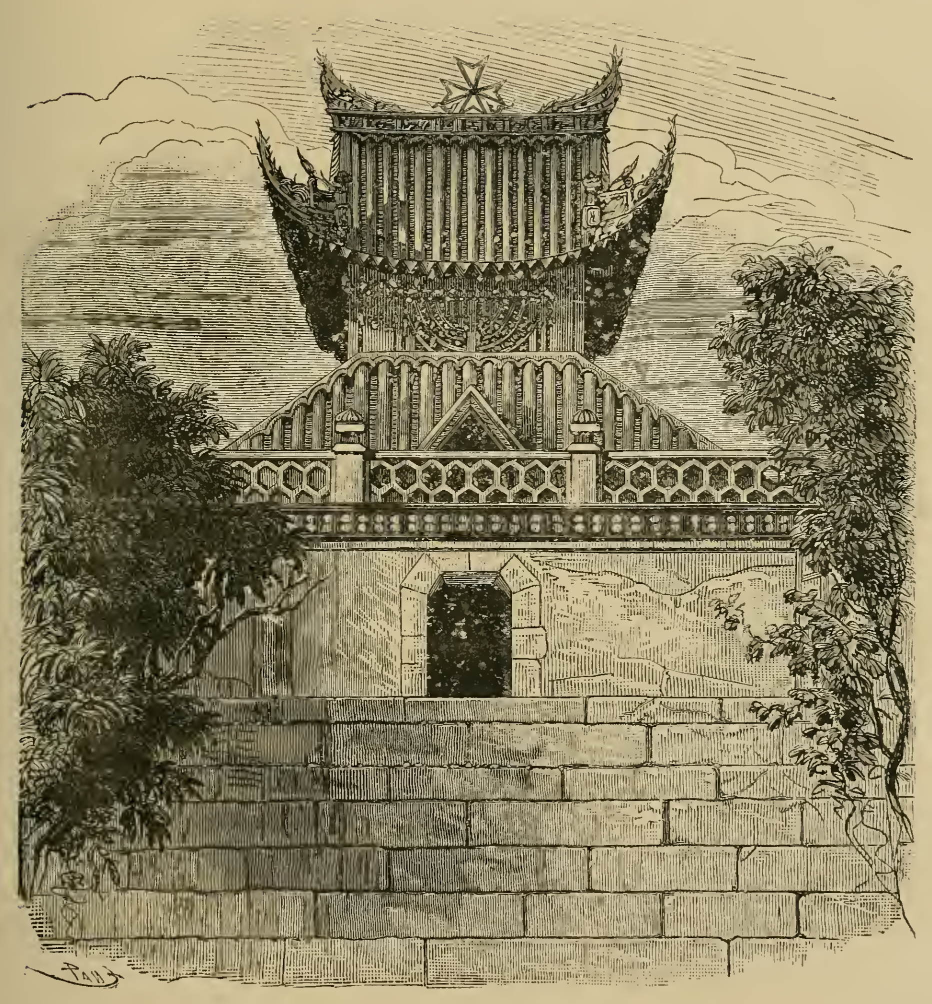
blée leurs respects. Il a fallu du temps, des explications, pour leur faire avaler cette simple vérité : que Notre-Seigneur a été condamné à mort comme un criminel ; pourtant cela est conquis, malgré que ce soit encore le *scandale des païens*, comme autrefois. Ils aiment beaucoup les crucifix, les images de Notre-Seigneur en croix : mais celles qui représentent à ses côtés deux larrons sont peu goûtées ; ces larrons les humilient, surtout quand les païens leur en demandent explication. Les nouveaux chrétiens ont beaucoup de peine à trouver touchante, et même à admettre l'humble naissance de Notre-Seigneur, sa vie de travail et de peine. Comprenez-vous ce qu'on veut dire quand on affirme que l'humilité est une vertu propre au christianisme, et inconnue, incomprise de toute autre religion ? — A Tchen-Kia-Pa, mon confrère, faisant le catéchisme, interroge un chrétien sur la vie de Notre-Seigneur : « Était-il riche ou pauvre ? » — Le chrétien sait bien que Notre-Seigneur était pauvre, on le lui a tant dit ! mais il n'ose l'avouer, c'est si humiliant ! Il répond : « Ni riche, ni pauvre, il avait de quoi vivre ! » Le missionnaire rectifie ses idées ; mais le brave homme, qui accepte la pauvreté pour lui-même, ne voudrait pas l'accepter pour Notre-Seigneur ; il avait une peur instinctive de faire peine et honte au missionnaire en lui disant que Notre-Seigneur a été pauvre. Enfin, j'ai quitté ce hameau, tout ému de la bonne volonté et du bon cœur de ces braves gens ; j'ai encore dans l'âme le sourire sympathique avec lequel ils nous regardaient, et qui semblait dire : Si beaucoup d'autres ne veulent pas vous entendre, nous, du moins, nous sommes vos enfants ; nous avons le même cœur, la même foi, la même espérance que vous, nous tâchons de compenser les sacrifices que vous avez faits pour nous sauver.

Je rentre à Tsen-y-Fou, tandis que mon confrère est appelé

plus loin, pour assister à la mort d'une pauvre femme. Vous comprenez que la plupart de nos chrétiens meurent sans sacrements, faute de prêtres ; mais, dans chaque chrétienté, un brave homme, plus instruit sur la doctrine, les assiste à la mort, leur fait faire les prières, l'acte de contrition, leur donne, enfin, tous les secours spirituels qui n'exigent pas la présence du prêtre ; le bon Dieu a des miséricordes, et je ne puis croire que l'acte de contrition soit si difficile, quand il est si souvent nécessaire. Mon confrère emporte avec lui le saint Viatique, et arrive auprès de la mourante, la confesse, juge nécessaire d'attendre au lendemain matin pour la communier. Représentez-vous cette situation : porter le Saint-Sacrement, voyager, causer avec les gens, manger, ranger son petit paquet, tout cela avec le Saint-Sacrement sur sa poitrine. Le soir, avant de se coucher, il l'enferme dans une valise propre qu'il place sur sa table, et il se couche auprès, là, dans la même chambre, jusqu'à ce qu'enfin, le lendemain, il puisse administrer sa bonne femme, qui fait une mort édifiante. Ces pauvres gens meurent toujours heureux, consolés, quand ils sont assistés par le missionnaire. Dans le même pays, il avait une affaire à éclaircir : un mois auparavant, une femme mourait ; elle était chrétienne, mais catéchumène non baptisée ; le missionnaire n'avait pu être averti ; le catéchiste lui-même était arrivé trop tard, elle venait de mourir. La famille réclamait le corps, pour l'enterrer avec les superstitions païennes, réclamation que les païens ne font jamais s'il s'agit d'un mort baptisé ; les chrétiens du lieu voulaient l'enterrer chrétiennement ; le catéchiste accourt, et, pour trancher la question, baptise la bonne femme après sa mort et l'enterre chrétiennement. Le missionnaire a vent de l'affaire à son passage, et interroge le catéchiste, qui répond : « Que voulez-vous, Père ? peut-être n'était-elle pas morte tout à fait ! »

La semaine dernière, nouvelle excursion chez nos chrétiens. Mon confrère terminait une station à Yuen-Tan-Kéou, à quatre lieues d'ici ; je suis allé passer deux jours avec lui. J'arrivai sur ma mule, précédé d'un guide ; les chrétiens réunis m'attendaient, et aussitôt les salutations d'usage, on se mit à table ; nous avions au moins un mets français de ma façon, la soupe à l'oignon ; tout le monde en raffole, et me décerne le titre de *bienfaiteur de l'humanité !* A Yuen-Tan-Kéou, j'ai baptisé trois petites filles, Marthe, Marie, Agathe ; cette dernière, pauvre enfant vendue par ses parents païens ! elle est toute gentille, très douce, avec un air pensif et mélancolique qui lui va bien ; c'est presque le seul charme que possèdent les enfants chinois, car ils ne sont pas folâtres, espiègles et tapageurs comme ceux de France. J'avais d'abord marchandé une autre petite fille, et on devait nous la donner pour notre orphelinat ; mais la mère s'est avisée de consulter un bonze-sorcier, qui lui déclara que le sort de sa fille était funeste ; en conséquence, la malheureuse femme jeta son enfant à la rivière, donnant ainsi vraiment raison au sorcier. Marthe, Marie et Agathe vont être placées dans notre orphelinat, où déjà nous avons une vingtaine de filles dirigées par deux *vierges chrétiennes ;* elles apprendront le signe de la croix, les prières, et seront élevées chrétiennement, si la persécution ne vient pas ruiner nos chères œuvres. Quand ces pauvres abandonnées auront treize ans, on les mariera avec des chrétiens, pour fonder de nouvelles familles fidèles : voilà une de nos industries pour recruter et grossir le troupeau. Nous achetons, nous recueillons, nous ramassons de ces malheureux enfants, filles et garçons, autant que notre pauvreté nous permet d'en nourrir ; ils comptent pour beaucoup dans nos espérances d'avenir, en même temps que leurs prières naïves, leur innocence, et la grâce de Dieu jetée dans leur cœur, sont, dans le pré-

sent, notre consolation et la joie de notre âme ; car, enfin, ils sont les prémices de ce peuple si éloigné encore de l'Évangile, et nous ne



KOUY-TCHÉOU. — Tombeau de Mgr Albrand.

pouvons rien trouver de meilleur à offrir à Dieu que la pureté de leur cœur. Nos œuvres d'enfants sont, du reste, non seulement les plus attachantes par leur nature même, mais encore celles qui répon-

dent le mieux aux désirs et aux efforts de notre zèle. Les adultes que nous convertissons sont fidèles sans doute, pas un n'oublie ses devoirs, grâce à DIEU ; mais, formés dans le paganisme, ils en conservent plus ou moins l'esprit et la grossièreté ; il faut attendre la deuxième génération élevée dans la foi, ou prendre les enfants de païens dès le berceau, pour obtenir d'eux un peu de piété, quelque chose de cette délicatesse de sentiments que l'Évangile doit nécessairement produire dans les cœurs où il est implanté. C'est frappant : une fois chrétiennes, les familles se transforment tout doucement, quittent les idées, les mœurs du paganisme, pour prendre l'esprit du christianisme et en pratiquer les vertus. Quelle joie pour nous de voir ainsi le règne de DIEU *s'installer* peu à peu, d'assister à sa naissance, de suivre de l'œil ses progrès, de recueillir ses premiers fruits !

Sur le soir — n'oubliez pas que nous sommes toujours à Yuen-Tan-Kéou — en attendant la prière et l'instruction, les chrétiens se réunissent chez le *Père spirituel* et causent avec lui ; naturellement le *Père spirituel* s'efforce de les intéresser pour se les attacher, produire un peu d'union entre eux, donner quelque charme à son passage et à leurs assemblées religieuses, leur laisser des souvenirs heureux. Des jeux, il n'y faut pas songer : le Chinois ne joue pas ; je fais une nouvelle distribution d'images ; mon confrère a un prisme en cristal qui décompose les couleurs, une jumelle de théâtre qui rapproche assez bien, un stéréoscope avec des vues prises en Europe, enfin une tabatière à musique ; ces quatre objets le suivent en campagne pour récréer les chrétiens, et ce sont toujours des surprises, des admirations ! Il faut si peu de chose pour amuser ces pauvres gens qui n'ont jamais rien vu ! Les païens aussi viennent regarder, mais avec timidité ; ils sentent que les chrétiens forment une famille,

et qu'eux autres n'en sont pas ; nous faisons de notre mieux pour les attirer, et une simple curiosité est souvent l'occasion d'un pourparler qui aura des conséquences. En voici un exemple : pendant son séjour à Yuen-Tan-Kéou, mon confrère voit venir un petit garçon de quinze ans, enfant de païens, meilleure figure et meilleur regard que n'ont d'ordinaire les païens (ce n'est pas de l'imagination, la vie chrétienne change la figure, les yeux surtout ; nos fidèles sont plus délicats, plus avenants, plus doux, moins hagards, moins haineux, moins repoussants). Cet enfant venait voir les objets européens du Père ; puis, au moment de la prière et de l'instruction, il se tenait debout, au seuil de la porte, écoutant, ne quittant pas le missionnaire des yeux, tout cela avec un petit air mélancolique et doux qui donne de l'espérance. Le troisième jour, il apporte au Père des pommes du pays ; ce n'est pas fameux, mais, faute de mieux, cela se mange, et, comme dit le confrère, après dix ans de mission, quand on a bien oublié le goût des pommes françaises, on trouve celles-là passables. Chaque jour le petit garçon apporte des pommes, assiste à tous les exercices, et suit le Père partout. Le soir de mon passage, pour divertir les chrétiens, nous allons avec eux, à la lanterne, faire dans un fossé une pêche aux crabes — les écrevisses du pays ; le petit garçon en est ; enfin il nous dévore des yeux ; on voit que ce pauvre enfant est travaillé, travaillé en dedans, par quelque chose de vraiment surnaturel. Le mardi 25 je devais revenir ; nous mangeons à trois heures, chez un des chrétiens du lieu ; le petit garçon nous y suit et nous regarde toujours. Je dis au confrère : « Je voudrais bien, avant mon départ, que vous pussiez un peu briser la glace et lui adresser quelques paroles ; cet enfant m'intéresse ! » — « Je vais essayer, répond le confrère, on sent que la grâce le poursuit ; c'est une vraie vocation à la foi ; j'ai attendu pour laisser le travail se faire tout seul ; je vais

voir ! » — Notre repas terminé, les chrétiens prennent le leur ; nous nous asseyons sur une pierre devant la maison ; le petit garçon nous suit, se tient près de nous à quelques pas, adossé contre un arbre, nous regardant et nous regardant toujours. Mon confrère l'appelle, il approche en rougissant, mais avec un plaisir visible ; à l'interrogatoire qui lui est fait, non sans précautions oratoires, il répond qu'il pense à se faire chrétien, que c'est bien son envie, que ses parents sont païens et n'y consentiront probablement pas ; toutefois, il n'en sait rien. Le Père ne le presse pas, car l'enfant est trop jeune, et l'autorité des parents trop absolue en Chine (tous droits, même celui de vie et de mort, celui de vendre, de chasser, d'abandonner, etc.) pour qu'on puisse l'accepter avant son mariage, contre le gré de son père ; mais il l'exhorte doucement à fréquenter les chrétiens, à adorer leur Dieu dans son cœur, à prier, à vivre pur, en s'abstenant des vices et, autant que possible, des superstitions des païens, enfin de demander à Dieu d'aplanir les difficultés. L'enfant a écouté tout cela, a promis de le faire, a continué de venir, sans pourtant se mêler aux chrétiens, par crainte de ses parents. Mon confrère a dû partir sans avoir fait davantage, mais il a donné le mot aux chrétiens pour veiller sur lui, le laisser venir à eux, se prêter à l'instruire, et, en cas de maladie, ne pas le laisser mourir sans baptême. La grâce du bon Dieu est là qui fera lentement son œuvre. Que de chrétiens en France, dont la grâce tourmente et travaille ainsi le cœur, et qui luttent contre elle ! Mais enfin son travail n'est pas perdu ; un jour ou l'autre l'âme se laisse abattre.

Voilà nos fêtes, cher Monsieur le Doyen, voilà nos joies, nos consolations ! S'il est dans notre vie des misères, des souffrances physiques ou morales, croyez-le, il n'y a ni tristesse ni regret dans notre

cœur ; et pour moi, bien qu'ayant laissé en France des affections précieuses, des souvenirs qui me sont plus chers aujourd'hui que jamais, je suis heureux d'avoir pris ce fardeau, et de m'être mis au service de l'Évangile dans ces malheureux pays.





LETTRE ONZIÈME.

Tsen-y-Fou, le 16 septembre 1876.

Cher monsieur le Doyen,

Depuis ma dernière lettre, il nous est venu de la capitale un missionnaire, délégué par Monseigneur, pour donner la Confirmation dans nos parages. Avant la Confirmation, pèlerinage à Long-Pin, sur la tombe de Pierre Où, chrétien décapité pour la foi vers 1814 ; c'est le martyr de Tsen-y-Fou ; nos chrétiens de cette région ont confiance en lui et vont à son tombeau ; le procès de sa béatification s'instruit à Rome. Les restes de ce brave chrétien reposent auprès d'un gros village qui ne compte pas de chrétiens ; il y en avait autrefois ; la rébellion a tout détruit : village et habitants, chrétiens et païens. Après la rébellion, les païens ont repeuplé ; une petite colonie de chrétiens s'est reconstituée aussi, à trois quarts de lieue de là ; elle forme un hameau entièrement chrétien et qui grossit. Le tombeau de notre martyr est sur une colline, entouré d'une foule de monuments païens, ne se distinguant d'eux par aucun signe : un gros tertre rond en terre, soutenu par un mur de pierres sèches. Il s'agissait de le retrouver, au milieu de ces tombeaux couverts de grandes herbes et de broussailles ; heureusement Mgr Faurie, qui l'avait visité en 1866 et se proposait de le faire restaurer, a laissé dans ses notes quelques indications. Nous trouvons à peu près la place, mais nous hésitons entre trois sépultures ; après de

longues et minutieuses investigations, nous avons reconnu celle de notre martyr, à une croix que Mgr Faurie dit avoir gravée avec son couteau sur une pierre du mur. Grâce à cela, nous avons pu faire à coup sûr nos dévotions. Ces martyrs de Chine ont été des gens simples, peu distingués selon le monde, pas même bien raffinés en spiritualité ; ils ont fait peu de bruit, et ne seront jamais célèbres ; mais ils sont transfigurés dans la gloire du Ciel, et certainement il est avantageux de les prier et de leur recommander nos œuvres et nos affections. J'ai eu, devant ce tombeau, une pensée pour vous tous ; nos martyrs, étant moins invoqués que ceux de France, ont donc aussi moins de besogne, et doivent tenir à honneur d'exaucer les quelques prières qui s'adressent à eux. Je cueille sur le tertre quelques branchettes, puis nous allons loger chez les chrétiens du hameau, descendants eux-mêmes d'un confesseur de la foi, compagnon de captivité de Pierre Où. Lui, mourut en prison vers 1812, et sa tombe est gardée par les gens du hameau.

Nous revenons à Tsen-Y : Assomption, grande fête compliquée de Confirmation ! Les chrétiens arrivent de huit à dix lieues à la ronde ; notre maison est pleine de monde ; heureusement il fait chaud, même la nuit, car ils dorment partout, à terre, sur les pavés ; du reste, ils n'ont pas de beaux habits à gâter. Les pétards jouent, comme toujours, un grand rôle dans la fête extérieure. A midi, les gens viennent dans notre jardin ; les vieux et les jeunes courent deux à deux, à qui arrivera le premier d'un bout à l'autre d'une longue allée ; le vainqueur reçoit de nous une pâtisserie achetée pour la circonstance. Les païens n'ont presque pas de jeux, et ne comprennent guère nos amusements ; mais, en se faisant chrétien, le Chinois devient un peu Français, moins mélancolique, moins sauvage, plus gai, plus franc, plus avenant ; c'est ainsi que la religion chrétienne

est le meilleur précurseur, le seul introducteur possible de la civilisation et des idées européennes parmi ces peuples qu'elle prend par le dedans, qu'elle amène peu à peu, sans rien brusquer, à des manières de penser et de faire plus conformes à celles de l'Europe. A ce propos, vous trouverez dans les journaux des détails sur ce qui se passe au Japon : tout en bâillonnant les missionnaires catholiques, le gouvernement japonais adopte les usages, les industries, l'organisation administrative de l'Europe, y compris la presse libre, l'artillerie, les costumes, la poste, etc. Pays curieux, où la civilisation entre par la queue, commence par les conséquences, et même par les abus, au lieu de commencer par les principes ! Attendons ce que cela produira, et, si nous vivons, nous en entendrons parler. J'aime mieux le système chinois : on n'a encore laissé pénétrer que l'Évangile, il a passé en dépit des persécutions ; en sorte que la civilisation européenne survenant trouvera l'Évangile déjà installé partout, sinon vainqueur.

Pour christianiser ce pays, une besogne formidable est à faire ; on va doucement, mais on avance, on prend position, et, dans un avenir qu'on peut prévoir, tous les Chinois auront entendu parler du christianisme ; ils auront été mis en mesure de savoir ce qu'il est, et de sortir, par la conversion ou l'endurcissement, de l'ignorance invincible. Que la France ait alors la paix, la puissance, un gouvernement *chrétien ;* qu'elle ait affaire à ces peuples, et impose une organisation chrétienne et propre à christianiser la contrée, il sera temps ; aujourd'hui, ce n'est encore que l'heure de travailler à préparer cela de très loin, nous ici et vous là-bas. Quand verrons-nous l'aurore de ce jour si désiré, où les deux travaux corrélatifs de la Providence, l'évangélisation des peuples restés païens et la régénération de la France ou mieux de l'Europe catholique se seront unis

pour former le règne de Dieu sur la terre ? Maintenant, et de longtemps encore, *la poire n'est pas mûre*, il faut se résigner à un labeur ingrat et stérile en résultats immédiats.

Une remarque que je vous ai déjà faite, je crois, et que mes observations quotidiennes confirment de plus en plus, c'est celle-ci : nos chrétiens, sans être plus beaux, plus distingués ni plus savants que les païens, ont meilleure figure, meilleur regard, meilleur sourire, quelque chose de plus affable, de plus délicat, de plus prévenant, de moins rustre, de moins sauvage ; cependant, nous ne faisons directement, pour les civiliser, rien autre chose que leur donner la foi et la vie chrétienne.

Les païens, même lettrés, même polis, même sympathiques et amis, ont un air faux, dur et froid ; on ne lit pas dans leurs yeux, on ne voit pas dans le fond de leur âme. Avant de me quitter, mon confrère m'a conduit chez le gros mandarin de la ville, homme bienveillant, aussi distingué que peut l'être un Chinois païen : quarante ans, plein de force et de santé, pas plus disgracieux qu'un autre, honnête homme comme l'est un païen. Je le regardais, pendant que nous étions avec lui et qu'il nous montrait sa maison, une belle maison *pour le pays :* des yeux farouches qui ne vous disent rien ; une figure sans douceur et sans amabilité ; un sourire sec, incapable de se communiquer ; une parole dure , même quand il fait des politesses ; rien, mais rien du tout qui aille au cœur ou qui paraisse en venir ; il nous interroge curieusement sur l'Europe, mais on ne sent que la curiosité sans intérêt, et on est plutôt porté à ne pas répondre ou à parler d'autre chose. Au contraire, je l'ai remarqué dans mon dernier voyage, et chaque fois qu'allant voir des malades j'ai logé dans des chrétientés, nos chrétiens, pour la plupart ouvriers et cultivateurs de la classe infime, ont dans la physionomie, dans le

sourire et la voix, un je ne sais quoi de plus *apprivoisé* qui fait reconnaître en eux des frères. Il faut voir avec quel respect presque humiliant pour nous ils nous reçoivent et nous traitent, et comme ils sont fiers devant les païens d'avoir leurs missionnaires parmi eux en visite ! On *sent* que leur âme et tout ce qu'il y a de plus intime en eux est intéressé à être pris et adouci par quelque chose de supérieur, et que nous ne sommes pas des maîtres à leurs yeux. Je n'exagère pas, la remarque est frappante. Si ce sont de vieux chrétiens, c'est-à-dire baptisés à la naissance, et surtout des enfants de chrétiens, c'est un plaisir de voir quelle fête votre arrivée cause au logis : tous les gens accourent vous faire le salut à genoux, la marmaille n'a pas peur d'approcher et de sourire au *Père ;* les femmes, qui doivent se retirer aussitôt après avoir salué, ont soin de regarder par une porte entre-bâillée ou à travers une cloison ; la poule est tuée : vous pouvez prendre tout ce qui est dans la maison, c'est-à-dire pas grand'chose ! Si vous offrez des sapèques pour payer votre dépense, on refusera obstinément, et avec une sorte de fierté de bon aloi. Tout cela sent la délicatesse chrétienne qui entre petit à petit dans les mœurs ; c'est la civilisation qui germe et commence de la seule manière possible et vraie, par le cœur.

Une historiette à ce sujet ; l'aventure m'est arrivée à Lo-Min-Chen. Lo-Min-Chen est à neuf lieues d'ici ; j'enfourche ma mule, me voilà parti. C'est la saison la plus chaude de l'année, — trente-cinq degrés ; — on fait partout la moisson du riz ; les chemins sont affreux : à chaque instant, ma mule saute des trous, grimpe des rochers en escaliers de cinquante centimètres, quand la route est bien tracée ; toujours sur le qui-vive, de peur que la pauvre bête, venant à glisser, ne vous envoie piquer une tête dans la rizière, c'est-à-dire dans une immense mare d'eau bourbeuse, qui borde le sentier des deux côtés,

dans laquelle pousse le riz ; ces mares forment le long des versants, jusqu'à mi-côte, des champs échelonnés les uns au-dessus des autres en amphithéâtre. J'arrive de nuit, trempé par la rosée ; je trouve mon malade, un homme de trente ans, dans un taudis auquel rien ne saurait être comparé en France, parmi les hangars les plus misérables : un toit rustique en paille de maïs soutenu par des gaules en bambou ; des murs de fagots reliés par des gaules et qui n'atteignent pas la toiture, en sorte que le vent vient tout autour et partout ; la porte se ferme au moyen d'un fagot plus large et plus mince ; au milieu de l'appartement, un tas de cendres chaudes, une bouilloire en terre ; quatre ou cinq instruments de ménage ou de culture dressés contre le mur ; dans le fond, sur des planches couvertes de paille, mon pauvre malade, habillé de ses loques, se garant contre le froid de la nuit et les variations assez sensibles de température avec un grand morceau de toile bleue percé à jour et sale ! mais sale ! et odorant ! Son chapelet (tous nos chrétiens ont un chapelet) est pendu près de lui, à la gaule qui sert de colonne et à portée de sa main. Je le trouve en délire, ne disant plus que des bêtises incohérentes ; j'attends qu'il se calme un peu ; il finit pas comprendre que le *Père* vient pour le confesser. Il raconte qu'il a vu le diable, que le diable vient à chaque instant l'ennuyer, et il se met à pleurer en disant : — « Mon Dieu, quel malheur ! je vais mourir, et je n'irai pas au Ciel, je ne puis pas me confesser ! » — Ses paroles sont entrecoupées, car il parle difficilement. Je le confesse tant bien que mal et je l'extrémise ; il est minuit, je vais dormir dans une maison voisine, entortillé dans ma couverture de cheval, sur de la paille ; le lendemain matin je reviens. Je le trouve mieux et parlant ; il veut se reconfesser ; puis il me raconte qu'il a vu le diable toute la nuit : le diable voulait le prendre, lui disait qu'il n'irait pas au Ciel. Je le ras-

sure, lui défends d'ajouter foi aux menaces du diable et d'avoir peur. Alors il me dit, et voilà ce qui vous montrera la confiance de ces pauvres gens en nous, l'ascendant que DIEU nous donne sur eux et l'action sensible de la grâce : — « Père, quand tu es ici, je n'ai pas peur, je suis sûr que j'irai au Ciel ; mais, dès que tu t'en vas, je vois le diable et je suis tourmenté ! » — Croyez-vous qu'on puisse n'être pas touché d'un pareil langage ?

Tous nos chrétiens mourants disent et éprouvent la même chose ; le prêtre est-il présent, ils meurent tranquilles et rassurés, n'imaginant pas qu'ils puissent aller en enfer ; sinon le diable, qui est ici le grand propriétaire du pays, leur fait payer leur qualité de chrétiens. J'avais entendu raconter cela, mais c'est la première fois que je constate le fait par moi-même. Pour ces bonnes gens, ce que le prêtre a dit, c'est le bon DIEU qui l'a dit ; il n'y a rien à opposer, ils ne pensent même pas que l'on en puisse douter. Je promets donc le Ciel à mon bonhomme, qui est enchanté et me dit : — « Père, c'est beau, n'est-ce pas, le Ciel ? — Certainement. — Y a-t-il de belles maisons ? — Bien sûr. — Couvertes en tuiles, avec de belles colonnes peintes ? — Bien sûr. — J'irai, n'est-ce pas, Père ? — Certainement ; tu crois ce que je te dis ? — Oui, Père. — Eh bien, je te dis de croire que tu iras au Ciel. » Et le voilà content. Quant aux maisons couvertes en tuiles et à colonnes, vous comprenez que je n'allais pas empêcher l'imagination de ce pauvre garçon de se représenter à sa manière ce que l'œil de l'homme n'a pas vu, et lui donner des joies du Ciel une idée abstraite au-dessus de sa portée ; le bon DIEU saura mieux que moi compléter son éducation là-haut.

Mon ami de Lo-Min-Chen m'a légué quelques punaises ; c'est le *boni* du missionnaire ! Au moment où je termine cette lettre, il est dix heures du soir ; les loups hurlent dans la montagne ; leur cri

est affreux et sinistre, jamais je ne l'avais entendu de si près, il me glace le sang. Ils sont à moins d'un demi-kilomètre en face de ma chambre, au milieu des tombeaux païens qu'ils fouillent pour déterrer les cadavres. Souvent, ils viennent par bande, enlèvent les enfants qui s'amusent dans les broussailles, et s'avancent audacieusement jusqu'aux premières maisons de la ville...





LETTRE DOUZIÈME.

Tsen-y-Fou, le 17 septembre 1876.

CHER MONSIEUR (1),

J'AI été bien heureux de recevoir votre lettre, et de constater, pour ainsi dire pièces en mains, que mon souvenir n'est pas complètement effacé là-bas. Vous savez quelles raisons j'ai moi-même d'être souvent à R*** ; de tous mes devoirs, il n'en est pas auquel je sois moins tenté de manquer. Votre lettre me prouve encore — je le savais déjà — que vous êtes du nombre de ces chers amis qui sont une extension de ma famille. Laissez-moi vous féliciter sincèrement d'appartenir à cette petite armée de fidèles que DIEU s'est réservée à notre lamentable époque, et qu'il lèvera quand le temps sera venu ; elle est peu nombreuse, elle se raréfie de plus en plus, mais ce sont les soldats de Gédéon, ils ont avec eux la certitude de la vérité, le germe de la vie, l'assurance de la victoire.

Les journaux, qui passent ici par intervalles fort éloignés, nous mettent au courant des affaires de France ; quand les nouvelles nous arrivent, elles sont déjà de l'histoire, mais je vous laisse à penser avec quel intérêt nous les dévorons, aujourd'hui surtout que la situation de notre pauvre pays est si étrange, si malsaine, si incapable de durer. Chaque fois, nous ne manquons pas de dire : Quels changements allons-nous apprendre ? En trois mois, par le temps qui

1. M. X..., fervent chrétien d'une paroisse du diocèse de Beauvais.

court, il y a de la place pour plusieurs révolutions. — Évidemment, on est sur une pente, et on ira jusqu'au fond ; les peuples sont des personnes morales qui ont leurs maladies et leurs crises comme nous ; ces maladies peuvent finir, mais il faut qu'elles aient leur cours, et qu'on laisse à leurs phases diverses le temps de se produire. Aussi, je n'ai jamais pensé que la France pût revenir à la santé avant quelques générations, cent ans, cent cinquante ans, ni que même un bon gouvernement pût la ramener si vite dans sa voie. C'est sans doute pour cela que DIEU, qui semble vouloir la guérison de la France, ne lui donne pas encore ce bon gouvernement, et choisit d'autres moyens pour exaucer les prières des catholiques. Du reste, il suffit de connaître un peu les principes du gouvernement de DIEU sur le monde, et la marche de la Providence dans le passé, pour affirmer, et jurer au besoin, que toutes ces démolitions criminelles sont destinées, dans le plan divin, à produire le bien de l'Église et le salut de la société. En attendant, c'est un triste spectacle de voir ce qui se passe en Europe ; notre pauvre France, comme ils vont l'arranger ! Dans quel état elle sortira de leurs mains ! Et combien il en coûtera de travaux, de prières, de larmes, d'expiations aux âmes fidèles et au sacerdoce, quand le temps sera venu de réparer ces ruines !

Pendant que vous assistez à la démolition de la société chrétienne là-bas, nous, ici, nous tâchons de bâtir, lentement, hélas ! et avec beaucoup de chances d'être démolis. Que de temps et de travaux aussi faudra-t-il pour faire fleurir une civilisation chrétienne en Chine, et incorporer à l'Église ces peuples immenses ! Plus de temps encore qu'à la France pour revenir à son état normal ; et, cependant, la France est bien bas, bien déchue de son esprit chrétien, bien démoralisée sous le rapport des *principes* et de la vie intellectuelle, bien difficile à ramener ; mais la France possède l'*étoffe*, les *éléments*

d'une vraie société catholique, un sol et une nature constitués *ad hoc ;* nos radicaux ne détruiront jamais cela, puisque, pour tromper et pervertir le peuple, eux-mêmes ont besoin de faire appel à des principes vrais mal appliqués, à des sentiments généreux mal dirigés. Ce qui reste de ressources dans nos pays chrétiens, malgré la révolution qui les travaille, on ne peut le comprendre pleinement, d'une manière saisissante, que par le contraste, et quand on a vu, comme second terme de comparaison, les malheureux peuples restés dans l'abrutissement du paganisme. L'Extrême-Orient, et la Chine plus peut-être que toute autre nation, est un spécimen singulièrement remarquable du genre. J'espère, certes, que nous en viendrons à bout ; je dis *nous*, car, dans deux ou trois siècles, ce sera encore *nous* qui travaillerons ici ; j'espère que l'Évangile y triomphera, et que l'Église sera établie maîtresse du pays ; c'est parce que j'ai cette espérance que j'y suis venu et compte y mourir ; mais nous ne sommes pas au bout, et il faudrait faire tout un *livre de philosophie* pour exposer, dans sa profondeur et son étendue, le genre de difficultés ou plutôt la grande difficulté qui rend et rendra si lente, si pénible, *l'installation du christianisme, sur ce terrain, à l'état de société.*

Tout est païen, non seulement les âmes, mais le sang, l'atmosphère, le sol ; le démon, depuis si longtemps propriétaire tranquille, s'est attaché à tout, même à la nature physique ; il semble avoir donné aux hommes un double péché originel, et aux choses une force de résistance à la grâce. Je crois à la parole de Tertullien parlant de *l'âme naturellement chrétienne*, même dans les païens ; ici, comme partout, le missionnaire entend souvent, au fond des pensées du païen, l'âme naturellement chrétienne qui dépose en faveur de l'Évangile. Mais, à côté de la nature qui aurait tendance à se retourner vers Dieu, à reconnaître le christianisme comme l'éternelle vérité

« éclairant tout homme venant en ce monde », l'âme des païens contient ce venin d'idolâtrie que le démon y a injecté, pas à la superficie mais au fond, et qui souille tout. Nos chrétiens eux-mêmes, en



Mgr Faurie, évêque d'Apollonie, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou (1860-1871). (V. p. 81.)

recevant le baptême et la grâce, ne sont pas à jamais et entièrement délivrés de ce venin ; ils mettent du temps à prendre dans sa perfection l'esprit du christianisme, ils se ressentent toujours de la source

où ils ont puisé leur sang, du milieu où nous ne pouvons les empêcher de vivre.

Il y a une phrase de votre lettre à laquelle je voudrais avoir le temps de répondre en détail et en pesant mes appréciations, mais je n'ai pas ce temps, et il faudrait un volume : « Nous avons peine à comprendre, dites-vous, qu'une nation qui passe, comme la Chine, pour avoir été le berceau de tant d'arts et de sciences, en soit déchue à ce point ; c'est le secret de Dieu, ajoutez-vous, et du train où vont les choses en Europe, peut-être vos Chinois, sous l'impulsion de tant de missionnaires, vont-ils voir leur antique splendeur revenir, tandis que nous allons déchoir, etc... » — Ah bien oui ! la civilisation, l'antique splendeur, les arts et les sciences en Chine, parlons-en ! Mes confrères et moi, nous aimons certes les âmes de nos pauvres Chinois, nous aurions donné plus que notre vie, si nous avions eu plus à leur donner ; mais enfin, nous les voyons tels qu'ils sont ; or, croyez-moi, croyez-en notre expérience à tous, leur état, et leur état antique, de temps immémorial, c'est *l'abrutissement* de la plupart des plus nobles facultés de l'homme, et les missionnaires de l'Extrême-Orient se tordent quand on leur parle des civilisations de l'Inde et de la Chine. Depuis longtemps, pour déprécier l'Église catholique, les rationalistes ont cette tactique de venir chercher par ici des civilisations imaginaires ; ils font de leurs prétendues découvertes un argument contre l'Église, crient bien haut qu'elle n'a pas le monopole d'avoir civilisé l'homme, formé des sociétés florissantes, inspiré les beaux travaux de l'intelligence, en particulier la philosophie et les sciences. A quels cieux n'a-t-on pas exalté les philosophes de l'Inde et de la Chine, le pauvre Confucius, par exemple, qui doit bien rire aujourd'hui sur ses tisons en voyant sa morale comparée à celle de l'Évangile ! *A priori*, avant d'avoir vu la Chine et causé

à Paris avec des hommes qui l'ont habitée et pratiquée longtemps, cette thèse de la civilisation chinoise me répugnait profondément ; en vertu des principes, et par la seule force du raisonnement, je pensais : « La foi est nécessaire à l'homme pour l'empêcher de déraisonner, à plus forte raison pour le préserver d'erreur et de crime, lui procurer un état social florissant, l'empêcher de faire fausse route sur le chemin du progrès, le conduire à une vraie civilisation. Comment croire qu'une société païenne, livrée à la superstition et à toutes les erreurs dogmatiques et morales, ait cependant une civilisation passable, et que nos sociétés chrétiennes *puissent lui envier quelque chose ?* »

Maintenant, j'ai commencé à voir par moi-même, j'ai surtout entendu bien des hommes qui ont vu et jugé à fond : la civilisation actuelle de la Chine est ce qu'elle a toujours été, depuis au moins deux mille cinq cents ans, car c'est un pays immobile dans ses usages, et qui se refuse aux innovations ; et puis, il reste des documents innombrables, en tout genre, pour attester que la Chine a gardé le *statu quo*. Or, sa civilisation actuelle, à peu près à tous les points de vue, est une monstruosité, non seulement anti-chrétienne, mais *anti-humaine*. Le temps seul me manque pour vous le montrer en détail. Quelques indications très sommaires.

Le premier élément, le plus essentiel, pour civiliser l'homme et cultiver ses facultés supérieures, l'introducteur nécessaire et unique de la civilisation, c'est la religion, parce qu'elle prend l'homme, non à la superficie, mais dans ce qu'il a de plus intime et de plus central, l'âme et la conscience. Or, la religion, les religions des Chinois, sont monstrueuses, absurbes, les plus ridicules du monde, consistant uniquement dans des rites dont personne absolument, lettré ou non, ne peut vous dire la signification et la portée ; on fait cela parce

qu'on l'a toujours fait ; quelqu'un qui voudrait croire à cette religion, demanderait sans doute ce qu'il faut croire : personne ne serait capable de le lui dire, car personne ne le sait, et *le dogme de Confucius, c'est de ne pas s'occuper de cela.*

En morale, elle enseigne l'égoïsme et pas mal de vertus naturelles très conciliables avec le vice ; ces vertus naturelles, elle ne les produit pas du tout en fait, mais elle produit le vice, qui est encore bien plus naturel. Les bonzes sont une caste abjecte et méprisée, ignorante, pourrie. Les arts sont inconnus, ils n'ont jamais existé ; dans les pagodes et palais, quelques figures peintes ou sculptées de démons et d'animaux horribles, monstrueux, fantastiques, lourds. En sculpture, comme les Chinois sont patients, ils exécutent avec habileté des travaux étonnants ; sous ce rapport, ils surpassent l'Europe, voyez le Musée du Louvre. Les règles de l'art, nulles ; expression, nulle ; esthétique, nulle ; musique satanique, pas l'idée du beau ; architecture grotesque, monuments actuels identiques à ceux qui datent de mille ans ; littérature niaise, puérile, pas d'idées, pas de sentiments, des phrases toutes faites, banales à faire vomir ; philosophie nulle, des proverbes vulgaires, voilà tout ; une langue sans syntaxe, sans philosophie, sans charme, toute de mémoire, qui ne développe nullement l'esprit, n'apprend rien ; pas une science, ni exacte, ni naturelle ; toute l'éducation consiste à étudier la langue parlée et quelques milliers de ces caractères chinois dont la forme et la diversité ne sont fondées sur rien, sinon sur la convention d'écrire comme cela ; riches méprisants pour les pauvres, impérieux, cruels, vicieux ; pauvres abjects et bas ; le peuple dans une misère effrayante ; le bien-être matériel est un don de Dieu qu'ils n'ont pas su gagner, pas même apprécier ; le cœur humain abruti, éteint. L'amitié n'existe pas, l'amour conjugal n'existe pas ; des

passions seulement, et elles ne sont ni belles, ni *parfumées*, ni idéales (polygamie pratique) ; pas de reconnaissance ; l'avarice très commune ; l'organisation administrative ne paraît combinée que pour lever des impôts, et tirer du peuple le plus de sapèques possible ; les enfants vicieux et viciés dès le berceau ; on ne garde d'enfants que ce qu'on veut élever, le reste au fleuve ou aux porcs, c'est reçu et usuel.

On a vanté la politesse chinoise comme exquise. Ah oui, charmante ! Un homme, un *lettré* vient vous voir : il vous fait le grand salut, qui est assez grave et beau, je l'avoue, puis vous adresse quelques banalités rebattues et de convention, auxquelles vous devez faire les réponses de convention ; il demande quel est votre *précieux nom*, vous répondez que votre *grossier nom* est un tel ; vous ne devez pas lui demander des nouvelles de sa femme, ce serait scandaleux, d'ailleurs il en a trois ou quatre ; ni de ses enfants, ce serait malhonnête, ses enfants lui sont si peu de chose ! ni de personne, ce serait l'injurier ; en causant, il tire du fond de sa gorge des crachats qu'il lance à vos pieds et autour de votre chaise ; il se mouche avec les doigts, puis les essuie à votre table ou à vos rideaux ; on prend le thé, il s'en rince la bouche et envoie le liquide à terre ; grands saluts encore et phrases convenues en se quittant.

Pas d'industries, ou des industries dans un état rudimentaire comique et immuable ; on se refuse à introduire les industries européennes, qui sont des dons de Dieu, bien que l'impiété en abuse en France ; nous seuls introduisons à la longue quelques petites améliorations utiles. On vous a dit nos moyens de locomotion, hélas ! et nos routes impériales ! L'agriculture est à peu près la seule chose vraiment bien développée ; pour nourrir les hommes dans un pays si peuplé, il faut, en effet, que la terre produise ; du reste, on n'a

guère perfectionné que la culture du riz, de quelques légumes, et de ce fléau, l'opium, dont l'usage cause dans toute la Chine des ravages désolants. Les arbres fruitiers poussent comme la nature les conduit ; pas de bons fruits, sinon des oranges et des jujubes ; la greffe est inconnue ; on s'y refuse et on rit de nous ; nous sommes les seuls qui cultivons spécialement quelques fleurs pour nos pauvres autels ; nos chrétiens nous imitent un peu et de loin.

Il faut voir les choses qu'on mange et l'urbanité des manières avec lesquelles on les mange ! La médecine, un ramassis de recettes plus ridicules les unes que les autres ; cependant, ils ont de bons cordiaux, et, en fait de *simples*, la nature a été généreuse ; on pourrait faire une belle étude de botanique médicale, mais le temps ? On parle en France de leurs riches bibliothèques, de leurs encyclopédies de *cent mille volumes ;* c'est vrai ; personne ne les lit, et on a raison ; ces tomes, sans lien qui les rattache les uns aux autres, forment une masse qui s'est accrue successivement — *rudis indigestaque moles* — et pourtant, chacun d'eux renferme très peu de matières ; c'est comme qui dirait cent mille volumes du journal le plus soporifique et le plus banal qu'on puisse imaginer ; des discours d'éloge de celui-ci, de celui-là, de ceci, de cela ; pas une notion scientifique exacte, pas une observation morale un peu fine ou profonde, pas un trait touchant ; tout au plus un proverbe ingénieux.

Un détail : sur les grand fleuves, comme le Fleuve-Bleu, pas un seul pont ; le démon du fleuve passe pour s'y opposer ; à Shang-Haï, les Européens voulaient en faire un, il a fallu renoncer à l'entreprise, le peuple se serait révolté ; les rochers dont le lit même des fleuves est semé, forment des rapides effrayants, dangereux, avec des morts d'hommes quotidiennes ; la mine et le travail en auraient raison, mais le démon du fleuve ne veut pas, et je croirais

bien que c'est vrai, car la peur de ces dangers lui vaut un superbe revenu d'hommages et de superstitions : on cite des exemples frappants d'intervention diabolique. — Nous sommes prévenus d'avoir à ne jamais caresser quelqu'un de ces affreux chiens-loups si communs en Chine, les païens en prendraient occasion de soupçonner notre moralité, et en concluraient avec évidence que nous usons des pratiques auxquelles tout le monde se livre ici, les gens du peuple comme les mandarins, les riches et les lettrés. Nombreux sont les missionnaires qui, logeant chez les païens, ont vu leur hôte leur amener une horrible créature de louage, vêtue de loques, et l'hôte était stupéfait de la voir chassée comme une punaise !

Voilà la civilisation chinoise, la voilà telle qu'elle est, telle qu'on la trouve dans les ouvrages de Confucius ou de ses disciples, quand on les lit avec ce commentaire qui est l'ensemble des monuments, des lois, des institutions, des traditions, des usages, des mœurs du pays où ils ont été écrits,et en dehors duquel ils sont inintelligibles. Croyez-moi, à qui sait voir, le *monde entier* est plein des preuves du christianisme, et la terre entière crie que, pour être homme et rester homme, il faut être chrétien ; que l'Evangile seul est capable de sauver l'homme, même sur la terre, et de le civiliser en *apprivoisant* son cœur, en le prenant par la conscience. Impossible de vous dire ma joie de voir nos chrétiens sortir peu à peu de ce bourbier, de cette barbarie, tout étonnés d'y avoir vécu et de sentir que d'autres y vivent encore ; quel bonheur de constater, de *mesurer* les différences qui les distinguent des païens ! La lumière se fait dans leur esprit, la délicatesse entre dans leur cœur, l'union dans leurs familles, l'innocence dans l'éducation malgré tant d'obstacles, le sentiment germe partout, la charité apparaît, des vertus inconnues, la virginité par exemple, mais tout cela lentement, laborieusement, à grands

frais..... Oh ! le beau mot de saint Paul : « *Instaurare omnia in Christo !* » Tel est notre programme, mais ce sera fameusement long ! Cependant l'avenir est à nous.





LETTRE TREIZIÈME.

Tsen-y-Fou, 25 décembre 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

NOus sommes en pleines fêtes de Noël, et bien qu'aucune cérémonie ne soit permise, sinon une messe basse et la plus simple des bénédictions du Saint-Sacrement, notre maison est toute en gaîté ; elle déborde de gens qui crient, jouent, circulent et regardent. Comme nous avons un départ de lettres demain, je me retire dans mon coin pour causer avec vous.

Un mot sur la fête de Noël. Notre maison est donc pleine de monde, je ne l'ai pas encore vue si remplie et si égayée. Depuis trois jours, c'est un plaisir de voir arriver ces caravanes de tous les coins du district : tantôt le régiment de San-Cha-Ko, tantôt celui de Yuen-Tan-Kéou, tantôt celui de telle ou telle autre station. Depuis huit jours, nous sommes trois prêtres ici, et nous avons passé deux journées à confesser. Ces fêtes sont de vraies joies, et pour nous, qui *palpons* ainsi notre troupeau, et pour les chrétiens, qui n'ont guère que ces beaux jours dans l'année. Beaucoup couchent dans la chapelle et partout où il y a tant soit peu d'abri ; pour quelques sapèques ils achètent un bol de riz, qui compose tous leur repas fait en cinq minutes ; on les catéchise, on les confesse, on les *rafistole ;* ils passent la journée et la soirée ensemble ; à la messe de minuit, ils sont entassés dans la chapelle.

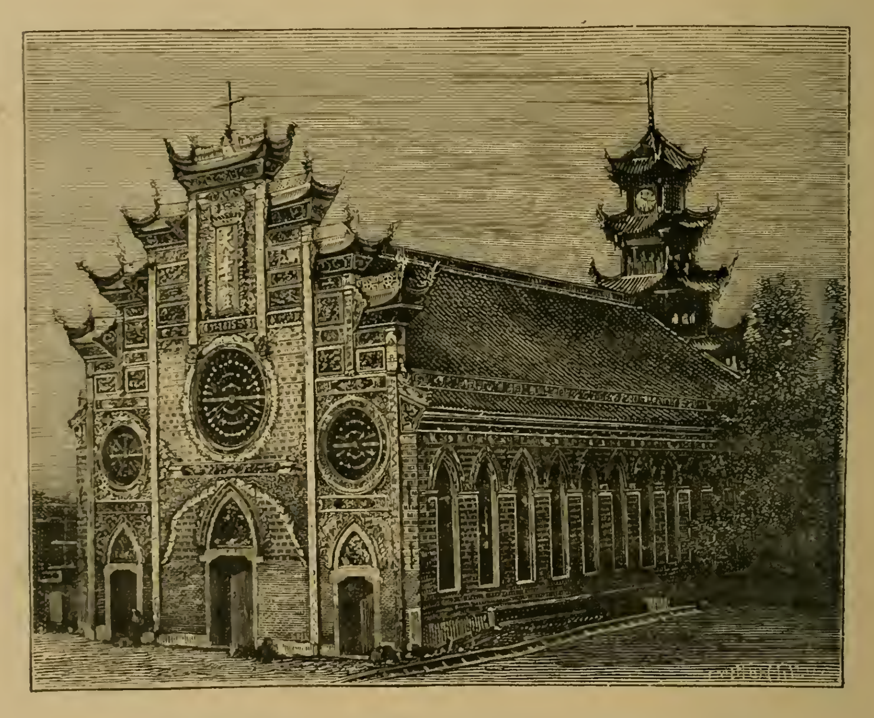
Nous n'avons que les pères de famille, de jeunes garçons, et quelques femmes courageuses, qui, malgré leurs absurdes petits pieds, ont bravé le supplice de la marche en s'aidant d'un grand bâton ; songez que beaucoup de ces braves gens viennent de dix à douze lieues passer les fêtes avec nous. J'exultais ce matin, voici à quelle occasion : après la messe, mon confrère et moi nous nous retirons dans ma chambre, et tous les chrétiens, les homnes seulement, viennent, deux à deux, nous faire le grand salut : ils se groupent naturellement par villages, chacun se met à genoux devant nous et baisse la tête jusqu'à terre ; ne soyez pas étonné, c'est la mode chinoise, et le grand signe de respect même entre païens ; je disais à mon confrère, à mesure qu'il me nommait les localités : « Ne croirait-on pas les tribus d'Israël venant tour à tour ? » — La plupart sont très pauvres ; ceux mêmes qui, pour la contrée, sont réputés aisés, vivent misérablement, et ne sont pas si bien habillés que les mendiants de France ; quatre-vingt-dix sur cent vont nu-pieds ou chaussés de sandales de paille qui valent douze ou quinze sapèques, moins de deux sous, la paire. Ils sont fiers de se trouver près de leurs missionnaires,et de se voir eux-mêmes réunis en grand nombre, quatre cents environ, avec ceux de Tsen-y-Fou. Aussi ils nous dévorent des yeux, nous abasourdissent de demandes de chapelets, images,médailles, petites croix, etc. Toute la journée, ils sont dans notre jardin et notre cour à jouer, puis vont chanter de très longues prières à la chapelle,puis reviennent jouer,et toujours ainsi : demain matin ils repartiront.

A midi,les *courses !* Nous nous asseyons,mon confrère et moi,près d'une large allée qui sert de piste ; le prix est une poignée de noix que nous donnerons aux vainqueurs. Il s'agit de courir d'un bout de l'allée à l'autre,à qui arrivera le plus vite ; tous se feraient tuer pour

gagner les noix. Les jeunes gens se défient et s'animent ; même des vieux se laissent tenter et se mettent à courir : ce n'est pas le moins risible de la fête. Le but de ces jeux n'est pas seulement d'amuser nos gens : la vie habituelle des Chinois de la basse classe est absolument triste, les païens n'ont d'autres plaisirs que les conversations *mauvaises ;* il faut que les chrétiens aient au moins les joies de la religion, la visite du *Père* dans leur village, ou leur propre visite chez le *Père ;* nous cherchons à égayer pour eux ces jours-là le mieux possible, et à leur mettre dans le cœur un bon souvenir, l'affection pour la maison du missionnaire, et le désir de revenir à une autre fête. Celle de Noël est la plus fréquentée,parce que les travaux de la campagne sont arrêtés ; et la messe de minuit, avec les pauvres petits réveillons après l'action de grâces,a un grand charme pour nos fidèles. Cependant, nous n'avons, pour embellir notre chapelle, que des cierges, des images coloriées, et de malheureuses fleurs en papier faites sous notre direction par quelques bonnes femmes, et qui ne ressemblent à aucune fleur connue. Ah ! si j'avais un petit bébé d'Enfant-Jésus en carton-pierre, il ferait merveille ; jamais ici on n'aurait rien vu de pareil !

La fête finie, nos gens partent tout épanouis et réchauffés ; ils ont tant besoin de ces réunions pour se maintenir dans le triste milieu où ils vivent ! —« On les voit changer en mieux d'une année à l'autre, dit mon confrère, ils deviennent plus chrétiens en vieillissant, en s'attachant à nous et à notre œuvre, la foi s'invétère, les idées chrétiennes pénètrent leur pauvre intelligence ; les souvenirs du paganisme, ses superstitions, ses préjugés,ses croyances bizarres, ses pratiques diaboliques, vont en s'affaiblissant de plus en plus : c'est ainsi que l'Evangile entre tout doucement dans l'esprit et les mœurs. » Rien de plus intéressant que d'assister à ce travail intime vraiment

surnaturel : Dieu commençant à établir son règne dans les hommes et les familles ! Depuis huit jours surtout, nous avons ce spectacle sous les yeux : à cause du chômage de l'hiver, quelques chefs des familles les plus notables de nos chrétientés passent ici un mois, chacun muni de sa couverture et d'une provision de riz, pour nous



KOUY-TCHÉOU. — Façade de l'église de Saint-Joseph, à Kouy-Yang. V. p. 87.)

être à charge le moins possible : ils viennent *étudier la doctrine*, afin de la reporter aux chrétiens de leurs villages; n'est-ce pas touchant ? Ces hommes, une vingtaine environ, étudient du matin au soir, sous la garde d'un bon catéchiste ; nous, nous leur faisons passer des examens,pour l'admission au baptême ou à la première Communion.

Comme tout ce que nous voyons me démontre de plus en plus cette vérité que je ne saurais trop redire : c'est le *dogme* qui fait les peuples chrétiens, c'est la foi qui réforme et renouvelle l'homme ! Voilà de pauvres Chinois, ignorants et grossiers au suprême degré ; certes, ils n'offrent pas à l'observation des types bien délicats, n'importe ; le travail de la vie chrétienne en eux est admirable et on ne peut plus curieux. L'éducation religieuse, morale et intellectuelle du Chinois, riche ou pauvre, est absurde, à l'antipode de l'éducation chrétienne ou simplement raisonnable ; sa tête est farcie d'un tas de choses *indescriptibles*, *inqualifiables*, *innommables ;* superstitions, croyances et pratiques ridicules, usages et rites qu'il ne s'explique pas lui-même, mais auxquels il tient ; il a été élevé là-dedans, il ne voit que cela autour de lui.

Du jour où il accepte d'embrasser le christianisme, il faut démonter *cela* pièce à pièce, *installer* lentement, péniblement, dans cette tête si mal meublée, la croyance à un seul Dieu, nos mystères, Jésus-Christ et ses œuvres, l'Église et ses institutions, la grâce et la vie surnaturelle, les moyens de salut, la notion du bien et du mal entendus dans leur vrai sens et selon l'Église, les commandements, l'idée du péché, celle du mérite, etc... Quel travail, mais aussi quelle jouissance d'y assister ! C'est bien plus frappant qu'en France, où ce contraste n'existe pas entre la croyance que vous donnez à cet homme et celle que vous lui arrachez, entre ce que vous faites de lui et ce que sont encore les païens de son entourage. Ses réponses deviennent de plus en plus claires, l'idée chrétienne se fait place et refoule peu à peu les idées païennes, la foi se forme, enfin le chaos se débrouille ; on voit l'œuvre intérieure du Saint-Esprit...

Non, je n'exagère pas, malgré l'ignorance épaisse des gens que nous manipulons, ces phénomènes sont sensibles. Il faut dire que,

comme connaissance littérale du catéchisme et des prières vocales, nous exigeons beaucoup plus qu'on n'exige en France. Un homme qui se prépare au baptême est instruit par le catéchiste ou le chrétien le plus savant du lieu, et vient passer devant nous, de temps en temps, un examen. Le plaisir, c'est de le trouver, après trois mois, connaissant les mystères et les principaux dogmes, sachant ses prières, moins neuf, moins *stupéfait* des notions sur lesquelles on l'interroge.

Un de ces derniers jours, un bonhomme de soixante ans qui *adore*, c'est-à-dire est catéchumène depuis trois mois, se présente pour son premier examen ; c'est un vieux en loques, nu-pieds, pommettes saillantes, petits yeux aussi peu intelligents que possible ; mon confrère pensait qu'il ne saurait rien et répondrait : « Il y a trois Dieux ! » c'est la mode ici comme en France. Oui ! voilà mon bonhomme qui sait d'abord très bien ses prières, et assez bien les principales vérités du catéchisme. Le voyez-vous devant nous, ce pauvre vieux, rouge de honte et de respect, tremblant d'émotion, les mains jointes, comme s'il allait communier ? A chaque question, il fait un grand salut ; parfois, il croit bon d'y ajouter un grand signe de croix qu'on ne lui demande pas ; quand il ne sait pas, il se tortille et se tourmente. Ce bon vieux m'a vraiment touché, et nous étions fort contents de lui ; mais il faut attendre et l'éprouver avant le baptême. Pauvre intelligence qui a vécu dans l'ignorance de la vérité, vouée aux sottises les plus ridicules, il a fallu qu'elle arrivât à soixante ans pour se *décrotter !* Que j'étais heureux d'entendre ce vieillard nous dire sans broncher, sans avoir l'air d'en douter ni de s'en étonner : Il y a un Dieu, un Dieu en trois personnes, sept sacrements, etc... Il sait que le baptême, auquel il aspire, doit produire en lui tel et tel effet, que la *sainte Religion* est gouvernée par

les missionnaires, les évêques et le *grand chef* de religion de Rome. Voilà ce que j'appelle *l'entrée triomphale de l'idée chrétienne, du dogme qui fait les chrétiens !*

Nous-mêmes, missionnaires, nous gémissons souvent de constater à quels misérables motifs nous devons beaucoup de nos chrétiens ; rarement, en effet, ils procèdent des raisons *intrinsèques*, directement surnaturelles et désintéressées, comme celles qui inspirent la foi des chrétiens en France ; cependant, une réflexion peut nous consoler : jusqu'à leur conversion, nos catéchumènes ont été absolument étrangers au christianisme par leur vie antérieure, leur éducation, leurs idées, le milieu social où ils vivent, leurs affections... Ils ne peuvent connaître notre religion que par les dehors, par quelques côtés extérieurs qui leur apparaissent, par des points de contact accidentels qu'ils ont eus avec elle ; comment seraient-ils touchés par des raisons *intrinsèques*, puisque jamais ils n'ont vu l'intérieur du christianisme ? Aussi, quand ils deviennent chrétiens, c'est une découverte pour eux ; ils s'aperçoivent qu'ils n'avaient pas soupçonné la nature et les richesses de leur foi nouvelle ; leurs motifs premiers étaient incomplets, insuffisants, quelquefois inacceptables, souvent intéressés. Cependant leur mouvement vers la foi a pu être sincère et inspiré par la grâce. S'il l'a été, la lumière se faisant en eux pour leur découvrir les splendeurs de la foi, ils acceptent toutes les vérités et leurs conséquences morales qu'ils n'avaient pas même soupçonnées, ils élèvent leurs âmes à la hauteur du surnaturel et deviennent vraiment chrétiens ; — les motifs de leur foi et de leur profession chrétienne, quand ils reçoivent le baptême, sont meilleurs, plus *fondamentaux* que ceux qui les poussaient deux ans auparavant à le demander. Sinon, s'apercevant qu'ils se sont trompés, que la profession chrétienne tire plus à conséquence qu'ils

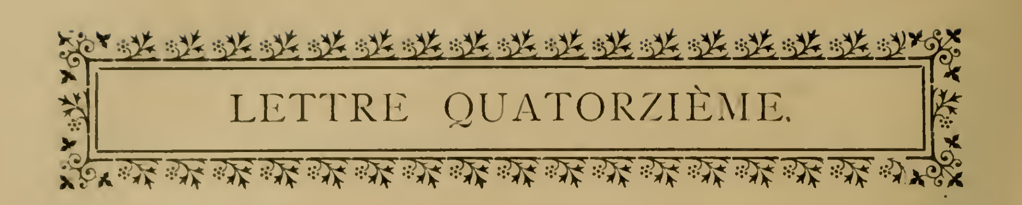
n'avaient pensé, entraîne des obligations de foi et de morale, un état de vie, un ensemble de vertus, de sacrifices et de pratiques qu'ils n'avaient pas prévus, ils reculent, et ce n'est que la moitié d'un malheur ; le malheur complet serait d'avoir, comme chrétiens, des gens dont le cœur serait païen.

Le dogme fait les peuples, et les refait aussi ; cette besogne, en aucun cas, ne s'achève en un jour ; regardez bien si le siège principal du mal de la France ne serait pas l'intelligence ; si son péché ne serait pas le péché de l'esprit ; si ce qui manque ne serait pas précisément le *dogme* plus encore que la morale, le dogme, c'est-à-dire l'idée chrétienne, la pensée de la foi entrée dans l'âme, l'occupant, la surnaturalisant tout entière, enfin cette *impénétration* profonde de ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, l'intelligence, par l'esprit de foi qui informe sa vie, féconde et dirige son activité. Certainement DIEU pourrait, s'il le voulait, faire un grand miracle national qui convertirait tout du jour au lendemain, et ceci n'est impossible qu'étant donné l'ordre constamment suivi dans l'humanité par la Providence ; certainement un bon gouvernement aiderait l'Église, mais ce mot de M. de Maistre : « Les peuples ont toujours les gouvernements qu'ils méritent, » renferme une remarque bien vraie pour celui qui a lu et médité l'histoire. La manière dont on désire un bon gouvernement en France, et l'influence qu'on attend de lui, me font penser à ceux qui espèrent n'avoir plus bientôt qu'à ouvrir la bouche pour y recevoir des alouettes toutes rôties. Je crois au droit et à la vertu d'Henri V, comme à la coopération très heureuse que son gouvernement apporterait à l'œuvre de DIEU ; mais il me semble avoir remarqué jadis que l'on comptait trop sur le moyen *humain*. D'ailleurs, supposé même que, du jour au lendemain, nous ayons le meilleur gouvernement, une éducation

excellente imposée à tous, il faudrait encore du temps. Notre société actuelle compte une génération déjà formée, peu chrétienne, qui, en toute hypothèse, influera sur la génération suivante, non pour empêcher la résurrection, mais pour la retarder et compliquer le travail ; il existe de puissants moyens de perversion, dont l'influence pernicieuse ne peut disparaître que peu à peu : la presse, le suffrage universel, des habitudes prises, une organisation du plaisir et de la débauche, une atmosphère de luxure, le scepticisme railleur mis à la mode par *le Figaro*, le mépris du prêtre, enfin des institutions diaboliques (1), qui certainement dureront encore longtemps et combattront toujours le bien. Le sérieux, c'est de nous sanctifier nous-mêmes, et de répandre l'odeur de Jésus-Christ dans quelques âmes, pour que le germe de résurrection soit conservé.

1. Toutes les sociétés secrètes.





LETTRE QUATORZIÈME.

Hong-Kiang, le 2 mars 1877.

Cher monsieur le Doyen,

JE viens vous décrire mon château, et vous raconter ma première campagne, avec mes joies, mes émotions de débutant. Me voici, depuis huit jours, en visite annuelle de chrétiens, dans la petite vallée de Hong-Kiang, à six lieues de Tsen-y-Fou ; ma visite se termine aujourd'hui par la communion générale et quelques baptêmes. Demain je recommence, à quatre lieues plus loin, dans une chrétienté plus considérable.

Ici, j'ai dix-huit chrétiens baptisés, une douzaine de catéchumènes qui viennent de se présenter pour adorer et apprendre *la doctrine :* ils recevront le baptême l'an prochain, s'ils ont persévéré et donné de bons signes de leur sincérité ; enfin deux ou trois familles que la crainte de la persécution et diverses inquiétudes font encore hésiter ; mais elles viendront, j'espère, puiser à ma fontaine un peu plus tard, « *et fructum afferent in patientia,* » c'est la loi en Chine comme partout.

Voulez-vous connaître le pays ? Ce n'est ni un village, ni un hameau, ni une réunion de maisons, comme dans nos campagnes de France ; c'est une plaine d'un kilomètre carré, toute en rizières : figurez-vous des champs vaseux, divisés par de petits talus, pour séparer les propriétés et retenir l'eau nécessaire à la végétation du

riz. Autour de la plaine, des montagnes bizarres à pics aigus, découpées en ravines, d'immenses rochers de toutes formes ; sur les premières pentes, des palmiers, des arbres à thé et d'autres arbres indigènes ; plus haut, des bois de sapins ; dans la vallée, des maisons en terre ou en feuillage, entourées de bambous, éparses de loin en loin. Cinq ou six maisons appartiennent à nos chrétiens ; je suis hébergé dans la principale, assise sur une colline, dernier contrefort des montagnes, et orientée vers la France ; elle loge deux ménages de petits cultivateurs, les deux frères. De ma porte je domine la vallée, et, en la contemplant, je fais mes projets de conquête ; puis je m'envole en esprit par-dessus les montagnes, je traverse à tire d'aile le Thibet, je ne sais quels royaumes d'Asie, la Russie et les Allemagnes, et ne m'arrête qu'en France, pour faire mes pèlerinages où vous savez.

Mon château est très joli, genre de maison de campagne, chalet suisse ! Naturellement mes pauvres cultivateurs ont laissé libre, pour me le donner, le meilleur appartement ; la famille s'est entassée dans la grande maison ; j'occupe cette belle petite cabane bâtie pour recevoir le missionnaire : j'en suis aussi content qu'ils en sont fiers. D'abord j'y suis fort tranquille, c'est un vrai *château de l'âme* (1), très retiré du monde, fermé aux vaines rumeurs de la terre, ouvert à tous les vents du ciel. Le seul bruit qui m'arrive, est la chanson monotone de mes plus proches voisins, ces animaux qui, du temps des poètes, se nourrissaient de glands ; ils m'envoient bien aussi quelques bonnes odeurs. Mon ermitage est bâti en terre, comme les plus beaux du pays, sans carrelage, le toit en paille de riz ; j'ai une porte en planches, luxe rare en campagne ; la porte se ferme avec une ficelle accrochée à une cheville, chose encore plus rare et faite exprès pour

1. *Le Château de l'âme*, titre de l'un des écrits de sainte Thérèse.

nous ; j'ai une belle fenêtre de quarante centimètres carrés, bouchée avec un papier qui fait son possible pour arrêter le vent, assez violent dans ces montagnes ; devant la fenêtre, une table avec mes papiers et deux ou trois livres, compagnons de mon voyage ; c'est là que je vous écris, assis sur un banc étroit, les pieds sur un réchaud en terre plein de braises. Mon lit est derrière moi, vous pensez s'il est splendide : nous avons laissé à Shang-Haï draps et matelas, mais j'y suis fort à mon aise, et dors probablement mieux que Mac-Mahon et le Grand-Turc, pour qui mes dernières nouvelles d'Europe me font craindre de mauvais rêves. Cet appartement est à la fois salon de réception, salle à manger, cabinet de travail, cabinet de toilette, dortoir, boudoir, parloir, oratoire, tout ce que vous voudrez. Je dis la messe, je réunis les chrétiens dans une salle plus grande, mise aussi à ma disposition. Ne pouvant encore prêcher de longue haleine, je fais prêcher un catéchiste. Mes bons hôtes me nourrissent comme ils peuvent : des œufs, du riz, des grains de maïs grillés, de petites pousses de jeunes arbres, des légumes hachés, légèrement cuits et fermentés au saloir, etc.

Mais quelle misère effroyable dans les campagnes ! Vous ne pouvez vous en faire idée ; nos pauvres de France se plaindraient moins s'ils voyaient ce que nous voyons. La nourriture des prisonniers et des mendiants de nos pays serait repas de fête pour la plupart de nos Chinois. Hier matin, je suis allé dans la montagne confesser un vieux bonhomme infirme. Horreur ! Dans une même masure exposée à toutes les intempéries, logent, d'un côté les animaux : buffles, cochons, etc., de l'autre la famille : sept personnes, le vieux, ses deux fils, leurs femmes, qui ont chacune un enfant ; et pour tout ce monde-là deux lits seulement ; le vieux couche à terre avec les petits. Du reste, c'est l'ordinaire ici de coucher sur la paille avec des loques pour

couvertures ; peu de gens ont une chemise : une robe de toile ou de coton, un pantalon et une espèce de caraco ouaté, voilà l'habit universel ! On le porte tant que les chiffons consentent à rester consus les uns aux autres ; les hommes vont nu-pieds, les femmes enveloppent leurs moignons d'affreuses guenilles ; les poux pullulent, nous en emportons toujours notre petite moisson, sans compter les punaises qu'on attrape de temps en temps, et la gale qu'il est bon d'avoir deux ou trois fois dans sa vie. Notez cependant que tout naturellement, sans qu'on leur en fasse un devoir ni un enseignement, nos chrétiens ont une tendance à la propreté : la raison en est dans leur contact avec le missionnaire, à qui ils voient d'autres habitudes, dans le besoin de se vêtir, à certains jours, plus proprement et surtout plus décemment, d'avoir un local plus convenable pour loger le prêtre, sans compter ce je ne sais quoi d'insaisissable qui s'appelle *la civilisation*, et plonge ses racines au plus profond de l'âme, dans la conscience, dans le cœur et l'esprit redressés.

Le règlement de la journée du missionnaire est bien simple : le matin, les chrétiens viennent faire la prière, ou plutôt la chanter, je ne dis pas avec harmonie, mais à pleins poumons et en accords dissonants ; ils assistent à la messe toujours en chantant, et écoutent une instruction. Les exercices du matin terminés, mes gens viennent dans mon ermitage causer avec moi, me demander un chapelet, une image, une médaille. — Mes images d'Épinal ont grand succès, et je retrouve au loin, dans les chaumières, celles que j'ai données à Tsen-y-Fou. Une bonne partie de la journée se passe à interroger, sur les prières et la doctrine, les chrétiens petits et grands qui se préparent au baptême ou à la première Communion. Pendant que je questionne les uns, j'entends les autres, assis autour de la maison, réciter à haute voix le catéchisme et les prières, écouter l'explication

donnée par le catéchiste ou par un ancien. Le respect humain est absolument inconnu. L'heure de mon repas venue, on ne manque pas d'accourir autour de ma table en me dévorant des yeux, moi et mes vivres ; c'est assez vexant, mais, d'après l'usage chinois, c'est le plus grand honneur qu'ils puissent faire à l'étranger. Mes ustensiles, mes livres et mes papiers européens, sont l'objet d'une avide curiosité.

Ces pauvres gens n'ont jamais ni fêtes ni plaisirs ; à part le repos obligatoire du dimanche, leur unique agrément de l'année est la visite du missionnaire. Ce sont des jours de grande réjouissance. Songez donc ! avec les visites extraordinaires aux malades, nous n'avons à leur consacrer que le temps très court de notre passage ; voilà tout ce qu'ils reçoivent chaque année de secours religieux pour entretenir et développer leur foi, la préserver dans ce milieu imprégné de paganisme ! Oh ! que certains chrétiens de France sont ingrats et apprécient peu le bienfait de respirer une atmosphère chrétienne, d'être aidés par tant de secours dont nos chrétiens chinois n'ont pas la centième partie ! Ils sont ingrats comme les enfants blasés qui dédaignent les meilleures choses, parce qu'ils les ont à profusion.

Les deux frères qui me logent sont baptisés, avec leurs familles, depuis un an seulement ; hommes et femmes ont fait ce matin leur première Communion ; ils sont bien droits et ont vraiment pris la foi, l'esprit et le cœur chrétiens ; je fonde sur eux de grandes espérances pour le progrès de cette chrétienté. Ils ont chez eux leur vieille maman, *la popo*, comme on appelle ici les grand'mères ; elle a soixante-treize ans, mais ne sait plus son âge ; elle est tellement courbée, que le point culminant de sa personne n'est plus sa tête, mais son pauvre vieux derrière tourné vers le ciel. Cela ne l'empêche pas d'être bien bonne, de faire la morale à ses enfants, et d'avoir été ce matin, après sa Communion, marraine d'une païenne de cinq ans.

achetée trente sous pour notre orphelinat. Elle était assise pendant la cérémonie, tenant sa filleule par le bras, lui faisant faire les mouvements avec une sollicitude tout à fait maternelle et une conscience comique de la gravité de sa fonction. Hier, après sa confession, elle avait sans doute oublié son acte de contrition, car, pendant que j'avais la main levée sur sa tête, elle récitait, pour le remplacer, cette réponse du catéchisme : « Une, s'examiner ; deux, se confesser sincèrement ; trois, se repentir ; quatre, faire le bon propos ; cinq, satisfaire ! » Et elle s'embrouillait, recommençait, s'embrouillait encore. Bonne vieille ! à cela près, je ne suis pas inquiet pour son salut, et j'en reviens toujours au mot de Notre-Seigneur : *Talium est regnum cœlorum !*

On ne peut trouver entre le peuple chinois et le peuple français de nombreux points de ressemblance. Mais ici, dans les campagnes, la simplicité des mœurs, un certain esprit de famille, l'éloignement des centres de population, qui sont des centres de corruption, la vie rurale, quand la foi vient la sanctifier, éclairer l'intelligence et rectifier l'esprit : tout cela finit par rejoindre les extrêmes, et donner à ces braves gens comme un air de famille avec nos paysans français, ceux du moins qui ont échappé à cette décadence insensée vantée sous le nom de *civilisation moderne*. Rien n'est vénérable, en France, comme notre paysan honnête et chrétien ; je retrouve, dans nos fidèles des campagnes chinoises, des traits de ce type, la simplicité, la sympathie instinctive pour la vérité, la droiture naturelle, le bon sens.

Il est facile de saisir à chaque instant le contraste des familles chrétiennes et païennes, en contact continuel, souvent unies par des liens de parenté, mais séparées par un abîme : les unes vivant dans la lumière, les autres dans les ténèbres ; les unes en communion

avec la grande famille catholique, en relation d'idées avec l'Europe, connaissant Jésus-Christ, riches de nos espérances éternelles, les autres privées de tout cela, livrées à des supertitions absolument stupides, enfin vouées très probablement à la damnation.



IDOLES CHINOISES. — Jen-Hoang, Empereur de la terre.

J'ai ici, parmi les nouveaux chrétiens, trois enfants de dix à douze ans qui apprennent leurs prières depuis huit jours : ce sont mes grands amis. Ils passent des heures entières devant ma table à me regarder dire mon bréviaire, lire ou tracer des caractères européens.

Chaque soir, ils accourent, avant l'instruction, me réciter quelque petite chose apprise pendant la journée ; ils en sont au *Confiteor* mais c'est difficile, on s'embourbe dans la seconde partie. La séance finie, je tire de mon sac des boulettes de sucre chinois, bonbons détestables, mais pour eux exquis, et ils s'en vont contents comme des princes. Les pauvres enfants n'ont jamais eu la moindre douceur ! Dès qu'ils peuvent se passer du lait maternel, on les met au riz et aux légumes fermentés ; ils n'ont jamais vu autre chose, ils ne pensent pas à se plaindre, et croient tout le monde logé à la même enseigne.

Quelques jeunes garçons du voisinage, appartenant à des familles païennes, viennent aussi me regarder, mais de loin, et avec un étonnement bienveillant ; je leur demande pourquoi ils n'embrassent pas la *Religion sainte ;* ils le voudraient, répondent-ils, mais leurs parents ne veulent pas ; ils saisissent quelques bribes de notre foi : c'est de la graine de chrétiens pour plus tard ; ils mordront à la grappe, et viendront se faire prendre au filet spirituel de Nore-Seigneur. Vous avez remarqué ce nom *officiel* de la religion chrétienne que les païens eux-mêmes reconnaissent et emploient : LA RELIGION SAINTE, LA RELIGION, ou, plus proprement encore, LA RELIGION DE DIEU ; elle est seule à le porter. N'est-ce pas le cas de nous souvenir des observations si remarquables de J. de Maistre sur la propriété des noms ? (1)

Laissez-moi vous présenter un autre de mes grands amis, un jeune garçon de douze ans, boiteux par suite de la fracture d'une jambe ; son père païen l'abandonne ; les chrétiens l'occupent à garder leurs buffles : il n'est pas idiot, mais simplet, avec un tic nerveux qui à chaque instant contracte son visage ; du reste une bonne physionomie,

1. *Principe générateur des constitutions humaines.*

des yeux naïfs, une belle voix argentine. En arrivant à Hong-Kiang, je l'aperçus dans les rizières : il tirait son buffle vers le chemin, et me faisait des grimaces, mais surtout des sourires tout à fait aimables. Il est fidèle à ma réception du soir, et aux boulettes ; l'après-midi, quand je l'entends chanter sa prière en gardant ses bêtes, je lui fais la surprise d'une visite ; nous nous asseyons sur un talus, et il est content, mais content !... Il me récite ce qu'il sait, les yeux invariablement tournés au ciel, et avec ses petites grimaces ; je lui dis en mauvais chinois d'être fidèle au bon Dieu, pour aller au ciel : il le promet avec un accent qui ne permet pas de douter de sa sincérité.

J'ai fait quelques promenades au sommet de la colline, pour voir si j'apercevrais, par-dessus l'Himalaya, la pointe de votre nouveau clocher, mais la forme arrondie de la terre m'a empêché de rien voir ; naturellement les enfants m'ont suivi, même les païens ; ceux-ci se tenaient tristement à l'écart ; ils semblaient jaloux de leurs camarades autorisés, pour ainsi dire, à me parler et à m'apporter une plante, un feuillage, un insecte.... Ils ont poursuivi en mon honneur un faisan dont la queue a bien un mètre de long : c'était une vraie chasse à courre. Ils aiment beaucoup, ces pauvres enfants, me suivre dans la montagne ; attentifs à mes moindres mouvements, empressés à deviner ce qui peut me faire plaisir, ils regardent ce que je regarde, m'expliquent ce qui paraît m'étonner. Si je dis de passer à droite et qu'un d'eux passe à gauche, les autres de lui crier : « Le Père a dit à droite ! » Qui aurait l'idée de désobéir ? Si je désigne une plante dont je voudrais savoir le nom, tous courent me l'arracher ; si je m'assieds, ils en font autant ; si je ris, tous se mettent à rire, et ils se disent à l'oreille : « Le Père a ri ! » Cette attention est souvent gênante chez les païens ; mais, en pareille circonstance, et de la part de mes enfants, vous comprenez qu'elle flatte mon orgueil

paternel ; je suis très fier d'avoir à ma suite ces pauvres petits déloquetés, si pleins de bonne volonté, obéissant au moindre signe, prêts à aller où je voudrai. Ils sont l'espérance de notre troupeau ; notre avenir, nos projets, nos ambitions, reposent sur leurs têtes. Demain je partirai de bon matin, ils me conduiront au loin, puis reprendront le collier de misère ; mais je reviendrai dans un an, et les retrouverai, j'espère, bons chrétiens et toujours aussi simples.

La Chine n'a pas et n'a pas eu de civilisation ; ne nous en plaignons pas, nous autres missionnaires, car l'oblitération du bon sens serait encore plus complète, la résistance à la grâce plus accentuée, la prédication de l'Évangile plus difficile, si le peuple chinois était retombé dans la barbarie après avoir été civilisé. Où ai-je lu qu'il y a deux barbaries, celle qui précède la civilisation et celle qui la suit, et que la première serait préférable à la seconde ? (1) Gare à la France ! disent les pessimistes. Pour moi, je garde mes espérances, sachons attendre ; des mouvements d'ensemble se préparent, ils aboutiront à quelque chose de grand, en France comme ici ; nous ne verrons ça que du Ciel, mais nous aurons apporté notre part d'efforts au labeur qui prépare de si beaux résultats : retour au bien dans les pays catholiques de l'ancien empire romain, conversion des pays hérétiques et schismatiques, gouvernements catholiques partout, conquête des pays idolâtres ; — peut-être restera-t-il des païens, mais l'Église aura posé le pied partout, et, parmi les peuples aujourd'hui païens, quelques-uns finiront bien par se rendre entièrement. Ici, par exemple, beaucoup reste à faire, mais un bel ouvrage est fait ; si la situation n'est pas conquise, du moins des jalons indiquent les travaux qui seront poursuivis. Dieu, qui a fait notre œuvre, veut son triomphe, puisqu'il a suscité spécialement pour la Chine, dans les

1. Donoso Cortès.

temps modernes, la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, et qu'il dirige les vocations vers nos missions. Jamais le bon DIEU ne met en jeu des forces considérables et ne suscite des œuvres importantes sans avoir un grand but que nous n'apercevons pas toujours, mais en vue duquel tout conspire, même les obstacles suscités par les hommes.





LETTRE QUINZIÈME.

Tsen-y-Fou, le 4 mai 1877.

Cher monsieur le Doyen,

Vous me demandez si je commence à bien parler le chinois : je parlerai, je parlerai même *bien ;* tout le monde me dit que j'attrape l'accent et les tons ; mais patience, pour bien parler il faut trois ou quatre ans ; en attendant, on se rend capable de travailler et d'aller de l'avant. C'est une longue et ingrate besogne d'étudier cette langue singulière, toute en monosyllabes, n'ayant que 300 et quelques sons pour faire ses mots innombrables ; et leur différence consiste dans le *ton* sur lequel on les chante, ton bas, ton élevé, ton bas avec inflexion vers le haut, ton haut avec inflexion vers le bas, aspiration, non-aspiration, etc.... Le missionnaire ne sait parler au point d'être pris pour un Chinois, qu'après dix ans de séjour, et encore ! Qu'il est donc philosophique cet adage, qu'une langue est la formule de l'état intellectuel d'un peuple ! J'en fais constamment la remarque en étudiant les caractères chinois, et je voudrais avoir le temps d'exposer mes idées là-dessus ; mais, venu pour faire autre chose que de la littérature et de la philosophie, je ne puis observer qu'à la volée. Évidemment, on retrouve dans la langue chinoise l'esprit humain partout le même, suivant partout une marche identique dans son développement, ses recherches, ses découvertes, ses erreurs ; manifes-

tant partout les mêmes tendances, les mêmes idées premières et naturelles, partant des mêmes principes pour aboutir aux mêmes conclusions ; ce serait la matière d'une forte thèse contre nos modernes incrédules : *la preuve intellectuelle de l'unité de l'espèce humaine.* Mais ici, les idées chrétiennes qui ont présidé à la formation des nations d'Europe et pétri leur tempérament, manquent absolument dans le langage ; il nous faut inventer une énorme quantité de mots incompréhensibles aux païens, non seulement les noms propres des Saints, mais encore une foule de noms communs : sacrements, vertus, croyances, usages, prières, cérémonies, etc...

On a fait des traductions chinoises de la Bible, de l'Imitation, etc. ; c'est illisible, même pour un Chinois chrétien, et la pensée de l'auteur est dénaturée ; évidemment ce peuple n'a pas encore transformé sa langue, il ne l'a pas assouplie aux idées chrétiennes. On a essayé aussi de composer des livres de piété en chinois ; il en fallait ; mais ce n'est toujours qu'une espèce d'argot incompréhensible. On avait dû enlever à la doctrine mystique cette délicatesse, cette sève, cette fleur, cette tendresse qu'elle a dans nos langues d'Europe ; la réduire à des généralités sèches, *désurnaturalisées*, inexactement exprimées, presque abaissées au niveau de la pauvre morale des infidèles. Travail vraiment étrange et que je ne puis expliquer. Il existe d'énormes différences entre le mot chinois d'une part, et le mot français ou l'idée chrétienne de l'autre ; il faut se contenter d'approximatifs, en ramenant vers la ligne droite de la notion dogmatique les esprits toujours prêts à revenir aux notions païennes ou du moins naturelles. Aussi est-ce là le danger pour nos prêtres indigènes, imprégnés encore des idées répandues autour d'eux ; ils ont particulièrement besoin d'une forte dose de latin et de théologie. Impossible d'ailleurs d'élever à une spiritualité avancée les âmes chinoises ;

elles ne peuvent éprouver de sentiments intérieurs que ceux qui ont une expression dans leur langue.

Cependant — nous le constatons à chaque moment — l'Évangile est fait pour tous les hommes, s'adapte à toutes les natures, produit dans toutes les âmes les mêmes fruits spontanés et les mêmes phénomènes, dans tous les peuples les mêmes œuvres, les mêmes transformations morales et physiques.

A l'appui de cette dernière assertion, j'ai été à même de faire, dans mes courses, cette remarque : quand je croise sur nos mauvais chemins des caravanes de voyageurs, si l'un d'eux, du plus loin qu'il m'aperçoit, me regarde autrement que les autres, s'annonce par un rire de sympathie et une figure épanouie, je ne m'y trompe pas, c'est un chrétien ; il laisse le reste de la bande passer en avant, s'arrête sur le bord du chemin pour me parler, me demander d'où je viens, me dire qui il est, où il demeure, etc. ; nous n'avons pas besoin, lui et moi, d'explication pour savoir ce qu'il y a de commun entre nous, pourquoi nous avons grand plaisir à nous rencontrer et pourquoi, sans nous connaître, nous nous traitons amicalement. Le Chinois, par nature, est peu affectueux, peu dévoué, il ne se dérange guère pour des inconnus ; mais que je demande un service à ce passant il sera fier de me le rendre ; et tout à l'heure, en rejoignant ses compagnons de route, s'ils savent qu'il est chrétien, il ne manquera pas de leur dire : « C'est un de nos Pères. » Ce sera l'occasion d'une conversation où il mettra un peu de son orgueil le plus légitime. Ce détail vous montre comment le christianisme prend l'homme par le cœur, par l'intérieur....

Oui, je le répéterai à satiété : tout ce que j'observe est une démonstration éclatante de la divinité de notre foi ; plus je vois l'état de ce peuple, plus il me semble évident que le christianisme, *le*

catholicisme, est nécessaire à l'homme, non seulement pour faire son salut éternel, mais pour être *dans son état normal comme homme ;* c'est vraiment frappant. Plus j'étudie la marche de nos œuvres et ce que le principe de foi produit dans les âmes, les familles, les peuples, plus je reconnais l'action de Dieu agissant par nous sur ces pauvres gens. Un incrédule lui-même — pour peu qu'il fût intelligent et droit — ouvrirait les yeux et donnerait son cœur à la vérité, s'il avait comme nous cette preuve *expérimentale* du surnaturel.





LETTRE SEIZIÈME.

Tsen-y-Fou, le 12 septembre 1877.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

OU en sommes-nous de notre correspondance ? Je n'en sais plus rien ; depuis ma dernière lettre j'ai vu tant de pays que je suis tout désorienté. L'autre jour, arrivé au point extrême de mon voyage, je gravissais sous un soleil de feu, en nage et le ventre creux, d'affreux rochers dont l'escalade dure une grande heure et ne permet pas de rester sur le dos de ma mule ; j'étais éreinté ; vous allez voir quel lit et quels réconfortants j'ai trouvés au gîte. Eh bien, j'ai dormi comme une marmotte, je vais *comme un cœur ;* cette vie de courses me plaît, il me semble que j'étais fait pour elle. Jamais je n'ai été si heureux ; depuis deux mois surtout j'ai un plaisir extrême à étendre notre cercle d'action, à reculer les confins de notre juridiction aux dépens du diable et aux frais du bon DIEU, à lancer nos essaims toujours en avant. Ainsi rassurez-vous sur mon sort. D'autre part, les bruits et les essais de persécution ont cessé, grâce à l'énergie du gouverneur de la province. Depuis mon enfance, j'ai toujours désiré mourir de mort violente pour témoigner de la divinité de notre foi ; ce désir, je le conserve ; je me réjouirai cependant si DIEU en recule la réalisation : d'abord je serai enchanté de travailler le plus longtemps possible à ses

œuvres ; puis je suis douillet comme tout ; enfin le martyre est une immense gloire pour laquelle DIEU choisit, purifie, prépare, *lamine*, élève, spiritualise, divinise ; il me faudrait encore cent ans de travail, et le travail n'est pas commencé ! A la volonté de DIEU ! En attendant, je vais mon chemin tranquillement, joyeusement. Une pensée m'effraie, c'est que *je ne sème pas dans les larmes*, comme le veut l'Écriture ; si fait pourtant, mais ces larmes sont compatibles avec la joie la plus vive que l'homme puisse goûter sur la terre.

Mais revenons à nos Chinois. Carte du Kouy-Tchéou en main, y sommes-nous ? Parti dans la direction de Fong-Siang-Pa à deux jours de Tsen-y, avec le village de Ta-Kou-Sin-Tchang pour objectif, j'ai gravi cinq ou six hautes montagnes, non sans suer fortement moi et ma mule, oh ! la la ! Heureusement je supporte aujourd'hui la soif : en France elle m'était un supplice. Ces pays ne sont que montagnes, je n'avais encore rien vu de si pittoresque : de l'eau partout, de belles cascades, des rochers énormes. Un peu après Fong-Siang-Pa, je contournais la montagne sur une espèce de trottoir de rochers à deux cents pieds au moins au-dessus du torrent. Quel chemin ! un sentier raboteux, défoncé, tortueux, semé de trous, obstrué de buissons ! il avait juste la largeur nécessaire pour poser les deux pieds ; je n'étais pas brillant, et me disais : Si ma mule fait un faux pas, nous irons piquer une tête là-bas, et nous ne serons plus dans cinq minutes qu'une belle saucisse pour les panthères et les oiseaux.

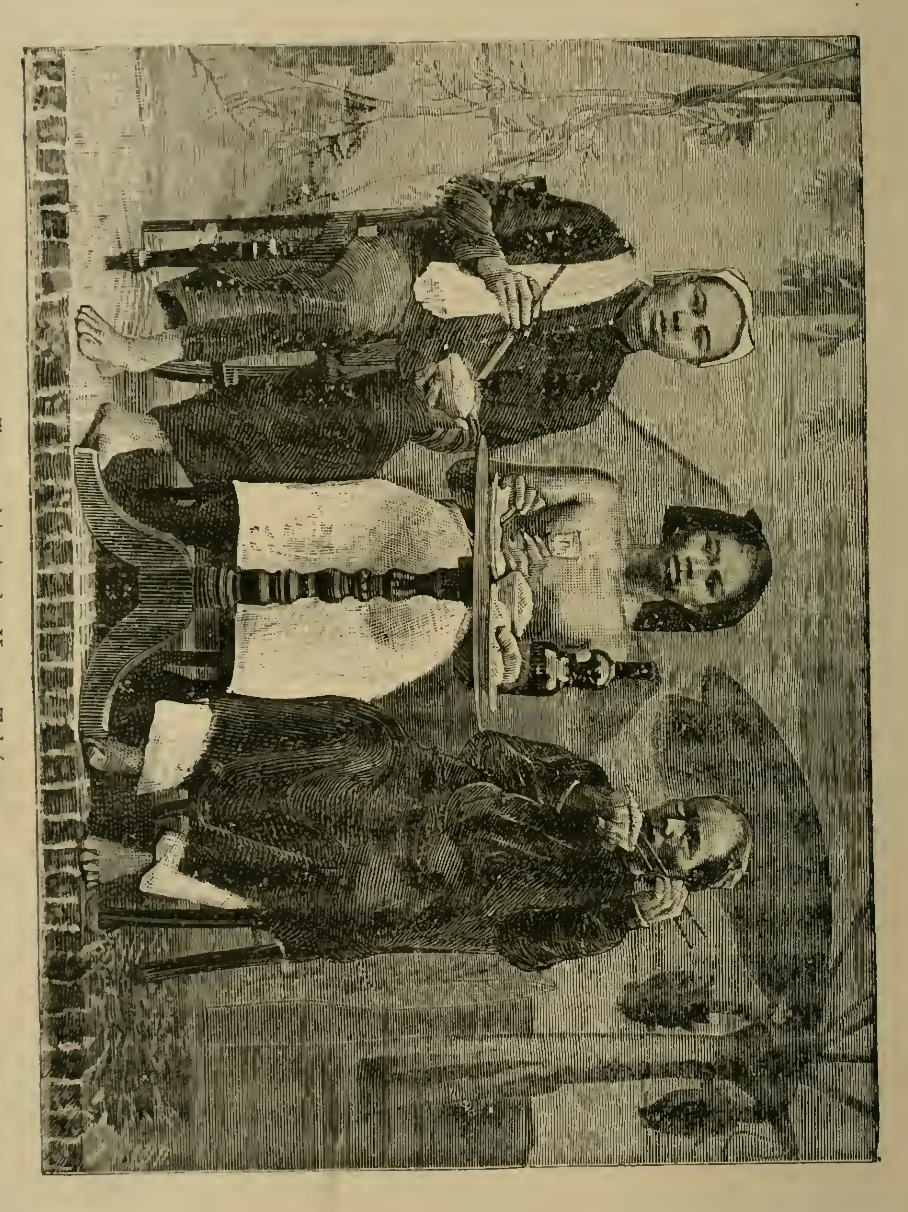
Les chrétiens des quatre stations de Lo-Min-Tchen se sont réunis le jour de la Saint-Pierre ; nous avons eu une fête splendide ! Vraiment, c'est à pleurer de joie quand on voit les choses aller avec entrain, qu'on entend ses chrétiens chanter leurs prières, non pas certes avec une dévotion tendre, mais avec une certaine ardeur

qui sent l'enthousiasme de se voir en nombre et bien unis dans la foi. Ce jour-là, ces braves gens, réunis en grand conseil, se sont cotisés sur la récolte du riz pour fonder une *association de la bonne mort*. Ils veulent subvenir aux sépultures des pauvres, à l'entretien d'une école et à la nourriture du missionnaire en visite. Déjà quarante taëls sont assurés ; un taël vaut sept francs cinquante centimes, somme importante pour le pays. Après la moisson on achètera un terrain, on avisera à terminer l'emploi de la récolte de 1878 ; mon avis sera de vendre la récolte et de capitaliser le prix pour augmenter le petit bien-fonds. Partout où il sera possible de trouver quelques ressources, nous organiserons l'association ; ce sera une excellente manière d'assurer la persévérance des chrétiens intéressés à sa prospérité, d'affirmer l'unité du troupeau, de donner de l'influence à notre peuple auprès des païens et des mandarins, de fournir de riz le missionnaire, d'augmenter aussi son autorité, puisqu'il aura le haut domaine de la propriété.

En quittant Lo-Min-Tchen, je suis descendu à quelques lieues plus loin, dans le vallon de Ouo-To, au milieu du *marché* important de Ya-Ky-Kéou, et me voilà, chez un païen qui a promis d'adorer, logé, hélas ! plus mal que jamais. Durant la semaine de mon séjour, mon catéchiste allait inviter les païens du lieu : bon nombre sont venus. Souvent, sur une famille de six ou sept personnes, un seul membre *adore ;* quelques jours après, l'adorateur m'en amène un autre, puis un autre se décide, parfois la famille entière ; quelquefois aussi on hésite, on remet à plus tard, les récalcitrants détournent les autres de persévérer ; autant de perdu ; enfin imaginez cette guerre avec sa tactique, ses luttes pied à pied, nos industries et nos ruses, et vous aurez une idée de ce que nous avons à faire.

Après Ya-Ky-Kéou, en avançant sur la route de Fong-Siang-Pa,

j'ai visité au village de Pé-La-Kan les deux seules familles qui s'y trouvent et habitent la même maison — ce sont deux frères. — Jamais



Types chinois du Kouy-Tchéou.

les missionnaires n'avaient pu loger à Pé-La-Kan, faute de place ; cette année, on a pu me donner un coin dans une grande chambre.

Une natte la séparait en deux : d'un côté, ma chapelle, ma salle de catéchisme et de réception ; de l'autre, ma chambre à coucher ; pour fenêtre, un trou d'un centimètre de large sur un décimètre de long ; il me venait par là un petit rayon de lumière sur mon cahier et mes livres ; jamais je n'ai été aussi tranquille.

J'ai fait trois baptêmes ; les païens ont écouté la doctrine ; quelques-uns ont dit : « Nous verrons, » et sont partis. Je suis content quand même, car j'ai pris possession du sol en disant la première messe qui ait été célébrée dans ce vallon : la messe dite quelque part, on se sent maître, la position s'éclaire, les choses s'arrangent ; il sort de l'autel une influence surnaturelle qui rend les chrétiens meilleurs, saisit les païens et met dans leur âme, sinon une décision immédiate, du moins une bonne semence pour l'avenir : c'est frappant ! Nos cérémonies, si simplifiées qu'elles soient, nos ornements, nos images, notre attitude, inspirent un grand respect aux païens.

Me voyez-vous disant la messe sur un moulin à riz dans cette chambre misérable aux murs de terre, sous un toit en paille noirci par la fumée, festonné de toiles d'araignées, avec un servant nu-pieds et déguenillé qui répond invariablement à toutes les prières « *Amen* » ? N'importe, quand je me retourne, je vois les païens venus en curieux qui regardent, émus et pensifs. A ma visite de l'année prochaine, nous verrons bien s'ils ont fait des réflexions salutaires.

Maintenant, en route pour Fong-Siang-Pa ; c'est un trajet d'une demi-journée. Jusqu'à présent, nous n'avions là aucun fidèle ; un brave homme a promis de me recevoir chez lui, mais, grand Dieu ! quel taudis ! On m'avait bien affirmé à Pé-La-Kan qu'il n'était pas logeable ; je ne suis pas difficile, pourtant j'ai été effrayé en entrant. Par bonheur, la *chapelle* pouvait encore passer, mais ma chambre !

Une mauvaise cloison de planches disjointes divise l'unique pièce de la maison ; une moitié pour la famille, père, mère, enfants, entassés et grouillants comme une nichée de souris ; l'autre moitié pour moi : mon lit, en guise de table un bloc, tout juste de la place pour mouvoir une porte qui ouvre en dedans ; obscurité totale ; abondance de puces ; et la fumée m'arrive d'un hangar servant de cuisine et d'écurie au buffle.... Encore quelques bonnes captures, et beaucoup d'espérances pour l'avenir.

De Fong-Siang-Pa, je continue ma route vers le sud, par-delà les montagnes, dans la vallée de Ma-Ty-Che, limite extrême de notre chrétienté, nos *Colonnes d'Hercule !* Partout dans ces montagnes des statues, des pagodes, mille objets superstitieux ; au fond d'un vaste hangar sans murailles, sur une estrade, un gros Bouddha rebondi et ventru, assis gravement entre deux statues de femmes assorties ; des deux côtés, un vrai sénat d'idoles de grandeur naturelle, grimaçantes, fantastiques, cornues, lippues, joufflues, avec des ornements bizarres au plafond et sur les piliers qui le soutiennent, des animaux monstrueux ; sur des tables, devant le Bouddha, une myriade de souliers de femme en papier peint ou en étoffe de nulle valeur, offrandes des pèlerins. D'ailleurs, pas une âme dans ce temple ; au milieu de ce peuple de statues grimaçantes et silencieuses, je suis avec mon guide le seul être vivant. La première fois qu'on se trouve dans un de ces temples, on éprouve une sorte de terreur et une tristesse profonde, même en plein jour ; après, on s'habitue et on ne fait plus que rire de ces stupidités ; nos chrétiens en rient encore plus que nous ; les premiers rudiments de la foi leur rendent la raison, que les païens ont perdue, — comme ferait une brusque apparition du soleil dans la nuit, découvrant à un voyageur égaré des objets ordinaires qu'il prenait pour des fantômes épouvantables. Allez ! on a beau dire, pour

être homme, il faut être chrétien ! Mon guide, un bon garçon de vingt-cinq ans, baptisé depuis un an, rit de tout cœur des grimaces de ces messieurs et de ces dames : si je ne l'empêchais, il leur enverrait une *bouse* de buffle sur la bedaine ; mais il faut être prudent.

Me trouvant aux *Colonnes d'Hercule*, je puis donner huit jours à une famille nouvellement convertie, mais, faute de place, il lui faut céder à un païen l'honneur de recevoir le *Père*. Deux chambres me sont abandonnées : l'une est convertie en chapelle, l'autre me sert d'appartement ; le païen, réfugié dans une troisième, se tient à l'écart et observe. Sur les portes, sur les murs, partout, sont collées d'affreuses images bouddhistes : esprits gardiens de la porte, idoles protectrices de la famille, etc..., me voilà en plein paganisme. Les païens accourent en foule, ils écoutent la doctrine avec bienveillance, leur entrain me donne beaucoup d'espoir ; plusieurs font des objections, ce qui est un excellent symptôme. Quelques chrétiens viennent de dix lieues au moins ; parmi eux, un grand garçon naïf et droit, qui *adore* depuis trois ans, demande instamment le baptême ; je le lui accorde, non sans hésitation ; il n'est pas marié, et vit avec un frère païen qui le bat. Il me faut nourrir ces chrétiens à mes frais ; d'habitude les fidèles nourrissent le missionnaire et les gens des chrétientés voisines qui ont à lui parler, mais je suis chez un païen et à mes crochets ; aussi suis je obligé d'y regarder de près. Heureusement, mon grand gaillard m'a fait cadeau d'une *lambille* de lard fumé. Hélas ! elle diminue effroyablement vite ! Vous pensez si le lard a pesé dans la balance pour décider le baptême ! Je le dis sérieusement : pour moi ce présent est une preuve de sincérité et de bonne volonté ; la foi qui va jusqu'au cœur, ça se voit encore ; quand elle va jusqu'à la bourse, c'est le comble ; le cœur est la partie la plus intime et la plus profonde de l'homme, la plus difficile à conquérir, mais

la bourse est la partie la plus intime, la plus inacessible du cœur.

Au début de la station, je ne pus rien obtenir ; je me morfondais d'en rester à mes deux chrétiens, lorsqu'arriva l'Assomption. Impossible de ne pas prendre quelque gibier un jour pareil ; — c'est infaillible, chaque fête de la Vierge amène des conversions, expliquez-le comme vous voudrez ! — Donc, le jour de l'Assomption, la débâcle commence ; six familles *adorent ;* le lendemain mon hôte se décide, mais il comptait sans sa femme ; celle-ci le prêche à rebours, et le retient plusieurs jours durant ; il ne remporte la victoire que la veille de mon départ. Je venais de me coucher, le catéchiste allait en faire autant, lorsque du fond de la maison mon hôte lui crie : « Oh ! ne te couche pas, grand Ouang, allume les cierges, je vais adorer, c'est fini ! » Je me lève, il fait la cérémonie de l'adoration. Le lendemain, on brûle les idoles : Bouddhas, esprits des portes, inscriptions, etc..., installés partout, et au milieu desquels j'avais dû célébrer la sainte messe. Je laissais à Pan-Chouy douze familles chrétiennes.

Retour à Tsen-y-Fou par un autre chemin, sans pouvoir pourtant éviter les montagnes. Avant de les franchir, trois jours d'arrêt dans une chrétienté si pauvre, si pauvre, que je dois la nourrir et lui laisser une large aumône : les rares fidèles de ce coin perdu du district s'abritent sous des huttes de branches et de roseaux ; ils sont si peu vêtus que, pour l'être moins, il faut ne l'être pas du tout ; depuis un mois on ne mange plus de riz chez eux, mais du blé de Turquie cuit à l'eau. Quelle joie de *ravigoter* ces pauvres âmes baptisées, mais délaissées et *refroidies !* — c'est le mot propre en chinois ; — je leur fais promettre de rester fervents jusqu'à la prochaine visite, j'exhorte aussi les païens. Si par hasard ils ont entendu parler du christianisme, ils croient que c'est une secte affreuse, cruelle, infâme : chose curieuse, ils l'accusent des pratiques et des crimes que,

dès les premiers siècles de l'Eglise, les païens de l'empire romain reprochaient aux chrétiens de leur temps. Vous voyez, le sol est neuf, cependant mon temps n'aura pas été perdu, j'aurai prêché nos vérités saintes, montré ma figure, fait un peu de tapage, mis dans les esprits une matière à réflexions salutaires, commencé enfin à travailler les côtes du démon maître du pays, et lui montrer nos intentions hostiles.

Cela fait, je reprends mes bottes et la route de Tsen-y ; elle me conduit au village de Y-La-Kéou, juché au sommet d'une montagne. Quatre lieues sous un soleil de feu, à travers d'énormes rochers, par un sentier qui serpente sur des précipices ! Tout en grimpant, je méditais sur les vicissitudes de la vie, la dureté des temps, la cherté du riz, et je me disais en m'épongeant le front : « Si notre cher Monsieur le Doyen était ici, quelle belle migraine il aurait cette nuit ! » Pour moi, ces fatigues me reposent ; pourtant, à la fin de mes expéditions, la nourriture par trop débilitante, le manque de viande et de boissons fermentées, m'avaient fortement éprouvé : je tournais à l'état liquide, parole d'honneur ! Il était temps de retrouver mon eau-de-vie chinoise ; autrefois elle me soulevait le cœur à la hauteur des oreilles, maintenant elle fait mes délices.

Deux familles chrétiennes seulement au village : l'une absente et d'ailleurs refroidie, parce que la femme, païenne et mauvaise tête, empêche son mari de prier ; l'autre, demeurée fervente, me donne l'hospitalité ; elle se compose de sept personnes. Ces pauvres gens, privés de tout secours religieux depuis cinq ans, ont conservé l'habitude de la prière et portent ce cachet, cette physionomie chrétienne si caractéristique. Quel plaisir de les réchauffer un peu ! Certes, ils n'ont du côté de la volonté aucun obstacle à la grâce, et sur l'ordre du *Père* feront n'importe quoi.

Le magnifique mot que nos chrétiens ont sans cesse à la bouche ! et généralement leur conduite répond à cette idée qu'ils se font du prêtre : *C'est le père et la mère de notre âme !* Le missionnaire arrive ; il s'installe, commande, gronde les enfants, fait des reproches aux parents, donne des conseils pour le matériel, indique l'endroit où il veut une place à sa prochaine visite : personne n'imagine qu'il soit possible de lui désobéir.

Un immense avantage pour nous dans nos visites est de loger chez nos gens, de faire partie de la famille comme père et mère, avec l'autorité des aïeux, qui est considérable en Chine. Dès qu'on a couché une nuit et mangé une fois dans une maison, tout cède au devoir de servir le *Père*, tout le monde est à ses ordres. Tenez, un exemple entre mille. Je suis à lire dans un coin : la maman appelle son troisième : « Le troisième, ho ! viens ici ! » Il ne vient pas ; elle appelle encore, deux fois, trois fois ; il ne vient pas davantage ; alors j'interviens, et je crie de mon coin : « Le troisième, ho ! vas-tu écouter ta mère ? Qu'est-ce que c'est donc ? » Aïa ! il ferait beau voir qu'il n'obéît pas ! et les vieux obéissent comme les jeunes.

Mais revenons à Y-La-Kéou. Maison pittoresque en feuillage et à jour ; les rats foisonnent, on les entend toute la nuit faire leurs courses, dégringolades et sauts périlleux dans les feuilles sèches de la cloison ; les puces et les punaises, on n'en parle plus. Dans l'unique pièce de cette cabane le fourneau en terre où se fait la cuisine, et dont la fumée monte en liberté vers le toit percé à jour ; un tas de fagots ; des baquets pleins de légumes secs ; une natte pour les parents, — les enfants couchent sur n'importe quoi ; — mes planches avec ma couverture ; la natte du catéchiste ; à droite de mon lit, ma mule attachée à un arbre qui sert de colonne ; à gauche une truie allaitant ses marcassins ; — la nuit elle joint sa musique à celle

des rats, le jour elle m'offre un sujet curieux d'observations psychologiques ; — en face, contre le mur, une planche, sur laquelle je dis la messe. J'ai passé là deux jours et deux nuits, mangeant du blé de Turquie et des cornichons cuits à l'eau, sans graisse ni sel, mais avec du piment. On avait fait venir deux garçons, en service chez des païens du voisinage. Quatre enfants seulement étaient présents et je savais qu'il y en avait cinq ; il manquait une fille de douze ans. Dès le soir de mon arrivée, je fais celui qui ne sait rien et je demande : « Combien avez-vous d'enfants ? » Hésitation, balbutiement, réponse peu claire. Je réitère ma question : on répond qu'il y en a cinq, c'est-à-dire quatre,.. quatre, c'est-à-dire cinq ; enfin on avoue que, depuis un mois, la misère a contraint de livrer la fille à un païen qui la prendra pour femme dans un an. Si je me fâche, si je crie, si je menace, si je fais signe de ramasser mes affaires pour quitter une maison pareille ; si on est épouvanté, si on pleure, si on me fait des prostrations à deux genoux, je vous le laisse à penser ! Enfin, je consens à rester, mais à condition que le lendemain, coûte que coûte, en dépit des usages chinois, impitoyables en pareille matière, on fera l'impossible pour reprendre la pauvre petite. Comment vous figurer la difficulté d'exécuter mes ordres, étant donnés les usages et même la loi du pays ? La mère partit, mais elle fut renvoyée avec indignation.

Heureusement, on n'avait pas écrit l'acte de donation de la fille ; j'en fis un en faveur de l'Eglise, et le troisième jour, le père allait avec mon catéchiste le montrer aux parents du fiancé et leur dire : « La loi chinoise protège la *Religion de Dieu* et ses règlements, les païens n'ont plus de droit de les violer ; d'après ces règlements, l'adoption et le mariage entre païen et chrétien sont impossibles, à moins que le païen ne se convertisse ; vous vous êtes mis en contra-

vention en recevant cette fille, rendez-la, sinon le prêtre vous poursuivra en justice, et vous serez gravement punis. » L'argument était solide pour les Chinois, mais pratiquement j'aurais échoué devant les mandarins si mes adversaires avaient tenu bon ; ils rendirent la fille, que j'envoyai aussitôt à notre orphelinat. Ce coup d'état fit un bruit terrible ; pendant les pourparlers,je me tenais à l'écárt dans une auberge, cerné par la population, qui n'avait jamais vu d'Européen. Certainement la chose déplaisait ; mais mon argument crié à tue-tête fermait les bouches, et si j'ai vu de biens vilains yeux braqués sur moi, je n'ai pas entendu une injure. Quel aura été le résultat final de l'affaire, quelle impression aura-t-elle produite, je le saurai l'an prochain.

Ma dernière station fut Ya-Ky-Kéou. J'y arrivais avec l'espérance d'une bonne pêche : elle a été déçue par l'aventure qui termine ce récit. — Disons d'abord que, s'il y a des fainéants sans feu ni lieu, des coquins voués à tous les crimes, capables de molester les chrétiens, une vermine,le dégoût et la terreur des honnêtes gens, ce sont les soldats chinois. Or, à cause de la rébellion qui se produit au Sé-Tchouan, on fait partout des enrôlements militaires. Pour le Kouy-Tchéou, les engagements sont reçus à Tsen-y-Fou ; des bandes de volontaires y affluent par toutes les routes. Sur le chemin d'Y-La-Kéou, il m'arriva de croiser une caravane de ces jeunes gens déjà revêtus de l'uniforme, et deux jours entiers nous avons suivi la même direction : quand nous nous rencontrions, ils ne faisaient que m'insulter, me menacer, moi, les chrétiens, la religion, me désigner à la malveillance des passants. Quels fâcheux compagnons ! Ils avaient un regard de bête fauve ; au fond de leurs yeux je voyais leur âme où le diable est assis, fourgonnant son feu, attisant la haine, non pas cette haine ordinaire dont les chrétiens peuvent ressentir des

accès, mais la haine éternelle, *œcuménique*, que seuls le baptême et la foi peuvent détruire. Je tâchais de faire bonne contenance. Le second jour, les misérables étaient plus insolents à Pé-La-Kan, où je m'arrêtais une heure; leur audace avait décuplé ; ils voulaient ameuter la population, mais les paysans ne se soucient pas de se mettre des affaires sur le dos : personne ne me molesta. Les soldats quittèrent Pé-La-Kan avant moi, et allèrent se poster à une lieue, dans la cour d'une auberge, sur le bord de la route. Me voyant arriver sur ma mule, l'un d'eux pose son parasol sur le pavé de la cour, le manche en l'air. J'arrive, je veux passer : personne ne m'empêche, pas d'obstacle apparent sur le chemin. Tout à coup, ma mule, ordinairement docile et nullement ombrageuse, refuse de marcher, se cabre, bondit ; je la talonne et la frappe : elle résiste avec une force que je ne lui connaissais pas, si bien que je finis par tomber. C'était à croire que la mule avait vu le diable ! Cette idée m'a poursuivi longtemps. Depuis, mon confrère m'a dit que les Chinois auraient une poudre inodore pour l'homme, mais d'une odeur repoussante pour les bêtes ; la moindre traînée de cette poudre, répandue au travers d'un chemin, formerait un obstacle infranchissable aux chevaux et aux mules.

Remis en selle, les soldats me suivirent, m'agonisant de sottises, sous prétexte que ma mule avait crevé le parasol en ruant, cherchant, toujours en vain, à exciter les passants contre moi ; un brave homme vint m'avertir qu'ils voulaient me tuer à Ya-Ky-Kéou. — Vous n'êtes pas inquiet, n'est-ce pas ? Je vous écris un volume, je ne suis donc pas mort. Je ne fis que rire de ces menacrs, et arrivai à Ya-Ky-Kéou chez un de mes adorateurs. Là m'attendaient huit jeunes chrétiens des environs, grands gaillards que j'étais fier de voir autour de moi. Vive la jeunesse, vivent les chrétiens qui n'attendent pas la décrépitude pour donner à Dieu les restes d'une vie qui ne peut plus leur servir !

Après m'être restauré, je tenais conseil avec mon catéchiste dans le jardin, lorsque nous entendîmes le peuple s'ameuter sur la route ; en un instant, la maison s'emplit de vociférations furieuses, les soldats sont à la porte du jardin, hurlant, trépignant, me menaçant du geste, criant qu'ils vont me lier, m'emmener et me tuer ; les chrétiens leur barrent le passage et les repoussent ; mon catéchiste me conseille de fuir ; persuadé que les soldats veulent m'effrayer pour m'extorquer de l'argent, je reste et m'égosille à crier plus fort qu'eux. Dans la rue, des centaines de païens regardent, sans prendre fait et cause pour personne, prêts à rire avec le vainqueur, quel qu'il soit. Enfin on a raison des soldats, qui rentrent à l'auberge sans m'avoir touché. J'expédie un courrier à Tsen-y-Fou ; mon confrère voit le mandarin, qui promet d'aviser. En attendant, je reste tranquillement à Ya-Ky-Kéou, assurant au peuple que justice serait faite ; mais les païens, tout en écoutant la doctrine avec une certaine sympathie, se méfiaient : « Nous verrons ce que fera le mandarin, » disaient-ils. Le mandarin envoya des satellites. Les soldats s'enfuirent ; pourtant, on en saisit deux en train de fumer de l'opium dans une auberge, et de raconter la belle peur qu'ils avaient faite au prêtre de la *Religion de Dieu*. L'aubergiste lui-même les livra ; ils furent garrottés, amenés à Tsen-y, frappés de rotin sur le derrière, et mis à la cangue en attendant leurs complices. Le mandarin m'envoya son palanquin, des porteurs et des soldats de son escorte ; ils me ramenèrent en triomphe à Tsen-y. J'aurais mieux aimé achever ma visite à Ya-Ky-Kéou, j'y serais resté avec les honneurs de la guerre ; mais mon confrère m'écrivit de profiter de la gracieuseté du mandarin, afin de donner aux chrétiens la consolation de se voir honorés et défendus en ma personne. Ainsi fut pris le diable qui croyait me prendre.



LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Fou-Yang-Chouy, le 29 octobre 1877.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

JE reprends le récit de ma dernière campagne, interrompue par la moisson. Fong-Siang-Pa, où j'écris cette lettre, n'est ni un bourg, ni une ville, ni un village, mais une petite vallée avec des fermes disséminées çà et là. Mon hôte est un des meilleurs types de brave homme qu'on puisse voir, assez riche pour le pays. Il fait de l'eau-de-vie chinoise. Ses produits diffèrent quelque peu de notre fameux cognac, mais cela n'empêche pas les chrétiens venus pour la fête de s'en régaler ; pourtant ils n'en abusent pas ; ici l'ivresse est extrêmement rare. Moi, rien que l'odeur de cette eau-de-vie me donne des nausées ; il n'en est pas de même de Lao-Tchang : il trouve l'occasion excellente ; quand il a de quoi, c'est un puissant buveur. On me sert le fameux fromage de haricots, un mets national que je n'avais pas encore goûté! Quelle horreur! Vous êtes saisi au nez et à la gorge par une odeur d'ammoniaque à renverser ; les Chinois sont friands de leur fromage : ce sont des haricots cuits, fermentés, mis en gâteau avec je ne sais quelle préparation ; le gâteau séché devient noir, très dur, capable de se garder plusieurs années, infect comme la chose qu'il rappelle et dont il porte le nom ; pour le manger, il suffit de le faire revenir dans l'eau bouillante.

On vient de tuer un cochon en mon honneur ; peut-être la musique



Acteurs chinois.

dont il a régalé le pays, à l'article de la mort, attirera-t-elle ce soir et demain les gourmands d'alentour. Ce sera une occasion d'exhor-

ter, nous profitons de tout. Six familles déjà se sont laissé prendre



Acteurs chinois.

au filet, d'autres sont en pourparlers. Quel plaisir, lorsque les familles représentées par leur chef viennent se soumettre! On voit la foi entrer,

s'installer, s'incarner ; rien n'est intéressant comme cela. Sans doute elle vient lentement, l'acte d'adhésion ou d'*adoration* ne la suppose pas encore ; l'œil païen est toujours là ; l'énoncé de nos dogmes étonne beaucoup. Mais peu à peu le chaos se débrouille, le bon sens retrouve son empire, ce qui semblait étrange et obscur dans notre symbole s'éclaircit. On suit les progrès de la foi, jusqu'à ce qu'enfin elle transforme l'âme et s'épanouisse sur le visage en un bon sourire qui signifie : A présent, j'en suis !

Hier, dans une chambre séparée de la mienne par une mince cloison, le catéchiste instruisait un *nouveau chrétien ;* il posait les questions, soufflait les réponses, donnait des explications plus ou moins rustiques, car le brave homme est fort naïf ; puis, s'interrompant brusquement, il criait à tue-tête : — « Hé ! la foi, ça vient-il ? ça ne vient-il pas ? » L'autre ne manquait pas de répondre à chaque coup : « Ça vient ! ça vient ! » Alors les explications de reprendre, et, cinq minutes après, même question : « La foi, ça vient-il ? » Je riais comme un épileptique, mais j'étais content ; c'est si beau la naïveté de l'intelligence, la simplicité de la foi ! Ce trésor est perdu en France, parce qu'on a mis dans des têtes incapables de porter un pareil fatras, ce qu'on appelle « *les lumières modernes* » *!* Belles lumières pour faire tourner les têtes, et les fermer à la foi chrétienne !

A propos de simplicité, que je vous raconte une de nos soirées *catéchisantes*. Me voilà entouré des chrétiens dans la plus grande salle de la maison ; la prière est terminée, je suis devant l'autel, le catéchiste près de moi, les gens assis sur des bûches ; nous interrogeons. Les vieux et les vieilles y passent comme les autres ; en Chine, tout le monde est enfant, surtout devant le Père, et le respect humain inconnu ; vous entendez sans cesse les chrétiens parler du catéchisme, des prières, de la morale, des mystères, du Ciel, s'exhor-

ter à être *fervents*. On interroge donc : « Tchang, la vieille grand' mère, combien de DIEUX ? — Un. — Combien de personnes ? — Trois. — Le Père est-il DIEU ? etc... » Et la pauvre vieille de tomber, comme nous y sommes tombés nous-mêmes, dans le piège de trois personnes qui sont trois DIEUX. — « Ho ! là-bas, Ly, le quatrième (il a trois frères aînés), pour qui l'Enfer ? » Naturellement il répond : « Pour les païens ! » Il faut lui faire comprendre que c'est aussi pour les mauvais chrétiens. — « Quelles sont les souffrances de l'Enfer ? — Pas de riz à manger ! » — Hilarité générale. Vous figurez-vous aussi un endroit où il n'y ait pas de riz à manger ? quelles affres ! — « Ho ! Sié, la grande bru, à quoi sert d'être chrétien ? » — Après réflexion elle répond : — « C'est une bonne chose ! » — Impossible d'en tirer rien de plus. — « Et toi, le dernier (le plus jeune des garçons de la maison), où est ton âme ? » Sans hésiter il met la main sur son ventre : — « Elle est ici ! » — Personne ne rit, car le ventre en Chine est plus noble qu'en France ; plus on l'a gros, plus on est respectable. La séance dure ainsi jusqu'à minuit. Le Chinois se couche tard. Je les regardais, l'autre soir, les uns assis sur leurs bancs, les autres à terre, les enfants se roulant dans la poussière, les chiens endormis au beau milieu de l'assemblée ;— il y a des bandes de chiens, et leur nourriture est de nettoyer les enfants ; dans un coin un vieux fumait une pipe juste aussi longue que lui ; devant moi, Lao-Tchang, tout en suivant l'instruction, passait l'index de la main droite entre les doigts de ses pieds, le portait à son nez et aspirait le parfum ; un autre humait son thé, gorgée par gorgée, avec le bruit que font certaines personnes en mangeant la soupe. Vers minuit, on s'arrête, on fume une dernière pipe ; le maître de la maison bourre, allume, met en route celle de sa vieille mère et la lui donne ; les uns vont se coucher, les autres causent encore longtemps, et cependant on se lève

très matin. Lorsque le missionnaire visite une station, les chrétiens du voisinage sont avertis, et il en vient quelques-uns. Ils couchent partout, à terre, sur des nattes, dans de grandes corbeilles ; celui qui est muni d'une couverture a vite trouvé un camarade de lit. La nuit dernière, Lao-Tchang était couché avec un brave homme ; à chaque bout du lit une tête ; les pieds parfumés de Lao-Tchang reposaient contre la figure de son compagnon. On a toujours soin de faire pour le Père une place où il soit seul et tranquille ; mais s'il a une fenêtre, les païens ne manquent pas d'accourir, d'enfoncer dans le papier mou qui forme vitre un doigt mouillé de salive, et de regarder des heures par le trou qu'ils ont pratiqué : c'est si drôle, un Européen !

Pendant que je vous écris, le catéchiste donne une leçon à quelques chrétiens : il s'évertue, pour faire montre d'érudition, à leur apprendre les noms déjà si drôles des trois rois mages, rendus plus étranges encore par la transformation qu'ils ont subie dans la langue chinoise : Pa-Eul-Ta-Sa-Eul, Mé-Eul-Ky-Yo-Eul. Le gredin ! Hier il a passé une demi-heure à leur raconter l'histoire de Pa-La-Pa (Barabbas) ; on a beau le ramoner, rien ne le fait revenir de son goût par trop prononcé pour l'érudition et les noms européens. Je vous demande ce que fera du nom de Pa-La-Pa cette vieille qui ne peut se loger dans la tête le nom des trois personnes divines ! Ça me met dans des colères !





LETTRE DIX-HUITIÈME.

Ta-Pin-Chang, le 10 mars 1878.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

J'Ai commencé une nouvelle tournée par Lo-Se-Yen, fort village à une journée de Tsen-y : il ne compte que deux familles chrétiennes, le gros des néophytes se trouve aux environs, et il est assez difficile de les réunir. Beaucoup de païens viennent aussi parler religion, écouter la doctrine ; tous proclament son excellence, la fausseté des calomnies débitées contre elle, la nécessité de l'embrasser. Je les bourre et les fais bourrer de l'idée d'une autre vie, avec alternative du Ciel ou de l'Enfer : c'est cela qui décide et convertit. Quelques chefs de famille bien posés sont à deux doigts de se faire chrétiens ; des influences étrangères les arrêtent encore. Je le regrette, sans doute, mais je m'en console : il est si rare qu'un homme se convertisse du premier coup ! D'un autre côté, l'utilité du temps et de la réflexion pour nous amener les âmes est un puissant argument en faveur de notre doctrine. Les bonnes vérités que ces braves gens ont entendues et qu'ils vont méditer d'ici à l'année prochaine, fermenteront, germeront, enfin se comporteront *per modum seminis*. C'est la loi : rien ne se produit dans le christianisme que *per modum seminis... semen est verbum Dei* (1). Que ce mot est donc philoso-

1. Voir Luc, VII, 5 et seq.

phique et chrétien ! Bien qu'il m'ait frappé depuis longtemps, il me fallait venir en Chine pour en comprendre tout le sens et la portée. Une parole tombée dans une âme agit sur elle peu à peu ; un chrétien jeté seul en plein pays païen prépare les voies, rien qu'en faisant connaître la religion, en donnant occasion au missionnaire ou aux catéchistes d'apparaître de loin en loin. Une prière, une messe dans une région entièrement vouée au paganisme, chasse bien des démons, fait descendre bien des grâces !

Je n'ai pas récolté que des espérances à Lo-Se-Yen, le bon Dieu m'a donné un acompte sur la moisson prochaine. Le marché s'est justement conclu ce matin ; vous allez voir la parabole de la semence. Non loin d'ici, habite une famille chrétienne ; le père était seul baptisé, mais tiède et négligent. Après l'avoir réchauffé lui-même, j'avais pu baptiser son fils, sa bru et leurs enfants. Et voilà qu'il m'amène un jeune maître d'école intelligent et honnête, son voisin. — Les maîtres d'école sont une proie très convoitée par nous, à cause de l'influence qu'ils exercent autour d'eux, et des services qu'ils peuvent rendre à nos œuvres. — Celui-ci était allé, dans son enfance, écouter un missionnaire de passage au pays, mort depuis huit ans ; il avait gardé le souvenir des paroles du prêtre, et, tout en pratiquant des superstitions *parce que c'était l'usage* (premier principe de la morale chinoise), il les savait être fausses et ridicules, et ne renonçait pas à l'idée de se faire chrétien. Il est venu me voir à Lo-Se-Yen. Je l'ai pressé ; il hésitait toujours, et cela se comprend, étant donnée sa position dépendante des païens ; je l'ai pressé encore, sans forcer la mesure, lui laissant quinze jours pour se tâter et réfléchir davantage. Revenu hier soir, il adorait ce matin, et retournait à son école, bien résolu de travailler lui-même à faire connaître à ses enfants et à leurs parents la religion chrétienne. Je puis compter

sur lui. Lo-Se-Yen est proche du district de Kieu-Sy-Tchéou, que les dispositions hostiles de ses habitants ne nous ont pas permis encore d'entamer. Cependant, nous avons, sur les confins de ce territoire, quelques stations ; la plus importante compte une trentaine de fidèles émigrés du Yun-Nan : c'est Cha-Tou. L'histoire de ces pauvres gens est vraiment providentielle.

Attirés par le bon marché des terres à louer, ils y vinrent en janvier 1875, au prix des plus grandes fatigues, — vingt-cinq jours de marche, — n'ayant d'autres bagages que des loques et leurs livres. Comme ils étaient les premiers chrétiens qu'on eût jamais vus là, leur arrivée fut saluée par des cris de fureur, des menaces de persécution. L'orage dura une année entière ; à tout instant on parlait de les torturer et de les tuer. Eux, se croyaient très éloignés de toute résidence de missionnaire, et, à leur grand chagrin, demeuraient sans les secours religieux et l'appui que nous n'eussions pas manqué de leur donner. Par bonheur, ils avaient parmi eux un marchand de remèdes, ancien serviteur des missionnaires du Yun-Nan, jeune, intelligent, capable de parler, gai compagnon, bien vu des païens, avec qui son commerce le mettait en relations. Il a su défendre les chrétiens sans offenser personne, leur rendre le séjour possible dans le pays, répondre aux accusations portées contre eux, dissiper les préjugés, enfin conquérir la position et même préparer les esprits à recevoir l'Évangile.

L'heure d'agir semblait donc avoir sonné : une tentative prématurée eût compromis la tranquillité de nos pauvres émigrés et nos espérances de conquête. J'arrive soudainement, afin d'enlever aux païens la possibilité de rien préméditer, mais je me montre, pour les intimider, et aussi pour les forcer à s'occuper de notre religion. Cha-Tou est un fort *marché*, avec une rue très large, bordée de boutiques,

d'ateliers, d'entrepôts. Les chrétiens demeurent à deux kilomètres plus loin. Un païen m'aperçoit au bout de la rue ; il répand la nouvelle, criant à tue-tête : « Un Européen ! un Européen ! » Voilà toute la population en l'air, à regarder cette bête curieuse. Je n'étais pas précisément rassuré, mais il fallait payer d'audace ; grâce à mon attitude, la foule me laissa passer sans m'insulter. Après, par exemple, on s'en paya sur mon compte, et DIEU sait si le répertoire des injures et des calomnies à notre usage est bien fourni. On nous accuse de tuer les petits enfants, de composer des remèdes avec leur cœur, de leur arracher la prunelle des yeux pour l'envoyer en Europe, où l'on en fait des verres de lunettes ou des collyres, etc., etc.

Sorti du *marché*, j'allai loger dans la seule maison passable, habitée par le jeune marchand de remèdes et une famille *Mà*, et adossée à une maison de païens, propriétaires du terrain ; — une simple cloison en planches fait la séparation. — Pour moi, on avait disposé, au moyen d'une espèce de paravent en feuillage, un réduit sans fenêtre. J'y ai fait une abondante moisson de poux sans parler des puces et des punaises.

Les chrétiens accoururent, les uns après les autres, voir le *Père*. Privés de secours religieux depuis trois ans, ils ont pas mal à *recoudre*, mais ils ont gardé la foi, ils ont encore de l'*étoffe*. J'ai eu la consolation de les laisser affermis et réchauffés. Ils m'ont promis de se remettre aux prières, à la doctrine, à l'observation du Dimanche, d'instruire leurs enfants, de semer les bons exemples parmi les païens; j'en reviens toujours à cette semence.

Mais il s'agissait encore de conquérir l'indigène ; attendez, je vais vous conter cela ; et si le résultat fut chétif en apparence, vous penserez à la semence de l'Évangile. D'abord mon jeune homme alla inviter, de ma part, à la prédication, les gens avec qui il avait causé

religion et qui lui paraissaient favorablement disposés. Ils vinrent en masse, la plupart uniquement par curiosité, et n'écoutèrent la doctrine que d'une manière distraite. Plusieurs cependant y prêtèrent attention, firent des questions et partirent. Quelques-uns restèrent pour examiner de plus près, s'informer, discuter à fond ; ils donnèrent des signes de sympathie, et laissèrent de l'espoir. Tous s'accordèrent à dire : « Un peu plus tard, si d'autres se font chrétiens...., si on ne vous persécute pas...., il faut que j'en cause avec ma femme, ou mon père, ou mon frère.... »

Un des païens les plus riches et les mieux posés, commerçant sur le *marché*, entra en *pourparlers* avec moi ; au bout de deux jours il adorait ; il a trois enfants, beaucoup de parents et d'amis aux environs : c'est une vraie conquête et les « *prémices de la gentilité* » en ce pays. Jugez si j'en suis heureux ! Cet homme a eu besoin de courage pour se convertir ; le *maire* de l'endroit l'avait menacé, s'il se faisait chrétien, de lui susciter quelqu'affaire au prétoire : il n'a pas cédé.

Pour en imposer aux païens, et leur rappeler l'existence des traités qui garantissent la liberté de notre religion, j'eus l'idée d'aller loger chez mon nouveau chrétien, en plein *marché !* Lui, me reçut avec empressement, et devinez quel jour je me suis installé au cœur de ce marché de Cha-Tou, jusque-là si hostile aux chrétiens ? Le premier mars, le premier jour du mois de saint Joseph, notre grand patron ! Impossible de dire combien de curieux sont venus me voir, me regarder des pieds à la tête, ouvrir mon bréviaire, palper l'étoffe de mes habits, examiner mon autel et mes images, me demander la distance de mon pays, mon âge, s'informer de nos usages, etc... Ces intolérables exhibitions de soi-même, il faut absolument les subir. En Chine, tout passant a le droit d'entrer dans n'importe quelle

maison, de s'y asseoir, d'y allumer sa pipe, de découvrir les casseroles sur les fourneaux, de pénétrer dans les appartements les plus intimes, sans autre motif que la curiosité. Parmi *mes spectateurs*, les uns rient de moi, de mon nez, de ma barbe, de mes cheveux blonds ; les autres trouvent de bonnes paroles, et, par politesse, me disent qu'ils ont vu notre église de la capitale ; ceux-là, pour faire de la science, débitent sur la situation géographique de la France ou sur nos pratiques chrétiennes les bêtises les plus ridicules.

Enfin, je n'ai subi aucun désagrément, et j'espère que mon séjour aura raffermi la position de nos fidèles ; c'est aussi un jalon pour l'avenir. Mon nouveau chrétien m'a promis de tenir bon, quoi qu'il arrive. Il élèvera chrétiennement ses enfants et fera de la propagande autour de lui ; il a trois garçons, quelle bonne semence de chrétiens ! Que saint Joseph nous aide et protège mes pauvres chrétiens de Cha-Tou !

Pour revenir à Ta-Pin-Tchang, il faut marcher une grande journée, traverser une rivière encaissée de rives d'un pittoresque *effrayant* : ce sont d'immenses rochers à pic, hauts comme la cathédrale de Beauvais, avec des cavernes, des anfractuosités, des cascades. Par endroits, la rivière est obstruée de grosses pierres qui ont roulé et forment des ponts naturels à plusieurs arches. Les chemins sont affreux, difficiles à trouver, même quand on les demande. Tout Chinois à qui vous demandez votre chemin, commence par vous poser une masse de questions : d'où venez-vous, où allez-vous, chez quelle famille, qu'allez-vous y faire, votre pays, votre nom ? etc... Si vous ne lui répondez, il se refuse à vous renseigner.

La nuit était déjà tombée ; depuis le matin nous n'avions pas mangé un grain de riz, et nous avions encore une lieue et demie à faire pour atteindre Ta-Pin-Tchang. Nous serions restés en route

sans l'assistance d'un chrétien du lieu qui nous servit de guide. Obscurité complète, une route... c'est-à-dire un sentier qui serpente au flanc des collines, à travers les rochers et sur les bordures des rizières. Impossible de faire un pareil chemin à pied ; ma mule elle-même tremblait, je sentais sous mon genou son cœur battre à tout rompre quand il lui fallait descendre l'escalier si glissant. Pourtant, à force de tâtonnements et de prudence, nous allions arriver sans encombre. Hélas ! nous comptions sans un pont en pierres disjointes jeté sur un torrent desséché ! Il fallait passer : ma mule s'engage sur ce malheureux pont, large de vingt-cinq centimètres ; elle pose un pied, puis deux.., et patatras ! une pierre roule, et la monture aussi avec son cavalier ! Nous dégringolons ensemble ; heureusement des broussailles ont retardé et amorti notre chute ; nous sommes tout de même bel et bien tombés. J'ai pu me relever, pendant que la pauvre bête gisait encore au fond du gouffre, comme incrustée dans les pierres ; sa tête seule passait, et elle ne faisait pas un mouvement pour s'aider à sortir. La belle peur que j'avais de lui trouver les jambes cassées ! Le guide alla chercher de la lumière et du renfort ; avec l'aide de deux hommes, et en travaillant une bonne heure à couper les racines et à déplacer d'énormes quartiers de roche, nous avons pu enfin la dégager.

A Ta-Pin-Tchang vit une bonne vieille, chrétienne depuis vingt-cinq ans, attachée à l'Église aussi profondément qu'il est possible de l'être, et l'un des rares témoins de presque toute l'histoire de notre mission. Elle était riche autrefois, et avait une magnifique maison, largement ouverte aux chrétiens et aux missionnaires ; les nouveaux y venaient apprendre la langue chinoise, les anciens y trouvaient un abri aux époques de persécution. Depuis, la bonne vieille a éprouvé bien des malheurs : sa maison incendiée par les

païens, son fils mort ;elle a tant pleuré qu'elle est devenue aveugle ; mais sa foi est à la hauteur de ses épreuves, et la pauvre femme demande à la prière ses consolations : elle passe son temps à réciter des chapelets.

De Ta-Pin-Tchang, je suis allé quatre lieues plus loin, à Ta-Ma-Chouy, par des chemins *impossibles*, encore plus impossibles que les autres. Enfin, je suis arrivé, mais dans des circonstances fâcheuses : mon hôte a une petite fille de six ans sur le point de mourir. Je l'ai confirmée (1) ; alors la mère, voyant que tout espoir était perdu, a dû se conformer à l'usage chinois, fournir la preuve authentique de sa douleur, le public exigeant autre chose que des larmes et des sanglots. Voilà donc la pauvre femme qui prélude par des soupirs et des plaintes de commande ; puis elle se met à crier, sur un ton dolent et tremblotant avec une finale de lamentations, un tas de phrases convenues, toutes coupées par un arrêt de trois grands soupirs. C'est absurbe et ridicule, mais c'est de rigueur, même chez les bons chrétiens. Le tribut de lamentations payé à l'usage, la femme a repris tranquillement ses occupations, pleurant encore, mais des larmes naturelles cette fois. La comédie recommencera après la mort de l'enfant.

Cela me rappelle une autre scène à laquelle j'ai assisté aussi cette année. Un de nos confrères mourait à Tsen-y ; le corps déposé dans notre chapelle, les chrétiens organisèrent les prières, qui durent jour et nuit depuis le moment de la mort jusqu'à l'enterrement. Le soir, les femmes demandèrent à prendre la place des hommes auprès du cercueil. La permission donnée, les soupirs commencent : soudain une *luronne* pousse un premier cri, et toutes de lui répon-

1. En Chine, tous les missionnaires ont le pouvoir d'administrer la Confirmation.

dre par des gémissements, des lamentations à fendre l'âme et à rompre le tympan, des hurlements montés à un diapason suraigu ; elles se tordent, se jettent sur le cercueil, l'embrassent... C'était une véritable bacchanale, et nous ne pouvions hausser les épaules.



IDOLE CHINOISE. — Tien-Hoang, Empereur du Ciel.

Tout dans ce peuple est de convention ; les sentiments naturels sont rares, faibles, étouffés dans leur germe par des superstitions extravagantes, noyés dans une foule d'usages contre nature qui réglementent l'affection comme la douleur, et leur substituent des

démonstrations d'émotion de commande. Tel est en particulier ce fameux *culte des ancêtres* dont les écrivains rationalistes se sont tant engoués !

La petite malade mourut, et, comme je l'avais prévu, il y eut aussitôt recrudescence de désespoir. La mère était aidée par ses amies chrétiennes et païennes ; elles se lamentaient à qui mieux mieux ; le chat, les chiens, le buffle, les canards, effrayés ou surexcités par le tapage, s'en mêlaient aussi ; sur un commandement, tout a cessé, et chacun de causer le plus tranquillement du monde, et d'aller à ses occupations. Le cercueil se faisait pendant l'agonie. Pour le dire en passant, les Chinois achètent souvent leur cercueil longtemps avant leur mort ; ils tiennent à en avoir un beau ; un bon fils donne un cercueil à son père et à sa mère au jour anniversaire de leur naissance ; il n'est pas une maison aisée où vous ne voyiez quelques grands cercueils déposés devant la porte, sous un hangar, ou dans la pièce principale, en attendant leur proie. Mœurs chinoises !

Savez-vous un fait que la mort de cette enfant m'a permis de constater une fois de plus ? Morte le matin, le soir, selon les lois ordinaires, elle aurait dû être rigide et pâle. En Chine on est soumis à cette loi comme partout, sauf les chrétiens. Oui, tout chrétien, pourvu qu'il ne soit pas un pécheur public, reste flexible après la mort et ne perd pas ses couleurs. En particulier, cette pauvre petite fille est extrêmement flexible, plus flexible qu'une personne vivante, parce qu'une personne vivante se raidit quand on veut la manier ; elle a conservé ses couleurs, ses lèvres sont rouges. Des païens et des chrétiens entourent le cercueil ; je leur demande s'ils ont vu souvent cette différence entre les chrétiens et les païens après la mort : les uns et les autres sont unanimes à dire qu'ils l'ont vue toujours.

D'ailleurs la chose est tellement connue par ici, qu'on n'y fait plus attention ; seulement les païens, quand ils perdent un des leurs, regardent si le cadavre devient raide ; ils seraient effrayés s'il ne l'était pas, ce serait pour eux une preuve que leur parent a trah ses dieux.





LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Cha-Tsen-Pa, le 6 novembre 1878.

Cher monsieur le Doyen,

Me voici chez de bien braves gens, de la meilleure espèce que nous ayons dans ces parages ; vous seriez trop heureux de n'en avoir que de semblables. La chrétienté de Cha-Tsen-Pa se compose de dix ménages, émigrés du Sé-Tchouan depuis douze ans ; à leur arrivée, ils ont acheté des terres à un bon marché extraordinaire, à cause de la dépopulation du Kouy-Tchéou par les invasions de rebelles ; mes bonnes gens ont donc leur petite culture. Venus païens, ils ont trouvé ici le christianisme, et l'ont embrassé. La persécution d'il y a neuf ans ne les a pas ébranlés : ils avaient perdu tout ce qu'ils pouvaient perdre, excepté leurs terres et leur vie, qu'ils ont sauvée en se cachant dans les montagnes. Aujourd'hui ils sont à l'aise. Cette situation est excellente : pas un chrétien qui bronche, pas un qui donne le mauvais exemple, ou néglige le gros de ses devoirs ; les enfants sont élevés dans la foi ; tous tiennent certainement, du fond de leur cœur, à leur religion et à leur salut. Quand la chrétienté a été formée, comme elle le fut ici, par des émigrés, la propagande chez les païens indigènes est longue et difficile ; ils se défient, s'empêchent les uns les autres ; il faut attendre que l'étranger soit devenu, en quelque sorte, indigène lui-même par les relations, les mariages, les naissances et un long séjour dans le pays. C'est maintenant le cas ; une

bonne famille du lieu, alliée à ces chrétiens, vient de se convertir ; j'espère que ce sera un germe.

J'arrivai, il y a trois jours, sans guide, avec mon fidèle Lao-Tchang, marchant tous deux à l'aventure, puisque ni lui ni moi ne connaissions les routes. Il fallait à chaque instant demander notre chemin ; tantôt on *houpait* un laboureur qui retournait sa rizière en pataugeant dans la vase lui et son buffle, tantôt on hélait un porteur de fagots... sur la montagne : — « Ho! ho! grand homme qui portes un fagot,... grand homme qui laboures une rizière, par où va-t-on à Cha-Tsen-Pa ? » — A force de marcher, nous approchions pourtant, du moins nous en avions l'espérance ; déjà nous apercevions des maisons éparses çà et là, à la mode du pays, chacune entourée de ses rizières. Etait-ce notre village ? Nous hésitions encore, lorsque tout à coup, sur le bord d'une rizière, trois enfants de quatre à six ans, qui barbotaient dans la boue — délices de l'enfance, preuve de l'unité de la race humaine — entendent le pas de ma mule, regardent, et, après réflexion, se mettent à crier, en courant vers la maison : « Voilà le Père ! voilà le Père! » — Nous étions donc chez nous ! On ne m'attendait pas si tôt, mais, chez de bons chrétiens, le Père est toujours bien reçu. J'étais trempé, couvert de boue ; en trois minutes, la maison est sens dessus dessous pour me décrotter, me sécher, me réconforter. Ces scènes que je vous décris, la reconnaissance du Père par les enfants, l'accueil des chrétiens, sont les joies et les consolations du missionnaire ; elles le reposent bien, allez ! à la fin d'une journée passée à se *ballotter* sur une mule à travers les montagnes, au-dessus des précipices, par des sentiers étroits, bordées d'épines mouillées et audacieuses.

Par la station de Cha-Tsen-Pa s'achève, à l'ouest, ma tournée commencée au midi ; j'ai fait une sorte de mouvement tournant autour

de Tsen-y-Fou. Nous avons, dans cette région, des familles chrétiennes disséminées parmi les païens, en sorte que, sans être nombreuses, elles donnent plus de besogne ; mais, par suite de leur dispersion, elles formeront avec le temps des noyaux de chrétientés. Jusqu'ici, peu de résultats ; on sent une résistance intérieure, des préoccupations matérielles plus vives qu'ailleurs, des craintes de persécution datant de neuf et dix ans, et une plus grande hostilité de la part des païens. Il faut arracher les familles une à une de la masse de perdition, former peu à peu, avec une patience invincible, le petit troupeau des élus. On convertit un païen, on le *chauffe*, on l'instruit, on le prémunit contre le respect humain, les moqueries, les agaceries des païens, contre ses propres tendances et ses faiblesses ; puis on s'occupe d'un autre. — Je le dis constamment aux chrétiens qui se plaignent de la difficulté de convertir les païens : « L'Eglise ne perd jamais courage, parce qu'elle ne périt pas ; elle avance toujours, et ne recule jamais ; une année, elle fait des conquêtes là où l'on veut se convertir ; une autre année elle étendra ailleurs ses possessions ; le tour de votre pays viendra, nous profiterons de l'occasion ; soyez seulement de bons chrétiens, ne faites pas perdre d'un côté ce que nous gagnons de l'autre ! »

Il y a quinze jours, j'étais dans une famille de cultivateurs — les Lieou, dont je veux vous raconter l'histoire. En 1800, cette famille assez nombreuse, qui habitait au nord-ouest de Tsen-y-Fou, se fit chrétienne. Chaque année, un prêtre chinois venait du Se-Tchouan visiter les stations du Kouy-Tchéou ,formées de quatre ou cinq cents chrétiens épars de la frontière à la capitale. La famille Lieou était seule dans ces parages, elle fut baptisée, et c'étaient de très bons chrétiens. La persécution de 1810 la dispersa ; plusieurs de ses membres apostasièrent, tout en gardant la foi au fond de leur cœur, et

le pays resta cinquante ans sans chrétiens. Durant cette longue période, des prêtres vinrent, du Se-Tchouan et du Kouy-Tchéou, visiter à intervalles réguliers les chrétientés du nord de la province ; mais la famille Lieou avait été perdue de vue, n'avait plus trouvé à se mettre en relations avec les missionnaires ; elle se croyait abandonnée, ignorant la présence d'autres chrétiens et le passage annuel des prêtres à deux jours de là. La doctrine et les prières s'oublient vite dans un milieu paien où le moindre signe du christianisme est une condamnation à mort, et surtout quand on est apostat. Les vieux, baptisés jeunes, moururent, DIEU seul peut savoir dans quels sentiments;les enfants n'ont jamais été chrétiens. Je les ai retrouvés; une démarche fut tentée auprès d'eux : sans doute elle ne pouvait aboutir du premier coup, mais elle donna espoir ; deux seulement, sur quarante, ont adoré. De la meilleure branche de cette famille Lieou il est resté trois *enfants* : une vieille, née en 1797 et baptisée en 1803, son frère et sa sœur, nés, l'un en 1804, l'autre en 1806, et tous deux baptisés à leur naissance. L'aînée, restée toute guillerette, saine de corps et d'esprit, comme pour servir de témoin, nous raconta l'histoire de ces temps-là ; c'est très touchant, et en l'écoutant je me disais : « Mon DIEU, que la religion chrétienne est donc divine, qu'elle est donc partout la même, partout pleine de miracles ! »

Ces trois pauvres enfants restèrent chez leurs parents jusqu'en 1810, vivant chrétiennement ; la vieille seule, à cette époque, avait assez de raison et d'instruction pour comprendre ce qui se passa, et ce qu'elle perdit quand on l'empêcha de vivre en chrétienne, en lui faisant épouser un païen. Son frère n'a que de vagues souvenirs, sa sœur ne se rappelle rien. Les voilà tous trois chez des païens, élevés en païens ; la vieille voulait sauver son âme et ne pas adorer

les idoles. On l'y força. — « Quand je pleurais, dit-elle, on me battait, on me disait que j'allais attirer le soupçon de christianisme sur la famille ; je pris le parti de ne plus rien dire, et fis semblant d'adorer les idoles ; mais je pleurais toutes les nuits. Si j'étais seule, je récitais les actes de foi, d'espérance et de charité ; je n'ai jamais manqué un jour de les réciter ; à part cela, j'avais oublié ma doctrine et mes prières. » — Son frère, brave homme du reste, mais d'une ignorance complète, se maria et vécut en païen. La petite sœur se maria, ne sachant que par ouï-dire qu'elle avait été chrétienne ; l'aînée avait retenu qu'elle s'appelait Marie, que son frère s'appelait Etienne, et sa sœur Anne.

En 1866, les missionnaires firent quelques tentatives à Tsen-y-Fou et aux environs ; un catéchiste fut envoyé dans la campagne ; le bruit de son passage arriva un beau matin aux oreilles de la vieille.— « Depuis plus de cinquante ans, dit-elle, je n'avais entendu parler de la religion que comme d'une chose odieuse et morte ; je croyais qu'il n'y avait plus de chrétiens sur la terre, et j'apprends qu'un homme prêche la religion à quelques lieues de chez nous ! Père, je n'ai pas mangé un grain de riz ce jour-là, tant j'étais saisie ; mais je ne saurais dire si c'était de la joie, du désir ou de la crainte de voir arriver cet homme ! »

Vous connaissez les chemins chinois ; vous savez aussi ce que sont les pieds d'une femme chinoise, — des pieds de chèvre ! jugez comme c'est commode pour marcher ! Eh bien, le lendemain de bon matin, ma vieille part avec ses soixante-huit ans, sur ses petites pattes, pour aller aux nouvelles. Elle arrive ; le catéchiste explique sa religion : un seul DIEU en trois personnes, JÉSUS-CHRIST Fils de DIEU incarné, la Sainte Vierge, le péché originel, Adam et Ève, JÉSUS-CHRIST mort sur la croix, les sacrements, les prêtres, les évê-

ques et le pape, le *Fa-Koué*, comme elle dit, c'est-à-dire la France. A chaque mot, elle criait, pleurait, arrêtait le catéchiste pour lui dire que c'était bien sa religion et ce que le prêtre chinois expliquait jadis à ses parents. On tint conseil, et le catéchiste vint passer quelques jours dans la famille. Depuis des années, malgré qu'elle n'eût plus guère d'espoir, la pauvre vieille avait souvent parlé de la religion à son mari et à ses enfants, et deux de ses fils m'ont dit que, longtemps avant leur conversion, les exhortations de leur mère avaient mis en eux un petit germe de foi. Elle répétait surtout qu'il fallait *sauver son âme, gagner le Ciel*, et que *la Religion était nécessaire pour cela.* Lors de la visite du catéchiste, vers 1866, toute la famille devint chrétienne, la vieille, son mari, deux de ses fils habitant avec eux, mariés et pères de nombreux enfants. J'ai trouvé là encore ce bon type qui vous réjouit, vous sourit, et révèle au premier coup d'œil *l'âme chrétienne.*

Est-elle jolie, mon histoire d'*enfants ?* J'oubliais deux détails qui complètent la physionomie de la vieille. En 1869, Mgr Faurie, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou, dut recueillir tous les documents relatifs aux martyrs que nous ont faits les persécutions antérieures. Les anciens furent interrogés ; la bonne femme était le plus vieux témoin : elle ne savait que l'histoire du martyr Pierre Ou de Long-Pin, mais avait beaucoup de détails sur l'ancienne persécution, puisqu'elle était un demeurant de nos temps héroïques ; son témoignage fut recueilli. A chaque visite, elle vient demander au missionnaire : « Comme ça, c'est donc vrai, mon nom et mon témoignage, que j'ai donnés à l'évêque Faurie, sont allés à Rome, et le pape les a vus ? » Cette année, la question m'ayant été posée, j'ai répondu : « Mais oui, et ils seront conservés des centaines d'années ; on les a imprimés dans nos livres, et les chrétiens

de notre *Fa-Koué* (France) les ont lus ; tu dois comprendre que l'histoire des martyrs, c'est l'honneur de l'Église et de tous les chrétiens ! » Si elle est contente, si elle se rengorge, je vous le demande un peu !

L'autre détail m'a été raconté par ses fils. Lors de la persécution de 1869, eux se sauvèrent avec leurs femmes et leurs enfants sur la montagne ; la vieille ne voulut jamais les suivre et s'obstina à rester à la maison, « *pour être martyre,* » disait-elle. Les païens arrivèrent pour piller la maison et tuer les gens ; elle les attendit tranquillement, assise devant la porte, disant son chapelet. Étonnés de la trouver seule et pas du tout effrayée, les rebelles lui demandèrent ce qu'elle faisait ; elle répondit : « Je vous attends, pour que vous fassiez de moi une martyre ! » Mais le Chinois vénère la vieillesse ; ma bonne femme n'eut pas le bonheur qu'elle ambitionnait, les païens respectèrent ses soixante-douze ans, et se contentèrent de piller et de saccager la ferme.





LETTRE VINGTIÈME.

Mou-You-Se, le 6 janvier 1879.

Bien chers Parents (1),

Je vous ai souvent parlé de Hin-y-Fou ; depuis longtemps Monseigneur désirait me voir à la tête de ce district immense et à peine ébauché ; le projet se réalise j'ai reçu ma feuille de route et je suis parti ! De Tseny à Hin-y-Fou, vingt jours de marche : « Voilà de quoi faire la belle jambe ! » m'écrit Sa Grandeur. Les chemins sont affreux ; je les arpente à grande vitesse, tantôt monté sur mon excellente mule, tantôt à pied, pour soulager cette pauvre *Fifine* qui n'en peut mais !... Je voyage en toute allégresse, car je vais à mon poste et à mon devoir ; j'appréhende bien le pays, qui est neuf, mais à la grâce de Dieu !

Le district de Hin-y-Fou est le plus écarté, le moins organisé de tous ceux de notre mission : ça me va, j'espère y travailler les côtes du diable et des païens. Jusqu'ici ma vie a été très occupée : elle le sera davantage encore ; c'est dans une contrée plus vaste qu'un diocèse de France qu'il me faudra établir des œuvres, bâtir des chapelles, fonder des centres de chrétientés. Quel plaisir de *gambader* à la recherche de la brebis perdue ! Il ne m'est pas défendu de vous dire que mon placement à Hin-y-Fou suppose une certaine confiance de Monseigneur en moi, car il y a beaucoup de travail, peu de ressources

1. Son père et sa mère.

et tout à faire. En 1860, Hin-y-Fou possédait une belle chrétienté fondée par Mgr Albrand et Mgr Lions ; la rébellion de 1866 a tout détruit. Depuis, le poste ne fut tenu que par des missionnaires de passage et à destination du Kouang-Si ; il s'agit aujourd'hui d'occuper définitivement cette position et d'agir pour notre propre compte.

Par rapport à la France, on serait peut-être dans le vrai en disant que Tsen-y est à moitié chemin entre Hin-y-Fou et Paris, car les communications régulières ne vont que jusqu'à la capitale du Kouy-Tchéou ; au delà, on s'arrange comme on peut, on envoie des courriers, on profite des occasions. Heureusement le Chinois est très voyageur ; pour un oui, pour un non, il vous entreprend des courses de huit jours, de quinze, de vingt jours ; en route, pour gagner *son riz*, il porte des palanquins ou des marchandises, puisque tous les transports se font à dos d'homme. Jugez si je puis désormais répondre de ma correspondance ; je ferai mon possible pour ne pas la négliger; mon devoir est, à ce point de vue, sous la sauvegarde de mon plaisir et de mon besoin, et je ne puis m'habituer à l'idée de vivre sans ces relations si douces ; elles sont, maintenant surtout, une grande partie de ma joie et de mon alimentation spirituelle.

Vous le voyez, chers Parents, je m'éloigne encore un peu plus de vous en quittant la région de Tsen-y ; mais votre souvenir est avec moi partout où je vais. Depuis le commencement de ce fatigant voyage je cause avec vous par la pensée, tantôt au sommet des montagnes, tantôt dans les anfractuosités et au fond des ravins ; en route, je repasse mes souvenirs, ces jours-ci plus que jamais ; le pays est si morne, si désert, qu'instinctivement on sent le besoin de le peupler un peu. Oh oui ! le bon Dieu nous rendra au Ciel ce que nous avons quitté ; sans cette espérance, que la vie du missionnaire serait triste, et son isolement désolant !

Un de ces derniers jours, je passais sur la route au pied d'un horrible Bouddha ; il était là, solitaire dans une pagode ; fatigué d'une longue marche, et trouvant un abri, je m'assis sur une pierre pour reprendre haleine, pendant que mon fidèle Lao-Tchang, armé d'un couteau, enlevait quelques touffes de la barbe de cette affreuse idole. Il n'aurait pas fallu qu'un païen le vît. Sur ce point nous sommes prudents : inutile de provoquer des représailles, ou d'exciter la colère. Cependant, il n'est pas défendu de rire d'un dieu chinois ; c'est ce que j'ai fait avec mon ami Lao-Tchang ; vous êtes invités à faire comme nous !

Enfin, j'arrivai à la dernière station avant Hin-y-Fou ; mon catéchiste et ma mule, brisés de fatigue, étaient restés en route pour se reposer ; Lao-Tchang seul m'accompagnait ; il ne me quitte pas plus que mon ombre, et sa présence m'est une sûreté. Hélas ! que de fatigues pour gagner Mou-You-Se ! Prenant mon courage à deux mains, je me suis mis à enjamber, après avoir avalé un petit pain, trois œufs et une tasse d'eau fraîche. La nuit arrivait, nous avions encore à franchir plus de quinze kilomètres, heureusement avec un beau clair de lune et par des chemins secs, mais dans un pays effrayant par sa solitude, son aridité et ses bêtes sauvages. Représentez-vous le pauvre voyageur chaussé de sandales de paille à quinze sapèques (un sou et demi) la paire, en longue robe de toile bleue, en caraco noir, suivi d'un Chinois qui porte quelques effets dans une sorte de hotte, et trottant par les chemins escarpés et tortueux des montagnes ! On saute d'une pierre sur l'autre, jusqu'à ce qu'on atteigne des vallées très profondément creusées par un fleuve ; on passe le fleuve en barque, et il faut escalader de nouveaux rochers nus et désolés. Quand vous êtes sur quelque sommet plus élevé, aussi loin que s'étend votre vue, vous n'apercevez que des pics de montagnes

illuminés par le soleil, ou plongeant leur tête dans les nuages. Vous rencontrez de longues enfilades de Chinois portant des fardeaux ; vous demandez la distance qui vous reste à franchir, on vous répond : « Six lieues. » Plus loin, nouvelle caravane, et nouvelle question ; réponse aussi décourageante : « Frère aîné, il te reste à faire huit lieues ! »

Le site est absolument sauvage : partout des pics, de sombres rochers émergeant au-dessus des hautes herbes ; on se croirait bien éloigné du monde habité, si on n'entendait par-ci par-là, mais sans rien voir, un hibou gémir, un coq chanter, un Chinois *houper* d'une voix grêle et nasillarde, un loup hurler, une panthère crier, un bœuf mugir. Pour moi, je passe mon chemin, tantôt disant un bout de chapelet, tantôt *ruminant* mes projets de conquête, tantôt calculant mes ressources et prévoyant mes dépenses, tantôt ravigotant mes souvenirs d'Europe ! Je ne suis pas trop hardi, mais avec Lao-Tchang je n'ai pas peur même de mon ombre, ni des tombeaux en pierre qui bordent la route et attestent que la contrée a été peuplée autrefois.

Enfin, tirant la jambe, dormant debout, buttant contre les inégalités du sentier taillé dans les rochers et souvent raide comme une échelle, nous arrivons à dix heures du soir au village de Mou-You-Se ; je frappe brusquement à la porte du missionnaire ; il n'était pas couché, mais, loin de m'attendre si tardivement, il en croit à peine ses yeux. Lao-Tchang me fait vite une soupe à l'oignon, on cause quelques instants, et je me couche ; mais le sommeil ne vient guère ; il m'a fallu vingt-quatre heures pour me reposer.

Pendant ce séjour à Mou-You-Se, un brave chrétien, baptisé depuis six ans, nous fait visite : « C'est un de mes fidèles, me dit mon confrère ; il était prédestiné à la foi. Depuis longtemps, avant de se

faire chrétien, il avait lu nos livres, et, tout en avouant l'excellence de notre doctrine, il disait : « J'en prends et j'en laisse, la foi ne vient pas ; en lisant cette doctrine je me dis : Pour ce qui est de lire, je puis lire ; mais il faut me garder de croire, car alors il faudrait me faire chrétien, et accepter ce qui s'ensuit. » — Or, il avait eu plusieurs enfants qui tous étaient morts petits ; un voisin les baptisait à son insu et les envoyait au Paradis. Un jour, un catéchiste se rencontre avec lui dans une maison chrétienne ; le catéchiste désirait faire sa conquête ; il passa la soirée à le presser, à lui montrer la nécessité de sauver son âme. Le brave homme répondit : « Oui, je comprends, c'est vrai, je me ferai chrétien ! » Mais cette réponse est très commune chez les Chinois qui nous entendent ; elle n'a que la valeur d'une politesse, et le païen (lui-même l'a souvent avoué depuis) n'avait alors aucune intention de se convertir. — On se couche ; il s'endort comme les autres, un peu préoccupé cependant, et le voilà qui fait un rêve : Un soleil paraissait à l'horizon et s'élevait dans le ciel, mais petit et pâle ; tout à coup, un second soleil apparaît, celui-ci vif, brillant, et monte vers le milieu du ciel. Au moment où le bon païen le regardait en se disant : « C'est étonnant comme celui-ci est plus brillant ; le premier est enfoncé ! » il remarque, au milieu du disque lumineux, le caractère chinois *Sin*, qui signifie *croire* ou *la foi ;* cette apparition le bouleverse et l'éveille brusquement. La foi était entrée soudainement, pour ainsi dire en forçant les portes. Il se lève ne tenant plus en place, et retourne chez lui avertir sa femme : « Je suis résolu, dit-il, à me faire chrétien ; vois si tu veux m'imiter, sinon je te quitte. — Comment ne ferais-je pas comme toi ? répond sa femme. » Et la famille entière se convertit.





Village chinois du Kouy-Tchéou.



LETTRE VINGT-ET-UNIÈME.

La-Gao, le 25 juillet 1879.

Cher monsieur le Doyen,

Avant de commencer l'exploration de la partie nord de mon district, je profite du passage d'un courrier pour écrire quelques lettres. Ce n'est pas que mon installation soit précisément commode : pour siège un petit banc, pour dossier mon lit, pour pupitre un couvercle de panier en tresses de bambou posé sur mes genoux.

La maison est en roseaux ; elle se compose d'un seul grand appartement carré, qui sert à toutes les créatures et à tous les usages. En ma qualité de *Père*, j'occupe depuis deux jours le meilleur coin et l'unique lit, pas brillant, je vous assure, et je n'y enfonce pas. Le catéchiste couche à terre, près du lit, sur une botte d'herbe qu'on étale le soir. La famille de céans — sept personnes assez stupides — couche pêle-mêle au coin opposé, sur un amas informe de foin, de débris et de chiffons. La mule, attachée à deux pas du lit, fait là, sans se gêner, toutes ses opérations gastronomiques et autres ; elle a pour voisins cinq buffles étendus sur le fumier parfumé ; un cochon chante sa chanson plus loin ; une demi-douzaine de poules couchent sous le lit ; un chien au milieu du salon ; les pierrots sur les solives du toit ; les rats et les souris partout ; elles viennent grignoter dans

mes habits et sur le dos de mes livres ; les moustiques abondent le soir, les puces et les punaises la nuit. Vous voyez, c'est une *arche de Noé !* La même chambre sert aussi de cuisine à l'espèce humaine ; au moment où je vous écris, la bonne femme, assise sur une pierre, son dernier-né lié sur le dos, entretient le feu près de la porte, et fait cuire, dans une marmite en terre, le riz du déjeuner. Il est encore matin ; j'ai dit la messe et catéchisé de bonne heure, afin de permettre aux gens d'aller travailler, et d'envoyer le catéchiste aux environs, à la recherche d'un nouveau chrétien que je ne trouve pas.

Je croyais n'avoir que sept lieues à faire pour venir ici ; j'en ai fait au moins douze, et par des chemins ! ah ! quels chemins ! comme celui du Paradis ! Pour comble d'ennui, la pluie n'a pas cessé de la journée, cela faisait un gâchis ! Enfin, faute de connaître le pays, j'ai allongé ma route. Fan-Ta-Ko, un chrétien dévoué, me conduisait. — « Père, me disait-il chemin faisant, les païens me posent des questions assez drôles : — Fan-Ta-Ko, cet Européen, à la barbe jaune et au nez barbare, nous trompe peut-être ; mais toi, voyons, nous te connaissons : ne nous trompe pas. Dis-nous clairement à quoi ça sert cette religion ; pourquoi l'embrasse-t-on ? — Pour sauver son âme et aller au Ciel après la mort. — C'est curieux, il doit y avoir autre chose, des secrets ; d'ailleurs, tu as peut-être défense de les dire. Voyons, dis-les-moi, à moi seul ; tu le sais, je ne te vendrai pas. — Mais non, pas d'autre secret que celui-là ; fais-toi chrétien, tu verras ; notre religion ne demande qu'à se montrer. — Mais on dit que l'Européen vient affilier le peuple à sa religion pour révolter le pays et le faire conquérir par son empereur ; (pauvre stupide Grévy !) est-ce vrai ? — Il ne s'agit pas de cela du tout. — On dit que les chrétiens ne sont plus obligés à l'impôt, qu'ils refusent de payer leurs dettes, etc. ; que l'Européen arrache le cœur des enfants et les yeux

des mourants (allusion au baptême et à l'extrême-onction), etc., etc..»

Le chrétien réfute ces absurdités, et montre que nous ne venons que pour faire du bien. — « Mais alors, Fan-Ta-Ko, dis un peu, combien d'argent t'a-t-il demandé pour t'admettre dans sa religion ? — Pas une sapèque. — Combien t'a-t-il donné ? — Rien non plus. » Et il leur explique, comme il peut, nos sacrifices, notre désintéressement.

Ses interlocuteurs le quittent en hochant la tête ; ils disent qu'il ment, qu'il est déjà perverti, et que je le paie pour tromper le peuple ; les autres, qu'il est trompé lui-même, le benêt ! et ne sait pas encore le fin mot de la religion qu'il vient d'embrasser. L'Européen est si rusé ! il dit son secret seulement lorsqu'il est sûr de ses hommes. D'autres se demandent si, par hasard, il y aurait quelque chose de vrai dans les réponses de Fan-Ta-Ko, et discutent : — « C'est une religion comme une autre. — Elle est bonne comme les autres. — Elle est meilleure. — On peut la pratiquer. — C'est défendu par les mandarins. — On l'a déjà anéantie plusieurs fois par la persécution ; gare à ceux qui l'embrasseront ! Ce n'est pas moi qu'on y prendra ! — Que vient faire cet Européen ? On devrait le chasser, le tuer. — Il cherche de l'argent. — Ce n'est pas de l'argent qu'il cherche ; au contraire, il dépense le sien, et ne demande rien, c'est assez drôle ! — Et ce Fan-Ta-Ko, embrasser cette religion ! est-il bête ! C'est pourtant un honnête homme, et il soutient d'emblée que sa religion est bonne, que les chrétiens pratiquent ce qu'ils enseignent, que l'Européen ne veut pas nous tromper ; il a, ma foi, l'air convaincu. — Il faut tuer Fan-Ta-Ko. — Oui, frottez-vous-y ; ces chrétiens sont tout-puissants près des mandarins ; ils ont à la capitale un grand chef de religion qui fait la pluie et le beau temps. — Avez-vous vu leurs cérémonies ? C'est très drôle ; leur

prêtre s'habille singulièrement, se tient debout près d'une table couverte d'un linge blanc, devant des images et un livre, fait ceci et cela, pendant que les chrétiens récitent de longues prières. — Et ce Fan-Ta-Ko, qui était comme nous il y a quatre mois, et qui aujourd'hui vient nous chanter qu'après la mort il ira au Ciel et nous autres en Enfer, et que nous aurons du regret de ne l'avoir pas écouté ! c'est qu'il a tout l'air d'y croire ! — Avez-vous vu la barbe de l'Européen ? il a au moins soixante-dix ans ! — Fan-Ta-Ko dit qu'il a trente-cinq ans ; et ses yeux qui ne sont pas noirs, mais bleus ; c'est curieux, je n'aurais pas cru qu'il y eût des hommes comme cela. — Tu sais bien, moi, j'ai entendu dire, par un marchand de Hin-y-Fou qui a fait le commerce dans les pays lointains, qu'il y a des hommes à figure bleue, verte, mais je n'en ai jamais vu. — Ni moi non plus. — Ni moi non plus. — Celui-ci n'a toujours pas l'air d'avoir peur. — Il a l'air rudement mauvais. — On dit qu'ils sont comme ça deux ou trois cents au Kouy-Tchéou, et que tout le monde va se faire chrétien. » — Etc., etc...

Tout cela résume et reproduit à peu près les conversations dont je suis l'occasion ; le Saint-Esprit fera son petit travail au milieu de ces appréciations diverses. Fan-Ta-Ko n'est pas très malin, il ne sait encore que peu de chose, mais il prend bien la foi, il sait parler, il n'est pas pauvre pour le pays, et il est estimé de tout le monde ; il soutiendra notre thèse à l'occasion, verra aux environs qui peut mordre à la grappe, entamera les négociations, me tiendra au courant, et dira au catéchiste où il convient de faire une tentative. Par-ci par-là, trois ou quatre personnes auront remarqué et retiendront le mot *sauver son âme, être heureux après la mort ;* je prodigue ce mot. Toujours le lendemain *éternel* de la mort réveille les âmes ; c'est l'arme du bon Dieu, et aussi la nôtre. Ceux que le Saint-

Esprit a *préordonnés pour la vie chrétienne* (1) commenceront à se préoccuper de l'idée qui vient de leur apparaître, et à se demander vaguement s'ils sont dans le vrai. Par l'exemple de Fan-Ta-Ko, qui ne paraît pas se repentir, on verra qu'on peut habiter ce pays comme tout le monde, et, sans qu'il en résulte de graves inconvénients, pratiquer cette religion. A mon passage l'année prochaine, je ne serai plus si étrange ; on dira : « Ah ! voilà l'Européen revenu, allons voir un peu ! » Fan-Ta-Ko sera peut-être prêt pour le baptême, il sera plus hardi, et je serai moi-même plus fort. On aura éclairci la question de savoir au nom de qui et pourquoi je viens ; le catéchiste aura semé quelques notions ; notre langage chrétien sera mieux compris ; deux, trois cinq, douze chefs de famille demanderont à se faire chrétiens ; j'examinerai leur valeur et leurs motifs ; j'admettrai ceux qui paraîtront bons, j'exclurai ou reculerai les autres. Le bruit se propagera que la religion s'établit ici ; ce sera un fait accompli, et me voilà installé dans le pays. Un païen des environs que j'aurai gagné, m'invitera à faire station chez lui ; ce sera le commencement d'une nouvelle chrétienté ; elle-même en produira d'autres. Le Saint-Esprit profitera de tout pour diriger les choses : relations de parenté, commérages, curiosité ; en apparence c'est le hasard, en réalité la Providence qui dispose les hommes et les événements pour la propagation et l'établissement du christianisme. Mais fermons cette longue parenthèse et revenons à notre voyage ; nous étions restés égarés et en détresse sur le chemin de La-Gao.

Donc, après mille aventures, glissades dans la boue, noyades dans les marécages, enfilades de montées interminables, nous arrivons, avant le coucher du soleil, dans un pays des plus pittoresques :

1. Act., XIII, 48.

hautes montagnes parsemées de bouquets d'arbres et de rochers fantastiques, entrecoupées de profondes crevasses encaissant des torrents. Deux passants, à qui nous demandons le chemin, nous indiquent une montagne rocailleuse avec un sentier semblable à une échelle. Hélas ! faut-il encore grimper là-haut ? Je grimpe en tirant ma mule par la bride. Là-haut, c'est une mer de rochers ; des vagues pétrifiées, des falaises de pierres, rien que des pierres. A mi-côte, un torrent bondit et écume à travers les rochers ; en bas, une belle vallée verdoyante, bien cultivée, sillonnée de ruisseaux formant de petites cascades, émaillée d'arbres ; au milieu des rizières, de pauvres chaumières noires, enfumées, et qui n'égaient pas le paysage comme nos blanches maisonnettes d'Europe. — *Le Chinois ne fait que gâter la nature.* — Descendons jusqu'au torrent. Le chemin est encore une échelle... dont les échelons roulent sous le pied. Enfin on descend tout de même. Mais La-Gao ? Et la maison chrétienne ? Personne pour nous renseigner. Fan-Ta-Ko va voir aux environs ; au bout d'une demi-heure il revient : « Là-bas un homme m'a dit que c'est à droite. » Bon, allons à droite. La nuit tombe, et nous ne trouvons rien. Au loin, sur une colline, un enfant ramène un buffle : on *houpe* pour lui demander le chemin, il ne sait pas. Un homme, qui passe sur l'autre rive du torrent, nous donne une direction différente de la première ; nous la prenons encore. Un chien nous indique par ses aboiements le voisinage d'une maison ; Fan-Ta-Ko y court, il tombe dans l'eau, et rapporte cette réponse compliquée : « On t'a trompé, mon frère aîné ; retourne sur tes pas, traverse un torrent, monte par-ci, descends par-là, tourne un vallon, côtoie une colline, suis une ravine, et tu as devant toi La-Gao. » Sur la foi de ces renseignements, nous refaisons notre route sans plus de succès. Allez donc retrouver votre chemin dans le pays le plus acci-

denté du monde, où il y a des creux et des bosses partout, et pas un sentier droit !

Heureusement, le temps est redevenu beau ; mais il fait nuit, et la lune n'éclaire que les sommets des montagnes ; les bas-fonds en deviennent plus obscurs. Il y a bien des maisons sur la côte ; de la vallée, on les devine, on ne les voit pas. Nous appelons ; des chiens répondent, mais de si loin que c'est décourageant, et puis les échos nous empêchent de nous guider sur leur voix.

Nous sommes au pied de la falaise de rochers, sur les rives du torrent, nuit serrée, que faire ? Nous nous asseyons par terre, le catéchiste et moi ; Fan-Ta-Ko pose sur l'herbe mon bagage ; la mule se met à brouter, je voudrais bien en faire autant ! Depuis six heures du matin, je n'ai mangé que cinq à six petites pêches vertes cueillies en chemin, et bu l'eau des fontaines. Nous nous résignons à coucher là, en nous précautionnant contre le tigre et la panthère, assez communs dans ces parages ; en somme, précautions fort inutiles ; si les fauves venaient, ils ne nous avertiraient pas, nous ne pourrions le savoir, et nous défendre qu'une fois bel et bien mangés ! Un danger plus immédiat, c'est que je n'ai pas un fil de sec sur moi : la nuit est fraîche, le pays humide, la journée a été chaude et orageuse, à la garde de la Providence ! J'ai une lanterne en papier huilé, une chandelle de graisse de bœuf, mais rien pour allumer ; impossible de voyager, la nuit, à travers des fouillis pareils, il faut nécessairement se décider à rester.

Fan-Ta-Ko part seul à la découverte encore une fois ; nous l'attendrons..... Il est parti depuis une heure, pas de nouvelles ; deux heures se passent, toujours pas de nouvelles. Le paysage, vu au clair de la lune et après des pluies d'orage, est ravissant ; mais des gens égarés et affamés n'ont guère le goût d'admirer des paysages, de faire de

la poésie, et de regarder par où la Grande Ourse a tourné sa queue. Pourtant, chose curieuse, c'est dans ces moments-là que les vieux souvenirs se représentent à l'imagination avec plus de vivacité et de fraîcheur ; assis sur mon rocher, pendant que je décollais



Esprits qui distribuent les fils et les petits-fils.

ma chemise de mon dos et épongeais mes habits, je me suis rappelé ce temps où, jeunes séminaristes, nous étions deux avec vous, sur un banc du petit bois de votre jardin, à Orrouy, faisant de l'astronomie plus ou moins scientifique, ou plutôt de la rêvasserie à propos

d'étoiles. Du reste, la vue des astres, dans le calme d'une belle soirée, me fait toujours penser au pays ; je me dis que les mêmes étoiles vont luire sur la France, que mes amis les verront et les regarderont comme moi ; si seulement on pouvait par là se faire des signaux ! A continuer cette rêverie, les regrets du pays viendraient vite, et la contemplation des étoiles a des dangers particuliers ; décidément, mieux vaut espérer le Ciel et regarder la terre. Sur la terre, la petite caravane, campée au milieu des broussailles et des rochers, me rappelle à la réalité de la situation.

Et Fan-Ta-Ko ? Le catéchiste, qui n'est pas un rêveur, et désire un souper et un abri, n'est occupé qu'à houper ; les chiens aboient, mais ce n'est pas aux chiens qu'on parle. Enfin, bien loin, dans une anfractuosité de la montagne, un cri humain nous répond ; sans doute c'est notre homme qui revient. Pour le guider vers nous, nous crions à notre tour de cinq minutes en cinq minutes. Enfin le voici, accompagné du chrétien qu'il cherchait ; il va nous conduire coucher dans une maison païenne à un kilomètre. Mais pour y arriver, et sans lumière, quel ouvrage ! A peu près comme d'aller à Sainte-Anne d'Auray avec des pois dans ses souliers. Il faut d'abord descendre, sans chemin, à travers les pierres et les épines, jusqu'au torrent. Le chrétien de La-Gao marche devant, chargé de mon bagage ; je viens après, puis Fan-Ta-Ko, et le catéchiste tirant ma mule ; on s'assied sur un talon, les deux mains à terre, et, avec la jambe libre, on tâtonne devant soi. Nous sommes pourtant au torrent, mais il faut le passer, et vous savez bien qu'on ne s'est pas amusé à y faire un pont ; on saute d'une pierre à l'autre, un vrai plaisir, quoi ! La lune a cessé de briller, du reste elle a bien fait, puisqu'elle ne pouvait nous être utile. Avec un bâton pour sonder le terrain, je m'aventure sur la première pierre ; je manœuvre du bâton, de la main

et du pied pour trouver la seconde ; je l'ai trouvée ; après, il faut chercher la troisième, et ainsi de suite. Je ne suis tombé qu'une fois, et sans me mouiller ; j'étais déjà trempé au dedans par la sueur, sur les épaules par la pluie, depuis les pieds jusqu'à la poitrine par la rosée ; d'ailleurs je ne suis pas tombé dans l'eau. Le torrent est passé, mais le catéchiste, resté de l'autre côté, tire en vain la pauvre mule, entêtée comme les gens de son espèce ; elle a déjà eu plusieurs fois affaire à des passages semblables : elle se défie et refuse d'entrer dans l'eau. Yang-Se retourne pour aider ; on tire, on pousse, on appelle, on crie, on tape ; la mule rue, hennit, se débat, recule, avance, enfin elle passe, et nous sommes au complet. On enfile des sentiers encore plus boueux que les autres, on barbote, on enfonce, on glisse... Nous arrivons chez le païen, qui ne nous attend pas. Il faut le faire lever ; il hésite à nous recevoir ; le Chinois a diverses raisons pour se défier des arrivants de nuit ; celui-ci fait des façons, d'autant plus que nous sommes amenés par un chrétien peu connu de lui. Je pensais à la scène de la joie parfaite de saint François et du Frère Léon, dans les *Fioretti ;* mais il y avait des différences : le païen ne nous disait pas d'injures, et je n'étais pas extrêmement joyeux. Enfin nous sommes reçus tant bien que mal ; pour moi, je laisse mes hommes se faire un lit et un souper chez le païen, et, allumant ma lanterne, je pars avec Yang-Se coucher chez lui à une demi-lieue plus loin. Il n'était pas encore tout à fait minuit ; j'avalai une jatte d'eau, pour faire croire à mon estomac que je lui avais donné quelque chose, et je me couchai. Tout cela, c'était avant-hier ; je me suis réveillé, hier matin, en parfaite santé !

Je loge donc dans le plus misérable taudis, mais à mon poste ; le matin, j'étale sur le lit le strict nécessaire pour dire la messe : il n'y a ni table, ni planche pour en improviser une, mais Notre-Seigneur

n'en est pas à son coup d'essai pour descendre dans les étables. La maison est isolée, assez haut perchée, sur le penchant de la montagne, au-dessus du torrent, et en face des nombreux ruisseaux qui arrosent l'autre versant de la vallée. Le paysage est splendide, surtout le soir, au clair de la lune ; et si je n'avais guère le goût de l'admirer avant-hier, hier, par la plus belle soirée du monde, j'ai pu me régaler ! Rien de plus calme, de plus paisible : devant moi, la vallée et les montagnes dont les crêtes, éclairées par la lune, se dessinent sur le ciel en zigzags et en pointes. La vallée est dans l'obscurité, mais l'ombre est sillonnée par des myriades de petites mouches luisantes : on dirait des étincelles ; pas d'autres bruits que les mugissements du torrent, le cri des cigales, l'aboiement de quelque chien dans le lointain ;.la terre s'efface, l'âme se sent attirée par toutes les lumières qui scintillent au firmament, elle monte comme pour chercher là-haut les vivants, — *Terra viventium !*

Et, cependant, le devoir est en bas ; dans les vallées que voici, et de l'autre côté de ces montages, il y a des fourmilières d'hommes ; chacun d'eux a une âme, un ange gardien, un droit aux mérites de Jésus-Christ, une place préparée au Ciel : et c'est moi qui leur apporte, de la part de Notre-Seigneur, la lumière qui leur montrera le chemin du salut, — *Lumen ad revclationem gentium*... Et tout ce peuple est là, dans cette ombre qui enveloppe la contrée, travaillant, mangeant, ne parlant que des misérables intérêts de la terre, naissant, mourant, se livrant à ses superstitions devant d'horribles idoles, esclave du démon, livré au péché, ne pensant pas à l'éternité, vivant de peine, sans espérance, sans consolation, sans foi et sans amour. Pauvres gens ! ils ignorent l'unique nécessaire de la vie ; ils ont leur part d'intelligence et de dons naturels, une vocation à la foi, et tous les besoins de l'âme; malgré cela, ils n'ont d'autre pensée

d'avenir que de traîner leur misère quelques années encore, pour mourir au milieu d'une famille qui ne saura pas les pleurer, et, après, aller occuper un trou parmi les tombeaux de la montagne. Que de fois ce texte de l'Écriture m'est revenu à la pensée : « *Illuminare his qui in umbra mortis sedent !* » Méditées ici, ces paroles ont quelque chose de saisissant. Ce voile de mort, je le vois étendu devant moi sur ce pays ; il semble que je le touche !

Mon Dieu, que c'est triste un peuple qui n'est pas chrétien ! Et que veulent donc faire de l'Europe ceux qui travaillent avec tant d'acharnement à lui enlever sa foi ? Mais quelle mission que la nôtre, pauvres prêtres perdus, noyés dans ces populations immenses, dépositaires pour elles des trésors de Jésus-Christ, des richesses de sa rédemption ! (1) C'est la grâce de la vie qu'elles nous demandent, et tirent de nous quand elles viennent à la foi. Elles sont cause qu'une circulation de sève surnaturelle s'établit entre le Ciel et elles par notre âme à nous ; rien que cette pensée devrait me servir de méditation perpétuelle, me tenir jour et nuit dans l'union à Dieu, *tout imbibé* de sa présence, pénétré du sentiment de mon néant et de ma gloire !

1. Voir *Éphés.*, III, et toute l'Épître.





LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

Hin-y-Fou, le 16 décembre 1879.

Cher monsieur le Doyen,

MALGRÉ les menaces de persécution des païens, favorisés par la connivence secrète des autorités chinoises, le mouvement de conversion s'accélère. De toutes parts m'arrivent des députations ; des populations entières demandent le baptême ; je suis littéralement débordé !

Dans un seul village, 43 familles d'un seul coup se sont faites chrétiennes. Depuis six mois, ces braves gens réclamaient ma présence ; enfin, un beau jour, ils arrivent avec leurs grands cornets, leur tam-tam et leurs flûtes criardes, voir et emmener le *grand homme* Mô, chef de la religion qu'ils veulent embrasser. J'entends leur effroyable tintamarre : « Qu'est-ce que c'est ? — Ce sont les gens de Ouen-Pang ; ils viennent prier le *Père* d'aller chez eux, les prêcher et les baptiser. — Le Père refuse ces honneurs et ce tapage. Que les gens de Ouen-Pang s'en aillent, sauf les deux plus instruits ; ceux-ci répondront à mes questions et je verrai ce que j'aurai à faire. »

Grande déception, pour des païens, d'apprendre que la religion chrétienne n'aime pas le vacarme, et qu'une fois chrétien, on devra renoncer au plaisir d'étourdir et d'éblouir autrui ; enfin, on cède. Mes deux hommes viennent seuls. — « Pourquoi voulez-vous être chrétiens ? — Grand homme, le voici : nous adorons *le démon* (sic) ; par-

fois il se montre au ciel sous la forme d'un grand dragon (ce sont simplement, je pense, des nuages de forme allongée), pour nous faire peur et réclamer des tributs ; il faut alors lui offrir des poules, des têtes de bœufs et autres victimes, sous peine de subir des fléaux. Lassés de cette servitude, nous voulons renoncer au culte du *démon ;* mais si nous n'adorons un autre esprit plus puissant, le *démon*, se voyant abandonné et nous sachant sans défenseur, ne manquera pas de se venger. Ayant appris que le grand homme prêche *la religion du Seigneur du Ciel*, nous avons pensé que le *Seigneur du Ciel* est l'esprit le plus puissant. Si le grand homme consent à nous admettre, nous éviterons les coups de la malice de notre ancien dieu. — Vous ne vous êtes pas trompés, le démon n'est qu'un serviteur désobéissant et puni du Seigneur du Ciel ; vous faites bien de le quitter, mais avez-vous pensé aux obligations qu'impose la religion du Seigneur du Ciel ? Il faut faire ceci, cela, éviter ceci, éviter cela... » Enfin une instruction sur les devoirs du chrétien. On parlemente ; j'interroge, je donne mes avis, j'envoie les délégués proposer mes conditions à leurs concitoyens. Deux jours après, ils m'apportent une promesse de fidélité, et je me rends chez eux. Les insignes du culte idolâtrique sont arrachés, brûlés et remplacés par des inscriptions chrétiennes ; je donne de l'eau bénite pour servir de protection contre le démon ; je passe huit jours, avec deux catéchistes, à instruire, à exhorter, et bientôt j'ai l'ineffable consolation d'entendre ces pauvres Chinois, jadis terrifiés par leur idole, chanter joyeusement : « *Notre Père, qui êtes aux Cieux... Je vous salue, Marie... Je crois en Dieu le Père tout-puissant, etc.* »

Une fois chez eux, j'ai voulu étudier plus complètement le motif de leur conversion. On dit qu'il n'y a pas de peuple sans religion, comme c'est vrai ! Voilà donc des populations très peu éclairées,

mais chez lesquelles un instinct surnaturel a tellement gravé cette nécessité d'une religion que, sentant le vice de la leur, et voulant y échapper, elles n'osent pourtant en secouer le joug qu'en adorant DIEU. Encore resteraient-elles attachées à leur démon si le missionnaire ne les admettait au nombre de ses fidèles ; une foule de villages, repoussés par moi, sont restés adorateurs du diable. Vous pensez si leur culte est celui de l'amour et de la confiance.—« Pourquoi adorez-vous le diable et lui offrez-vous des victimes ? — Parce qu'autrement il nous nuirait, il nous enverrait des calamités de toutes sortes, à nous et aux animaux : la famine, des maladies, la mort ! » — C'est le culte de la peur et de la haine, triste et lugubre s'il en fut.

J'admirais, chez ces pauvres gens, comme la religion chrétienne se fait immédiatement prendre au sérieux, et donne, sans aucun étalage extérieur, une grande idée d'elle-même, au point qu'en deux jours on voit, dans les catéchumènes, un changement et comme un réveil. Mon premier soin est d'affirmer la nécessité de croire du fond du cœur la doctrine, et le caractère *intérieur* de notre religion ; je montre qu'elle ne consiste pas principalement en pratiques extérieures, inscriptions sur les murs, saluts fait le soir à la tablette des ancêtres, mais dans le changement du cœur, des habitudes intimes, des idées, la correction des vices, la pratique des vertus, l'amour de DIEU. Tout cela est absolument nouveau et d'abord très étonnant pour eux ; mais, loin de les choquer, ces idées ouvrent vite la porte de leur âme. Aimer DIEU, avoir confiance en DIEU ! Leur amour sera bien faible, mais il chassera la crainte dans laquelle ils ont vécu, et qui était le seul sentiment que mît en eux leur religion monstrueuse. Les devoirs frappent par leur rectitude et leur gravité ; je ne dis pas qu'on y sera fidèle en tout et toujours, mais la conscience les

comprend, les approuve et les accepte. Dès les premiers jours aussi, naissent, dans les cœurs des nouveaux chrétiens, cette confiance, ce respect pour le *Père* dont je vous ai déjà parlé souvent. N'est-ce pas merveilleux ?

Si je pouvais vous montrer bien au large ce qui se passe à l'ouverture d'une chrétienté, non pas les cérémonies extérieures, mais la progression des idées, des sentiments, cette *révolution* morale enfin dont nous sommes la cause et les témoins ! Pour moi, il n'est pas de preuve plus éclatante, plus touchante, plus miraculeuse, de la divinité du christianisme ; rien ne s'explique naturellement : je vois, je *palpe*, j'analyse la grâce de Dieu s'emparant de ces âmes, pour produire en elles une foule de phénomènes que n'importe quel homme d'ascendant, d'éloquence, de génie, est incapable de susciter, et qui germent là tout d'un coup ! Impossible d'y rien comprendre si on n'admet pas l'existence d'une force surnaturelle apportée par le prêtre, et qui travaille toute seule.

Ordinairement, aux débuts d'une station, j'éprouve une sorte de terreur à la vue de ce qu'il y aurait à faire, pour rendre les gens chrétiens, leur donner la foi ou l'augmenter, leur apprendre les devoirs et le sérieux de la religion. A mon départ, sans avoir fait moi-même grand'chose, je m'aperçois qu'on a avancé d'un bon pas ; le progrès s'est opéré tout seul. Les gens ont entendu la doctrine : elle agit d'elle-même en fermentant dans les âmes ; le courant invisible de la grâce, la sève surnaturelle, coule de l'Église dans ce nouveau membre incorporé à elle, et il produit des œuvres saintes, comme un rameau greffé donne ses fleurs et ses fruits.

Avant de venir en Chine, je me suis souvent demandé comment procéder pour donner la foi. Le voici : il ne faut pas procéder ! Moins on cherche à faciliter l'entrée de la foi, mieux elle entre.

L'homme a conscience de son état de déchéance et du labeur nécessaire pour se relever ; la religion, qui le réhabilite, est faite d'obligations morales difficiles et de mystères : il faut la proposer telle qu'elle est. Des païens veulent devenir chrétiens ; je leur dis : « Vous voulez vous faire chrétiens, mais y pensez-vous ? C'est une grande affaire ! Vous aurez regret d'être entrés dans une pareille religion : elle nous impose des devoirs nombreux, pénibles ; aurez-vous la force de les accomplir ? En outre, on doit croire du fond du cœur notre doctrine ; le pourrez-vous ? Certainement, il est nécessaire pour tous les hommes de se faire chrétiens, parce qu'il faut sauver son âme ; mais, pour sauver son âme, il faut être *bon* chrétien, et c'est rude ! Allons, retournez chez vous, réfléchissez davantage, tenez conseil avec votre famille ; si vous gardez votre désir, vous reviendrez. » Et ce moyen est le meilleur, sinon le seul bon ; il est rare qu'il décourage des postulants sérieux à l'adoration.

Ce qui précède résout une question dont je causais quelquefois... au temps jadis ; à quel point de départ *théorique et logique* faudrait-il se placer, pour amener à la foi un païen instruit, de bonne foi, sérieux, mais décidé à ne se rendre qu'à la démonstration scientifique de la vérité chrétienne ? Ce point de départ n'existe pas ; jamais un païen ne se convertira par cette voie. Tout est SURNATUREL dans le christianisme, tout y défie la sagesse et la raison. La présence du christianisme quelque part attire l'attention, prêche d'elle-même ce qu'il faut prêcher pour amener les âmes de bonne volonté à l'idée de devenir chrétiennes ; le Saint-Esprit fait le reste par une opération invisible. Pour ce qui est de la conversion *première*, le missionnaire a surtout pour office de tenir un registre, d'y inscrire les noms de ceux que le Saint-Esprit amène ; le travail personnel commence après la conversion *première* proprement dite.

31 décembre. — Je suis retenu à Hin-y-Fou par les affaires contentieuses du district et la maladie qui visite l'orphelinat. Un des garçons est à l'agonie et mourra peut-être demain... pour mes étrennes ! A ce propos, voyez l'égoïsme, le sans-cœur des Chinois, même chrétiens : tous se sauvent quand je parle de soigner ce pauvre petit, qui salit ses vêtements et sa couverture ; je suis réduit à le laver moi-même ; ses compagnons le retournent et le manipulent gaîment, rient de ses misères, chantent et ne pensent qu'à jouer. Les chrétiens et le catéchiste viennent le voir, mais ils le laissent geindre, agoniser, appeler, croupir dans ses ordures ; eux, causent, s'amusent et mangent sans prêter l'oreille à ses plaintes. Vainement j'essaie de me faire aider par eux ; leur dureté me révolte tant que, pour me soulager, je suis obligé de leur crier des injures en français. — Les affreux bonshommes ! Au moins puis-je commander aux camarades de l'enfant de le nettoyer, et leur défendre de jouer près de lui. Hier, il parlait encore, et j'avais placé plusieurs enfants auprès de lui pour le garder, pendant que j'irais à mes occupations ; ils se mirent à chanter leurs leçons, selon l'usage des écoles chinoises ; mais le malade interrompait leurs chants pars ses cris ; j'accours. — « Qu'y a-t-il ? — Nous chantons, et Gniou-Pao (le malade) ne veut pas que nous chantions. » Pauvre petit ! il pleurait et me regardait d'un air suppliant ; ces chants le trépanaient. J'aurais volontiers étranglé toute la bande, et le plus grand reçut de ma main une *danse* dont il se souviendra. Triste, triste, triste peuple ! Il lui manque l'Évangile, et, quand il l'aura, ce sera encore un triste peuple : il lui manquera toujours ces dons exquis que Dieu a faits aux peuples d'Europe, et pour lesquels nous oublions de remercier sa miséricorde.



LETTRE VINGT-TROISIÈME.

Hin-y-Fou, le 31 décembre 1879.

MONSEIGNEUR (1),

QUOIQUE pressé et surpris par le commissionnaire qui portera ce papier dans la direction de la capitale, je ne puis laisser passer le *Ko-nien* français sans vous envoyer l'expression de mes souhaits de nouvel an.

Dans l'année qui va finir, vous avez trouvé des consolations à Tsen-y et ailleurs ; la moisson y est plus avancée que chez nous ; mais j'ai achevé de copier, aujourd'hui même, la correspondance de mon compatriote et prédécesseur ici, M. Müller (2) ; à chacune des lettres reviennent ces mots comme un refrain : *in patientiâ ;* et aussi : *je travaille pour l'avenir.* Enfin, sa lettre datée du dix-neuf mars, fête de *notre* saint Joseph, — la dernière qu'il ait écrite avant sa mort et qui, adressée à Mgr Faurie, devait, selon sa recommandation, être « lue au passage par Mey-Ly-Eul-Ouy-Tchou-Kiao (3), » — commence par ces mots : « Vive saint Joseph ! *In spe constituit me.* » Sans se douter qu'il va mourir, il rend compte à son évêque de son administration financière pour l'année qu'il a passée ici, de l'état de la chrétienté, de ses projets, de la situation politique, qui

1. Mgr Lions, évêque de Basilite, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou.
2. M. Müller, né à Compiègne (Oise), mort à Hin-y-Fou en 1866.
3. Nom chinois de Mgr Lions, qui devait succéder à Mgr Faurie.

est très inquiétante, mais ne l'empêche pas d'espérer beaucoup. Sa mort n'a pu être une déception, et, quand on lit ces trente-quatre lettres, que je viens de copier avec un plaisir indicible, on ne peut pas ne pas espérer à son tour pour un pays en faveur duquel nos anciens ont tant travaillé, tant prié.

Je ne suis qu'une *ganache ;* mais, trouvant après cela, dans saint Jean, ce mot de Notre-Seigneur : « *Alii laboraverunt, et vos in labores eorum introistis,* » j'ai pensé que c'était dit pour moi, puisque Notre-Seigneur s'adressait à tous les missionnaires. Je me suis représenté les labeurs que la chrétienté de notre pauvre Hin-y-Fou a déjà coûtés à Mgr Albrand, à vous, Monseigneur, à M. Müller, à M. Renauld, et j'ai conclu que l'heure avait sonné de récolter : « *Videte regiones quia albæ sunt jam ad messem.* » Beaucoup d'indices annoncent que le temps est enfin venu de faire quelque chose, et si mon orgueil est jamais tenté de s'attribuer ce qui se fera, je relirai les lettres de M. Müller et le mot de l'Évangile, et me souviendrai que les autres ont eu le travail, moi la récolte.

M. Müller dit qu'il rassemble ici les restes d'Israël, qu'il travaille, comme les Juifs reconstruisant leur temple, *in angustiâ temporum, in spe contra spem,* — toujours la patience et l'espérance ! Il dit encore qu'en ce temps-là, vivait à Tchen-Lin-Tchéou un prophète ; tout en criant sans cesse contre lui, il semble l'aimer beaucoup. Or, ce prophète ne cessait de lancer *onus* par-ci, *onus* par-là ; en particulier, pour la malheureuse expédition de Sin-Tchen-Hin-y-Fou, il avait lancé des *onus* à tout casser ; cependant, invité à maudire, il n'avait trouvé sur ses lèvres, comme Balaam, que des bénédictions.

Eh bien, Monseigneur, aujourd'hui que le prophète est devenu notre patriarche, et que ses prédictions sur l'issue de l'expédition

de Hin-y-Fou se sont réalisées, le temps des *onus* est passé, celui des bénédictions revenu plus que jamais. Envoyez-moi les vôtres et prophétisez encore ; dites-moi que les restes d'Israël, tant de fois dispersés, vont être rassemblés pour toujours, qu'ils auront la paix, qu'ils refleuriront, et que les travaux des anciens ouvriers de Hin-y-Fou produiront du fruit... dans la patience. Non pas ma patience, à moi qui n'ai plus qu'à tirer les marrons du feu, mais la leur.

Nous autres de la jeune France, recueillant l'histoire des temps héroïques de la mission, nous sommes honteux de nous voir dans de belles maisons, biens nourris, bien vêtus, bien chauffés, défendus contre les voleurs et les persécuteurs, établis dans de petits districts de quelques lieues de long, que nous parcourons sur de belles mules de prix ; tandis que les anciens ont tant souffert, tant combattu ! Le bon DIEU sait pourtant que ce qui nous a attirés en mission, ce ne sont pas les belles maisons et les belles mules, mais le récit des souffrances et des travaux de nos anciens, le désir d'en prendre notre petite part. Il nous fera donc miséricorde, à cause de nos bons désirs, et ne dédaignera pas de se servir de nous pour établir, autour des tombeaux de nos prédécesseurs, des œuvres durables et fécondes, quand nous aurons rejoint les vieux sur la montagne (1), ou bien au Lao-Kin-Tang de Kin-Kia-Tchong.

Plus tard, Monseigneur, quand nous irons *faire le tapage* à la capitale, je vous dirai mes indices de la maturité de la moisson ; ce soir, je n'ai plus que le temps d'ajouter un mot. Le district même du *fou* de Hin-y-Fou n'avait à peu près rien donné jusqu'à présent, et n'avait pas une seule station recevant la visite du Père ; il fallait aller chez les *Miao-Tse* noirs de Tchen-Fong, chez les *Y-Kia* de

1. Lieu des sépultures.

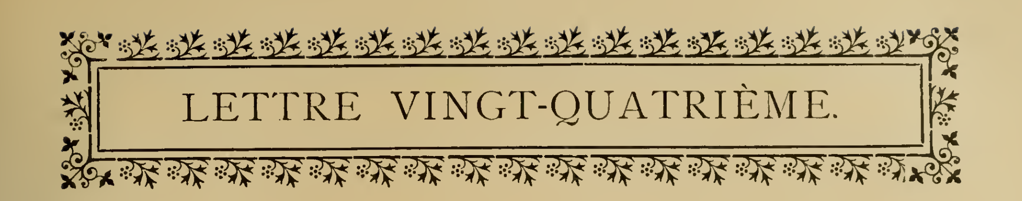
Tse-Hen, pour trouver de vraies stations chrétiennes qui pussent compter. Ce n'est pas *ma faute*, je ne l'avais pas prévu ; mais aujourd'hui, j'ai deux stations solidement établies dans de bons endroits du Hin-y-Fou, deux autres avec lesquelles je suis en pourparlers pour aller les visiter et les organiser, et ces quatre stations sont des centres d'où les bénédictions du prophète de Tchen-Lin se répandront dans tout le pays d'alentour.

Vous voyez, Monseigneur, qu'on n'est pas trop à plaindre ; j'attends M. Michel, mon voisin, à la fin du La-Yue ; et puis, dans trois mois, on aura la joie d'aller encore une fois remonter auprès de vous les poids de son horloge spirituelle, boire un bon coup de sauce *ravigote*, faire endêver le P. Gréa et toute l'administration, crier contre le conseil qui ne donne jamais assez d'argent ; et puis on reviendra au travail, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous allions prendre notre retraite, là où il n'y a plus de tentations ni de misères.

En France, dans un milieu assez recueilli et préservateur, je n'ai jamais pu m'imaginer que le Ciel était pour moi ; je suis venu en mission comme un chien qu'on fouette, tourmenté, du moins jusqu'à Shang-Haï, plus que je ne puis dire, de la pensée de ne pas achever le voyage ; et, depuis que je suis arrivé, jamais je n'ai été si heureux, si confiant pour mon avenir éternel.

Donnez-moi, s'il vous plaît, Monseigneur, une petite place dans votre cœur et vos prières, et recevez, avec mes souhaits bien respectueux, l'expression de ma vénération toute filiale.





LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Hin-y-Fou, le 8 janvier 1880.

Mon cher Ami (1),



I tardive qu'ait été votre lettre, elle m'a pourtant fait le plus grand plaisir, pour les bons souvenirs qu'elle réveille chez moi. Vous savez bien qu'un missionnaire n'est pas un tigre, un léopard, une panthère, un loup, un buffle, un vautour, un épervier, une chauve-souris, etc..., mais un homme de chair et d'os, avec du sang et un cœur ; comme il ne trouve plus guère d'affections sur sa route, il aime à se reporter dans le passé, vers celles qu'il a sacrifiées pour l'Église et le nom de Jésus-Christ, mais qu'il n'a pas étouffées dans son âme. Ce ne serait d'ailleurs pas une vertu ; et il ne faut pas prétendre cesser d'être homme quand on devient prêtre, puisque Notre-Seigneur s'est fait homme pour devenir prêtre !

Donc, cher Ami, ni l'éloignement ni le temps ne m'ont fait oublier ce que vous me rappelez ; bien plus, l'isolement moral et intellectuel, avec un tas de misères trop longues à énumérer, m'ont donné, sous ce rapport, un appétit extraordinaire, et ajoutent aux souvenirs la vivacité, le charme, je ne sais quelle poésie. Que voulez-vous ! on n'est pas de fer, et les Chinois auront ma vie, mon dévouement, mes peines, mais ils ne supplanteront pas la patrie dans cet endroit délicat

1. Un jeune prêtre, ancien élève du P. Aubry.

du cœur que DIEU lui-même a fait et réservé pour les affections légitimes.

Je commence par vous rassurer sur la famine que vous redoutez pour moi. Elle circule un peu partout dans l'Extrême-Orient, son pays de plaisance, et elle n'est pas loin de nous. Si elle venait chez nous, certes, nous serions bien malheureux, si loin de l'Europe, et correspondant si péniblement avec elle ; mais le bon DIEU nous a épargné ce fléau ; nous avons eu seulement une année agricole très lourde ; en ce moment, on rentre la récolte, qui a été bonne. Le Kouy-Tchéou est la plus pauvre des provinces de la Chine, mais la famine y est plus rare qu'ailleurs ; par exemple, quand elle vient, elle fait rafle complète ; cela s'est vu il y a une douzaine d'années.

Viendrez-vous jamais nous aider, avec un bataillon d'amis ? Tenez, ça me fait *bisquer* de penser qu'un petit coin comme notre diocèse possède 600 prêtres ; que presque toutes les paroisses de cinq ou six cents âmes ont, pour elles seules, chacune un curé, une église, des écoles, des œuvres ; qu'une foule de prêtres qui avaient de grandes, de généreuses aspirations vers l'apostolat, et l'étoffe pour faire des héros, végètent et moisissent dans des trous où il n'y a rien à faire ; tandis que le dernier d'entre eux par la force, le talent et même le dévouement, aurait nécessairement ici un poste considérable, un district immense, la direction et le fardeau d'œuvres très développées, et procurerait, *par le fait même de sa seule présence* à la tête de ses catéchistes, de ses baptiseurs, le salut d'un grand nombre d'âmes, ne serait-ce que celui des enfants païens baptisés *in articulo mortis !* La moitié des curés du diocèse devrait venir nous aider; il en resterait encore assez pour convertir le diocèse, puisque les apôtres n'étaient que douze. Hélas ! la France est si généreuse pour les missions en aumônes ; que ne l'est-elle davantage en *hommes !*

C'est ma préoccupation et ma douleur continuelle, je ne pense qu'à cela. Il nous faudrait de suite dix missionnaires là où nous en avons un ; on est accablé de besogne ; je ne fais absolument que rouler de chrétienté en chrétienté, passant huit jours dans les plus grosses, cinq jours, trois jours, deux jours dans les autres.

Les stations ne demandent qu'à se multiplier ; mais qui visitera, qui instruira, qui soignera les nouvelles stations, si on les fonde ? On est débordé, et tout en ne visitant ses chrétiens qu'une fois par an, on a un mal affreux à venir à bout du travail. Songez donc à l'abondance des ressources spirituelles où vivent les fidèles en France, et voyez nos pauvres chrétiens ! Si vous prenez le district où je me trouve, c'est un espace équivalent au moins à la moitié du diocèse de Beauvais ; les chrétiens, épars à travers cette vaste contrée, reçoivent une fois l'an la visite d'un prêtre déjà fatigué, — c'est son état ordinaire ; — il se hâte de les examiner, de prêcher, de *ramoner*, de gronder, d'arranger les affaires temporelles : voilà tout ce qu'il peut faire pour planter, conserver, accroître la foi dans les âmes ; avec cela, il ne faut pas oublier de conserver en soi l'esprit sacerdotal, trop facile à perdre, et de garder son petit trésor de vie intérieure, qui se dissipe si vite dans ce voleur de pays.

Les missions de Chine sont immenses ; notre seul Kouy-Tchéou est grand comme le tiers de la France, et nous sommes vingt prêtres pour parcourir ces immensités, à la recherche de la brebis égarée. Conclusion pratique : fondez, en collaboration avec quelques-uns de nos bons amis, une école apostolique pour fournir des apôtres aux missions. La dernière question est celle de l'argent : la Providence se charge d'en trouver. Vous commencerez par un orphelinat, et, avec du courage et de la confiance en Dieu, vous aurez créé une grande œuvre. On a vu, mon cher Ami, de plus petits personnages

que vous, avec leur foi toute seule, faire des choses plus étonnantes. . . Si vous n'avez pas le courage d'une pareille entreprise, au moins *dénichez*, parmi vos enfants, les vocations : il y en a, c'est certain, puisque *les principes le veulent;* dirigez-les vers nous. Vous croyez que je parle pour rire ; pas du tout, je parle sérieusement. La France, la bonne France, aujourd'hui éclipsée par la mauvaise, mais encore vivante et active, est si généreuse toujours ! elle est si inclinée à comprendre les œuvres apostoliques ! c'est le sol natal du dévouement, et un bon prêtre a tant de pouvoir sur les âmes chrétiennes ! Si vous vous gardez de tomber dans la médiocrité, si tout en vous est sacerdotal, dévoué à la cause de Notre-Seigneur et de l'Église, vous ferez des miracles.

J'ose le dire, j'ai une sorte de droit à m'inscrire parmi les clients de l'*œuvre apostolique* de votre ville, puisque Mgr Gignoux, en me permettant de me donner aux missions, a voulu que je reste agrégé au diocèse de Beauvais, et que j'y garde mes liens spirituels. Et puis, j'ai un autre titre à la charité de vos *dames patronnesses*, car Monseigneur m'a donné en partage un district ébauché par le Père Müller, un enfant de Compiègne, et pour centre d'opération la grande ville de Hin-y-Fou, où il fut massacré et enterré sans cercueil, sans linge et sans prêtre. Le territoire de Hin-y-Fou est supérieur en étendue au diocèse de Beauvais ; il est subdivisé en six cantons et comprend six grandes villes.

Telle est ma nouvelle paroisse, avec le tombeau du Père Müller pour première pierre de mes œuvres. J'ai trouvé à Hin-y-Fou une petite maison, avec un rudiment d'œuvre de la Sainte-Enfance ; je dois bâtir une chapelle, organiser des orphelinats, préparer un établissement et une résidence de missionnaire dans chacune des villes secondaires, etc... Il faut que vous soyez un de mes apôtres, là-bas,

d'une façon ou de l'autre ; songez que je suis arrivé avec rien pour fonder tant de choses ! Quelques familles seulement sont chrétiennes à Hin-y-Fou et dans trois des villes secondaires, et c'est tout, mais c'est le grain de sénevé de l'Évangile. Je n'apporterai qu'un grain de sable dans les fondations de notre édifice catholique, mais j'aurai la joie de mettre ma vie, à défaut d'autre chose, dans ce pilotis sur lequel nos missionnaires travaillent, depuis deux siècles, à édifier la *société catholique*. Le résultat est bien minime encore ; mais on a fait, depuis trente ans, plus de progrès que pendant deux siècles entiers ; et puis, l'Église a de tels antécédents et de telles promesses, qu'il n'est même pas question d'hésiter...

Et vous, vous voilà engagé dans la milice sainte. Je vous souhaite de prendre l'état sacerdotal bien au sérieux, aussi sérieusement que possible ; et n'oubliez pas qu'il ne peut y avoir ni persévérance, ni zèle apostolique, sans une vie intérieure forte, abondante, pleine. Vous savez, *c'est dans les principes !* Même le *vouloir*, est un don surnaturel ; hélas ! nous voulons tous persévérer, rester dignes de notre vocation, devenir des apôtres ; mais on tombe si on croit qu'il suffit pour cela des forces et de la volonté humaines, si on néglige d'entretenir et d'augmenter en soi cette vie spirituelle de contemplation et de piété, fondement unique et source nécessaire de l'esprit sacerdotal. Quand on a négligé cela, on a beau chercher autre chose, et s'agiter pour faire des progrès dans la vertu, produire des fruits dans les âmes ; non seulement on est stérile, mais il faut tomber : c'est nécessaire, c'est fatal, c'est *logique*.

Soyez donc un prêtre *radical* par vocation : vous avez condamné votre vie à l'austérité, ne cherchez pas des consolations qui seraient un amoindrissement de votre sacrifice et un danger pour votre âme.. Soyez un missionnaire en France, à moins que le bon DIEU ne vous

dise de venir en Chine ; un moine dans le monde, à moins que Dieu ne vous attire dans quelque Trappe. Et un jour viendra, quand vous aurez encore un peu vécu et souffert par le cœur, où vous verrez clairement, où vous *sentirez* surtout, qu'en choisissant le sacrifice vous avez choisi la meilleure part, même pour la terre.

Aujourd'hui, je ne suis pas étonné de vous voir perdre vos illusions ; je ne vous plains pas de les avoir perdues si, à la place de ces pétales fleuris qui tombent, il reste un fruit solide et précieux pour l'avenir. Il est probable que vous cherchiez l'idéal à votre manière en venant au séminaire, et voici que Notre-Seigneur vous le présente à la sienne. Ce serait fort agréable d'être un bon prêtre et un apôtre si tout allait bien autour de nous et entretenait notre enthousiasme et notre poésie ; mais le réel, le sérieux, le profond, et par conséquent le vrai idéal, c'est de rester prêtre pendant que tout va mal, quand rien ne nous encourage ; de garder notre ferveur quand tout nous sollicite à transiger avec le monde ; notre zèle, quand rien ne nous autorise à espérer des résultats. Venez donc, si vous êtes libre, venez tâter un peu de la vie de missionnaire ; à vrai dire, je trouve qu'elle est l'idéal de la vie et du bonheur pour un prêtre ; mais c'est là qu'il faut s'attendre à toutes sortes de choses vulgaires et fort peu encourageantes ! De loin, un missionnaire apparaît comme un homme *surhumain*, qui va de triomphe en triomphe, toujours soulevé par l'enthousiasme. Je l'ai cru, moi aussi ; quand j'ai pris, en 1874, le chemin des Missions Étrangères, et, l'année suivante, celui de la Chine, j'étais revenu de cette idée-là ; j'allais comme un chien qu'on fouette, avec un profond dégoût qui a passé dès que j'ai mis la main à l'ouvrage ; maintenant, j'espère avoir saisi et ne plus perdre le vrai côté des choses, et je ne suis pas tenté de regretter ce que j'ai fait.



Vice-Amiral chinois.



LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

Hong-Tou, le 13 mars 1880.

CHER VIEIL AMI,

C'EST en tournée apostolique qu'est venue me surprendre bien agréablement votre excellente lettre, à Hong-Tou, où je passerai huit jours, logé dans un petit grenier en planches, au-dessus de mes hôtes. L'appartement, ouvert de tous côtés sur l'intérieur de la maison, est une sorte de *poulailler-Robinson :* j'y monte par une échelle ; une botte de paille pour dormir, une table pour écrire et un escabeau, forment l'ameublement. Tout en écrivant, je surveille les chrétiens, qui, en bas, étudient à haute voix le catéchisme et les prières ; parfois il me faut crier : « Ohé ! vous n'étudiez plus ! Vite à l'étude ! — Un tel, tu ne fais que causer et rire ! — Un tel, tu viens de faire une erreur dans la doctrine : tu prends les sept péchés capitaux pour les sacrements ! — Où est passé un tel, que je ne vois plus ? » Après, je reprends mes écritures, qu'il faut interrompre de nouveau pour *ramoner* mon monde : puis je descends faire une instruction, et je remonte à mon grenier. Il serait un paradis, si le foyer de la cuisine n'était juste au-dessous, en sorte qu'à chaque instant je suis comme perdu dans un nuage de fumée où j'ai peine à me retrouver moi-même.

Avant hier, un cultivateur, dont la chaumière se voit d'ici, venait

adorer. Ce matin il me raconta son histoire : « Père, j'ai toujours cru à un être qui nous est supérieur, à une vie future, et à la nécessité d'obtenir le pardon de nos péchés. Il y a seize ans, j'étais à Hin-y-Hien, au service d'un riche cultivateur païen ; un Père vint un jour du Yun-Nan visiter les chrétientés de ce pays ; je l'entendis, la doctrine me parut bonne, et je me fis chrétien, pour trouver dans la religion la rémission de mes péchés et le salut de mon âme. Mais, peu après ma conversion, la persécution éclata ; on tua plusieurs des principaux chrétiens ; mon maître, un des instigateurs de la persécution, me contraignit à apostasier ; je n'avais guère encore la foi, et en voyant la religion proscrite, j'apostasiai. La rébellion reprit avec fureur en même temps que la persécution, et on fut des années sans voir aucun prêtre européen. Revenu à Hong-Tou, mon lieu natal, je me souvenais encore de *religion chrétienne*, mais je ne me rendais pas bien compte qu'elle était la seule bonne et nécessaire au salut, lorsqu'arriva par ici un prédicant d'une de ces religions ou *sectes secrètes* répandues dans la Chine et appelées le *Nénuphar-blanc*, l'*Eau-claire*, etc... ; celui-là était de la secte de l'*Eau-claire* ; il m'entreprit avec plusieurs autres, et j'entrai dans sa religion, mû par cette considération qu'elle avait pour but d'*effacer les péchés*. Le prédicant me fit prêter serment, et me voilà sectateur de l'*Eau-claire* : on adore les mêmes idoles que le reste du peuple, on obéit à quelques prescriptions morales, bonnes quoique fort incomplètes, on croit à la vie future et à la rémission des péchés, mais vaguement ; pas d'explication sur l'origine et la fin de l'homme, et toutes ces questions auxquelles la *religion chrétienne* répond si bien : qui nous a créés, quelle puissance supérieure nous gouverne, d'où nous vient le pardon de nos péchés, notre sort après la mort, etc... — Je n'étais pas satisfait, et j'avais des doutes. Une chose m'inquié-

tait encore : la *religion de l'Eau-claire* est secrète, et le prédicant vient en cachette, prêche en cachette, nous défend de dire son nom et son passage, ne nous parle ni de son domicile ni des chefs qui l'envoient, tire de chaque famille une somme annuelle proportionnée à la fortune de chacun, disant toujours que c'est pour construire un temple à l'*Eau-claire*, très loin d'ici, comme celui de la Capitale. Père, toi qui es allé à la Capitale, l'as-tu vu ? — Non, il n'existe rien de pareil, et c'est bien un temple à l'eau claire qu'on vous bâtit ! — Le prédicant nous dit encore que notre argent sert à l'usage que voici : tous les ans, au passage de cet homme, je dois lui déclarer mes péchés, les infractions aux commandements de la religion de l'*Eau-claire ;* pour chaque péché, je verse une somme, laquelle, portée à la Capitale, est consacrée à l'achat d'un poisson vivant, destiné à être jeté au fleuve et rendu à la liberté dans l'*eau claire*, pour la rémission de mes péchés. Je crois bien que le prêtre de l'*Eau-claire* ne fait rien de tout cela. Qu'en pense le Père ? — Je pense qu'on vous attrape, et que votre argent sert à lâcher des poissons, non pas dans l'eau claire, mais dans le bec du prédicant ; non seulement des poissons, mais du vin et de la bonne viande de porc, choses pourtant interdites aux sectateurs de l'*Eau-claire* pendant toute leur vie. »

Je prouve au pauvre homme l'absurdité de ces pratiques, et lui fais comparer l'*Eau-claire* avec notre foi, qui nous donne la solution satisfaisante et complète des problèmes posés par notre raison, et nous révèle un Dieu tout-puissant, créateur : nous l'offensons, mais il nous pardonne, moyennant *notre repentir* non pas pour *notre* argent, dont il n'a que faire ; je lui montre la certitude et la simplicité de notre morale, qui ne cherche pas midi à quatorze heures, et n'invente pas des prescriptions arbitraires, mais rappelle à l'homme

ce que déjà sa conscience lui dit. Ces explications entrent bien dans l'esprit du Chinois, elles le frappent et lui semblent pleines de bon sens. — Voyez-vous le christianisme fait pour tous les hommes ? Les Chinois sont hommes de courte intelligence et de jugement étroit ; leurs soi-disant philosophes, leur éducation stupide, les préjugés qui règnent dans leur pays, les religions bizarres, arbitraires et monstrueuses qui y pullulent, ont répandu partout des croyances absolument dénuées de bon sens ; elles tiennent les intelligences littéralement prisonnières et incapables de rien voir de droit, d'élevé, de simple. Rien n'est facile à réfuter comme leurs systèmes ; je ne m'en donne guère la peine : des expériences quotidiennes m'ont appris que notre doctrine chrétienne a seule le privilège *d'obtenir et de produire la foi* dans les âmes *ex opere operato*. D'abord, l'intelligence humaine est naturellement sympathique à la vérité chrétienne; le missionnaire qui la prêche communique sa propre certitude et sa conviction ; puis, à nos efforts s'ajoutent l'action de la grâce et le travail du Saint-Esprit, qui donnent l'accroissement aux germes que nous semons ; enfin, la parole de DIEU porte en elle-même une vertu intrinsèque et efficace.

La maison de mes hôtes est adossée à celle d'un païen qui a deux femmes ; il vient de me donner un beau spectacle ; jugez-en : cet homme est sorti dans sa cour, a tué un poulet de deux mois, l'a mis par terre au milieu de son sang, une ficelle attachée à la patte ; il a pris une tasse d'eau et un sabre de bois ; debout devant le poulet, il aspirait une gorgée d'eau, la crachait loin de lui en agitant son sabre sur la tête du poulet ; ensuite il prononçait des paroles à voix basse, et, aidé de son fils, prenait la bête, une petite mesure de riz, quelques légumes, et s'en allait sur la montagne. Mon hôte me donna l'explication de cette scène étrange : une de ses femmes était malade ;

d'après les idées païennes, un démon la tourmentait et voulait sa vie ; il fallait donc la débarrasser de ce démon. Pour l'attirer hors de la maison, on lui avait tué un poulet sur le pas de la porte ; une fois là, on le chassait plus loin en l'aspergeant, en lui donnant des coups de sabre, en lui disant des malédictions ; forcé de se réfugier sur la montagne, on lui portait là le poulet et d'autres comestibles, pour qu'il s'y trouvât bien et y restât toujours. — « Mais, dis-je au chrétien, si le diable ne mange pas ce qu'on lui sert, qui le mangera ? — Les gens le mangeront pour lui. — Avez-vous jamais vu un cas où la nourriture ait disparu mangée par le démon ? — Jamais ; on la cuit là-haut, et on la mange sur place. — Alors, pourquoi dire que c'est pour la nourriture du démon ?—Les païens prétendent que,le démon étant un esprit, on ne peut savoir s'il mange oui ou non. — On sait bien qu'il ne mange pas, puisque la nourriture reste. » — Mes hôtes se moquent de ces pratiques stupides ; jadis ils en faisaient autant sans conviction, mais pour se conformer à l'usage et aux traditions ; le Chinois est si borné que le diable a peu de frais à faire pour lui imposer son adoration,

Maintenant, cher Ami, parlons de moi, puisque vous me demandez si affectueusement de mes nouvelles ; sans doute, la vie du missionnaire n'est pas brillante, mais je n'en connais pas de plus féconde en vraies joies intérieures ; surtout, je sens en moi un fonds de calme et de bonheur que rien n'altère. Mon isolement moral est complet ; de loin en loin, arrivent des nouvelles de France, quelquefois un confrère ; précisément, j'ai reçu dernièrement la visite de mon plus proche *voisin* ; — il n'est qu'à trente lieues d'ici ! — Depuis six mois, je n'avais vu figure française, ni entendu un mot de la douce langue de la patrie, sinon mes *grosses injures* aux Chinois quand je suis en colère ; je les dis en français pour n'offenser personne. Mon voisin

a passé huit jours ici ; nous avons chanté, j'ai fait de la brioche et un pâté effroyables qu'il a trouvés délicieux ; un chrétien m'avait donné un canard, je l'ai préparé aux navets ! De vraies délices ! Chaque matin, nous prenions notre chocolat. Vous pensez si un bavard comme moi, condamné à des six mois de silence sur une foule de choses dont il aime à se mêler et ne peut souffler mot à des Chinois, en avait à conter ! Mais voyez comme on se fait à l'isolement : le confrère partit tout réconforté, et ne me laissa pas attristé du tout ; je suis cependant très lié avec lui, et sa visite me faisait grand plaisir ; que voulez-vous, je sentais les journées gaspillées, je n'avais plus le temps ni de penser ni de rien faire. Vive encore la solitude ! Elle ne m'a jamais pesé : aujourd'hui, elle me devient un besoin, et la société des Chinois m'en laisse jouir complètement.

Je vis beaucoup avec mes souvenirs de France ; mais le bonheur, pour un prêtre, n'est-il pas de se voir utile et chargé des âmes ? Sans lui, elles n'auraient ni espérance, ni ressource de salut, ni moyen de recevoir la parole de la foi, et quitteraient la vie sans même avoir entendu parler de Dieu et du Ciel. Comment ne pas prendre ma vocation au sérieux et par le grand côté, quand je me sais jeté dans un district qu'il faut douze jours de marche pour traverser, au milieu de païens que Jésus-Christ me donne à sauver ? quand je songe que, seul ici, imperceptible comme une fourmi au pied d'une montagne, je dois réaliser le règne de Dieu en moi ; que je suis, misérable pécheur, le tabernacle de la grâce, le réservoir de la vie surnaturelle, et le ciboire où Notre-Seigneur se met pour visiter ces pauvres populations si éloignées de son Evangile ? Cette pensée m'accompagne partout ; lorsque je rencontre les païens, que je traverse les villages et aperçois au loin les hameaux, perdus dans les plis des montagnes et les sinuosités des vallées, je me dis : Si peu

que je vaille, Notre-Seigneur est en moi, il bénit et appelle tout ce monde-là ; partout où je passe, je devrais semer une traînée surnaturelle capable d'éclairer et de toucher les âmes.....

Et vous, cher Ami, vous êtes donc toujours solitaire, vous aussi, toujours infirme ! Et puis, la vieillesse arrive, vous avez doublé le cap de la soixantaine. C'est assez, dites-vous, pour ce que vous faites sur la terre : un instant ! Le bon Dieu, qui ne vous prend pas encore, sait mieux que vous à quoi vous pouvez être utile. N'est-on utile que lorsqu'on peut labourer, tailler des pierres, porter des fardeaux ? De nombreux amis visitent votre maison, vous voient souffrir, mais espèrent les compensations éternelles, reçoivent de bonnes paroles ; pensez-vous être entièrement inutile à leur âme, et n'avoir pas un petit apostolat à exercer autour de vous ? Voyez donc où s'en va notre pauvre société française ; faites-le remarquer aux hommes sérieux, il y en a plusieurs dans G*** ; si j'y étais resté (1), j'aurais voulu les entreprendre, les grouper et leur dire : « Allons, organisons quelque chose, travaillons à faire le bien, à nous éclairer nous-mêmes. » Mais j'avais une vocation qui me sollicitait depuis l'enfance, et à laquelle je devais obéir ; je ne vous le disais pas à G***, je portais pourtant dans ma tête mon projet tout arrêté. N'avais-je pas en France ce qu'il me fallait pour être heureux et m'y attacher à jamais ? Eh bien, j'ai été tourmenté vingt ans par la pensée de quitter tout ce que j'aimais au monde, et d'aller travailler au fond de la Chine à étendre le royaume de Dieu. Est-il autre chose de sérieux sur la terre que de travailler pour le bon Dieu, nous préparer une sainte mort et assurer notre avenir éternel ?

Pour vous, cher vieil Ami, que la pensée de cet avenir soit le

1. Le P. Aubry n'avait fait dans cette paroisse qu'un séjour de deux mois ; les habitants auraient voulu le garder comme vicaire.

premier adoucissement à vos souffrances ; vous aimez à contempler la création, elle vous élève à Dieu, je le sais ; mais saint Paul a dit cette belle parole : « Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, nous ne sommes que des voyageurs, et le monde est une figure, une figure qui s'évanouit...... » Cette doctrine est impitoyable ; pourtant, c'est la loi de la vie humaine, et saint Paul connaissait le cœur humain et le langage qui lui convient. Courage donc, confiance aussi ! Votre pauvre vie a été flétrie dans sa fleur ; votre vieillesse n'est pas réchauffée par l'affection des enfants ; cependant, le bon Dieu ne vous a jamais laissé sans amis ni consolations, et votre foi vous donne des espérances immortelles. Que ne travaillez-vous tout doucement, discrètement, avec le cœur plus encore qu'avec l'esprit, à communiquer un peu votre foi et votre espérance autour de vous ? Ce serait encore une consolation de vous sentir utile de cette façon-là, comme vous l'êtes déjà par l'exemple de votre résignation et de votre patience.

Continuez à offrir vos souffrances et vos mérites pour mes œuvres, priez et recommandez à nos bons amis de prier pour les missions ; et moi, en bénissant mes chrétiens, je me souviendrai de leurs bienfaiteurs d'Europe ; il me semble que ces associations d'intentions plaisent à Notre-Seigneur ; pour lui les distances n'existent pas, et il aime à voir les rapports spirituels s'établir entre les membres les plus éloignés de la grande famille catholique. Je suis toujours heureux de rappeler à mes pauvres fidèles, si isolés du reste du monde, que par toute la terre il y a des chrétiens, que nous formons une seule famille, et qu'il faut prier les uns pour les autres. Leurs prières à eux ne se trompent pas de chemin quand il s'agit de rendre à leurs amis de France ce qu'ils savent bien devoir à leur charité.

A Dieu, cher vieil Ami ; vous avez gardé la foi, ne perdez jamais

l'espérance ; nous nous retrouverons un jour dans la joie ; alors, plus de peines ni de larmes. Pensez toujours au pauvre missionnaire, dites à ceux qui vous parlent de lui qu'il n'a pas perdu la mémoire du cœur.



LETTRE VINGT-SIXIÈME.

Long-Kéou, le 24 mai 1880.

CHER AMI (1),

MERCI, non pas d'avoir tardé cinq ans à m'écrire, mais de n'avoir pas permis, à ces cinq ans de silence, d'effacer de votre cœur mon pauvre souvenir. Plus d'une fois je vous ai envoyé des bonjours qui signifiaient : « Voyons, m'oubliez-vous ? » Vous n'aviez pas, dites-vous, les mêmes droits que d'autres à mes lettres ; si fait, mais je voulais vous voir commencer ; les missionnaires doivent être particulièrement discrets : ils emportent en Chine leurs vieilles affections et n'en glanent plus de nouvelles ; le Chinois, hélas ! ne remplace personne. Mais les amis demeurés en France, entourés de tant de sympathies, entraînés dans le tourbillon de la vie européenne, peuvent nous oublier, et nous courons risque parfois de troubler leurs joies comme des revenants importuns.

Mon Ami, vous me demandez si je me rappelle ces entretiens que nous avons eus ensemble ? Dites-moi, est-ce qu'on oublie cela, et la confiance n'est-elle pas faite pour ouvrir et conquérir à jamais notre cœur ? La première fois que nous avons causé un peu intimement, c'était sur ces bords du Thérain que j'arpentais si souvent et où ma pensée me ramène toujours ; est-ce ma faute, si vous m'avez dit ce jour-là un tas de choses intimes qui vous ont gagné mon amitié en

1. Un curé.

une demi-heure ? Après, nous avons eu d'autres conversations, pas beaucoup, pas assez, mais toujours pleines d'un grand charme pour moi ; puisque vous voulez bien vous les rappeler, gardez-moi une petite place dans votre cœur et un souvenir fidèle comme le mien.

C'est vrai, nous n'avons fait que nous entrevoir à peine, mais nous nous sommes trouvés en communion d'idées, et voilà le ciment indestructible de l'amitié. Écrivez-moi donc, et vous verrez si les peines, les fatigues, les préoccupations, les labeurs de la vie apostolique, m'empêcheront de vous répondre, si vous avez moins de droit à mes lettres que n'importe qui.

J'ai vécu assez dans notre diocèse de Beauvais pour apprécier ce qu'un curé peut avoir à y souffrir. Sans doute, à l'heure présente, un vertige s'est emparé des âmes ; le vide se fait de plus en plus à l'église et autour du prêtre ; cependant mon patriotisme est encore à l'espérance : la terre française a toujours été féconde en chrétiens, la foi y germera quand même. Mettez bien la crainte de Dieu et la pensée du salut dans le cœur des enfants : certainement la plupart vous abandonneront quand viendront les entraînements de l'adolescence, mais il est si rare que les impressions de l'enfance et du catéchisme s'effacent entièrement ! Ces impressions-là m'ont fait prêtre et m'ont donné, à l'âge de neuf ans, la pensée de l'apostolat. Soyez un prêtre *radical ;* que la foi et la *conviction* éclatent sur votre visage, et vous donnent des paroles de feu quand vous prêchez, je ne dis pas seulement à l'église, en chaire, mais dans les maisons, au lit des malades, dans les rues, partout : douce et familière prédication de la conversation, la plus efficace et la plus persuasive de toutes !

Vous savez, j'ai été un peu curé de Montmille (1), j'y allais aux

1. Montmille, village près de Beauvais, sanctifié par le martyre de saint Lucien et de ses compagnons.

grandes fêtes. Le plus fidèle, et presque le seul fidèle chrétien de sa paroisse, était un vieux bonhomme de soixante-dix ans, qui n'avait jamais de sa vie abandonné les sacrements. Il me dit la raison de sa persévérance, extraordinaire pour le pays: « Quand j'étais enfant, nous avions un bon curé ; il me fit faire ma première Communion ; en ce temps-là, les fidèles étaient bien peu nombreux. M. le curé me dit : « Pierre, est-ce que, toi aussi, tu oublieras le bon Dieu ? » Je lui ai promis que non, et ce souvenir m'est revenu toutes les fois que j'ai été tenté de laisser mon devoir. » — J'ai fait la même remarque en prison (1) ; mon troupeau n'était pas précisément de premier choix, mais si je pouvais gagner quelques-uns de ces malheureux, c'était toujours ceux dont l'enfance avait été un peu soignée, et qui avaient entendu la parole d'un saint prêtre avant d'arriver à l'âge où le cœur s'endurcit.

Allez, cher petit père, rien de ce qui sortira de bon de votre bouche ne sera perdu ; une parole que vous aurez dite et dont vous n'aurez pas vu le fruit, ira se graver, à votre insu, dans telle ou telle âme pour y produire son effet, longtemps, longtemps après, quand vous serez mort peut-être, ou bien quand votre orgueil ne pourra plus vous attribuer à vous-même ce que le bon Dieu aura fait par vous. Si vous n'avez que dix âmes fidèles, groupez-les, fortifiez-les, sanctifiez-les ; Dieu n'est pas seulement honoré par le nombre des chrétiens, il l'est surtout par l'intensité de leur amour. Il faut avoir un peu étudié, théoriquement dans les livres et pratiquement au confessionnal, le *Traité de la grâce*, pour savoir quel rayonnement de foi et de piété est produit par une âme vraiment chrétienne pour le salut des gens de son entourage. Que ceci soit votre consolation et votre

1. Le P. Aubry joignait à ses fonctions de directeur au grand séminaire de Beauvais celles d'aumônier des prisons.

espérance : j'ai cru longtemps qu'étendre le royaume de Dieu, c'était faire beaucoup de conversions ; c'est bien une des manières, en effet ; maintenant, je sais que rendre une *seule* âme plus chrétienne, faire entrer en elle un peu d'amour et d'esprit de sacrifice, et surtout commencer par soi-même l'œuvre de la sanctification, c'est encore le meilleur moyen de travailler au règne de Dieu...

Vous voulez donc que je vous parle de mes Chinois... Hier j'arrivais à Long-Kéou, village païen qui m'avait envoyé une députation de pères de famille ; les braves gens, qui demandent à se convertir, ne savent même pas s'il y a un Dieu, ni pourquoi on se fait chrétien ; ils ont entendu dire, au bourg voisin, que notre religion est bonne et qu'on l'embrasse pour *sauver son âme ;* cette expression n'a pas pour eux un sens trop précis, pourtant elle leur donne une certaine idée vague d'un intérêt supérieur à leurs affaires temporelles. Arrivé au logis qui m'est préparé, je commence, suivant mon habitude, par une hécatombe des signes superstitieux : papiers rouges, papiers jaunes, papiers blancs, papiers découpés à jour, en franges, en drapeaux, en poissons, en serpents, papiers couverts de caractères cabalistiques ou de grossières images de dieux monstrueux. Les gens collent ces papiers ou les suspendent par des ficelles au-dessus des portes, au dehors, au dedans, à la fenêtre, — s'il y en a une, et c'est rare, — aux meubles, aux murs, aux colonnes, aux solives, au toit, partout. Le vent, qui a l'entrée et la circulation libres dans les habitations chinoises, vous fait onduler tous ces papiers-là comme un champ de pavots. Un de mes orphelins de la Ste-Enfance se charge de l'exécution : le voyez-vous grimper partout, arracher ces sales fanfreluches, débusquer les araignées, qui, de leur vie, n'ont eu pareille alerte ! il a un plaisir, mais un plaisir ! — « Père, encore un diable là-bas ! Père, encore deux ! Attends, toi, je vais te brûler ! » — Les

nouveaux chrétiens rient de ces plaisanteries de l'enfant, eux qui, le matin même, étaient encore païens, officiellement du moins. Le Chinois tient peu dans le fond, et pas du tout dans le cœur, à ses religions fausses, aux bizarres superstitions qu'elles lui imposent et qui, d'ailleurs, ne l'obligent pas à corriger ses vices. S'il les garde, ce n'est donc pas par un principe de foi ou par attachement à ses dieux : c'est par superstition et par *peur des maléfices du démon.* Quelle tendre dévotion ! Voilà l'*unique sentiment religieux* que j'aie pu encore découvrir chez le Chinois païen : mes expériences ne sont pas pour démentir cette remarque si souvent faite, que le vrai sentiment religieux ne se conserve nulle part en dehors du christianisme. Les bonzes, horribles et répulsifs personnages du reste, entretiennent soigneusement dans le peuple la peur et la superstition ; ne sont-ils pas marchands de rites superstitieux ? On va leur demander pour cent sapèques de superstition, une chandelle rouge, une nuit de chants funèbres avec tam-tam, telle ou telle pratique devant la statue grimaçante de leur idole, cemme en France on va chez la sorcière chercher pour vingt-cinq sous de bonne aventure. Le ministère des bonzes est tout juste aussi relevé que cela. C'est si vrai que les anciens livres, fort vénérés ici, surtout ceux de Confucius, et où se trouvent certaines prescriptions morales, sont ceux où il n'y a pas trace de religion *positive ;* et je ne sais si on peut appeler religion naturelle les vestiges rares et effacés de croyances dogmatiques en Dieu, en la vie future, qu'à force de bonne volonté on finit par y pêcher. Pour moi, ces livres me sont suspects de nihilisme.

Dès le soir de mon arrivée à Long-Kéou, adoration des principaux chefs de famille, sermon sur la nécessité d'être chrétien, de sauver son âme, etc... L'instruction est absolument familière et entrelardée de « Entends-tu, un tel ?... As-tu compris cela, un tel ?... »

Le Chinois interpellé s'empresse de répondre affirmativement ; je lui demande alors d'expliquer : il ne manque pas de dire qu'il n'a pas compris. L'instruction faite, les chrétiens sont interrogés sur la doctrine ; ils se gardent bien d'avoir retenu ce qui a été dit, pourtant je répète trois ou quatre fois les choses importantes, en ajoutant toujours : « Retenez bien cela, le retiendrez-vous ? » Ils répondent invariablement : « Père, *lâche ton cœur*, nous ne l'oublierons jamais ! » (Lâche ton cœur signifie : ne sois pas inquiet.) — « Allons, prenez le petit catéchisme. » Je chante à gorge déployée la première question : « Pourquoi es-tu chrétien ? » — On répond sur le même ton : « Pour adorer DIEU et sauver mon âme. — Comment adore-t-on DIEU ?.... etc. » En deux jours, les gens qui ont la meilleure mémoire savent le petit catéchisme ; les autres en ont gardé quelques bribes. C'est une besogne humble et très fatigante ; il faut la faire plusieurs fois le jour ; si vulgaire et si impatientante qu'elle soit, elle ne m'a pas encore assez blasé pour m'enlever toute joie et toute émotion, quand je vois entrer nos grandes vérités chrétiennes dans ces pauvres âmes.

Mon triomphe est une instruction sur l'Église, qui procède à peu près ainsi : « Comment êtes-vous venus à la religion ? L'an dernier, vous avez entendu parler d'une nouvelle religion, établie dans les environs ; vous avez interrogé un de vos amis qui l'avait embrassée ; il vous a envoyés au catéchiste. Vous lui avez dit . « Frère aîné, d'où vient ta religion ? qui t'envoie nous prêcher ? de qui relèves-tu ? qu'est-ce que ta religion ? » Il vous a répondu : « Je dépends d'un prêtre *Mô* chargé de cette région et qui réside à Hin-y-Fou. » Eh bien, voici le prêtre *Mô*, c'est moi. Demandez-moi comme au catéchiste : D'où vient ta religion ? qui es-tu ? qui t'envoie ? Je vous réponds : Nous sommes vingt-quatre prêtres de ma religion, dissémi-

nés sur divers points du Kouy-Tchéou ; nous avons pour supérieur un évêque qui réside à la Capitale : c'est lui qui nous envoie, c'est de lui que nous relevons. Allez trouver l'évêque, posez-lui les mêmes questions qu'à mon catéchiste et à moi ; il vous dira qu'il relève, comme les autres évêques, d'un pape qui est à Rome et gouverne tous les chrétiens du monde ! » — J'explique alors comment le pape vient de Dieu seul par Jésus-Christ ; puis : « Vous croyez qu'il n'y a de chrétiens que sur le territoire de Hin-y-Fou? Il y en a à Tchen-Lin-Tchéou, à Gan-Chouen, à Tsen-y-Fou, au Kouang-Si, au Yun-Nan, au Se-Tchouan, à Pékin, etc., etc. Il y en a en Mongolie, en Cochinchine, en Corée, au Japon, dans l'Inde, en Amérique, en Égypte, en France, etc. » Tous ces noms de royaumes leur sont absolument inconnus, mais leur font un effet ! surtout quand je leur énumère ceux que j'ai traversés pour venir jusqu'à eux ; je leur dis que partout j'ai vu des chrétiens, et que le christianisme est la seule religion dont les membres se trouvent dans les *dix mille royaumes* (expression chinoise) qui se partagent le monde... — Allez au Yun-Nan, au Se-Tchouan, à Pékin, au Japon, dans l'Inde, en Égypte, en France ; voyez-y des chrétiens : ils vous reconnaîtront comme leurs frères, vous êtes de la même famille ; écoutez leurs prières : ce sont les vôtres ; leur doctrine, leur foi : la vôtre ; pas un *ty-ty* de différence ; voyez leurs mœurs, leurs usages, leur conscience, même chose ; comme vous ils prient, apprennent la doctrine, obéissent à leur prêtre, font maigre le vendredi et le samedi, espèrent le salut... Pas une religion qui offre ce spectacle. Moi, prêtre, cette année à Pâques, je vais, pour la première fois, visiter des chrétiens qu'on vient de me confier ; ce sont de vieux chrétiens ; ils ne me connaissent pas, je ne les ai jamais vus ; j'arrive, je suis leur *père* et ils sont mes enfants : ils ont de suite confiance, et savent que je ne les trom-

perai pas ; ils me comprennent, savent ce que je leur veux, et je sais à peu près les diverses choses qu'ils peuvent avoir à me dire. Trouvez-moi cela dans une autre religion ! » — Cette vue d'une communion de foi et d'usages n'est-elle pas faite pour encourager mes pauvres chrétiens perdus dans ces replis de montagnes, si éloignés du reste du monde ?

A Dieu, cher Ami ; ne soyons pas tristes, nous marchons vers la jeunesse éternelle ! Pour moi, il me semble que je ne vieillirai pas, du moins de cœur et d'âme ; et quand je vous reverrai, eussé-je quatre-vingt-dix-neuf ans, je veux encore vous montrer qu'un missionnaire garde sa jeunesse toute sa vie ! Cependant, vive la France toujours et quand même ; c'est la terre du cœur, des affections profondes et de la vraie générosité. Il m'arrive quelquefois, pendant que je dis mon bréviaire sur ma mule, de rencontrer du regard, sur le penchant d'une montagne ou au fond de quelque ravin, un groupe de maisons mêlées à des arbres, offrant un peu de ressemblance avec nos hameaux de l'Oise ; vous ne vous imaginez pas la révolution que ça me fait dans le sang, le regret incommensurable qui m'envahit, et l'espèce de sanglot que je sens monter. Soyez tranquille, c'est l'affaire d'une demi-minute ; plus on est vieux missionnaire, plus on est sujet à ces crises-là ; je n'en suis pas moins joyeux ordinairement, et si le sacrifice coûte plus à certaines heures, je chante comme le petit mousse :

« *C'est au Ciel que j'espère,*
» *Que j'espère un peu d'amour !* »





LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

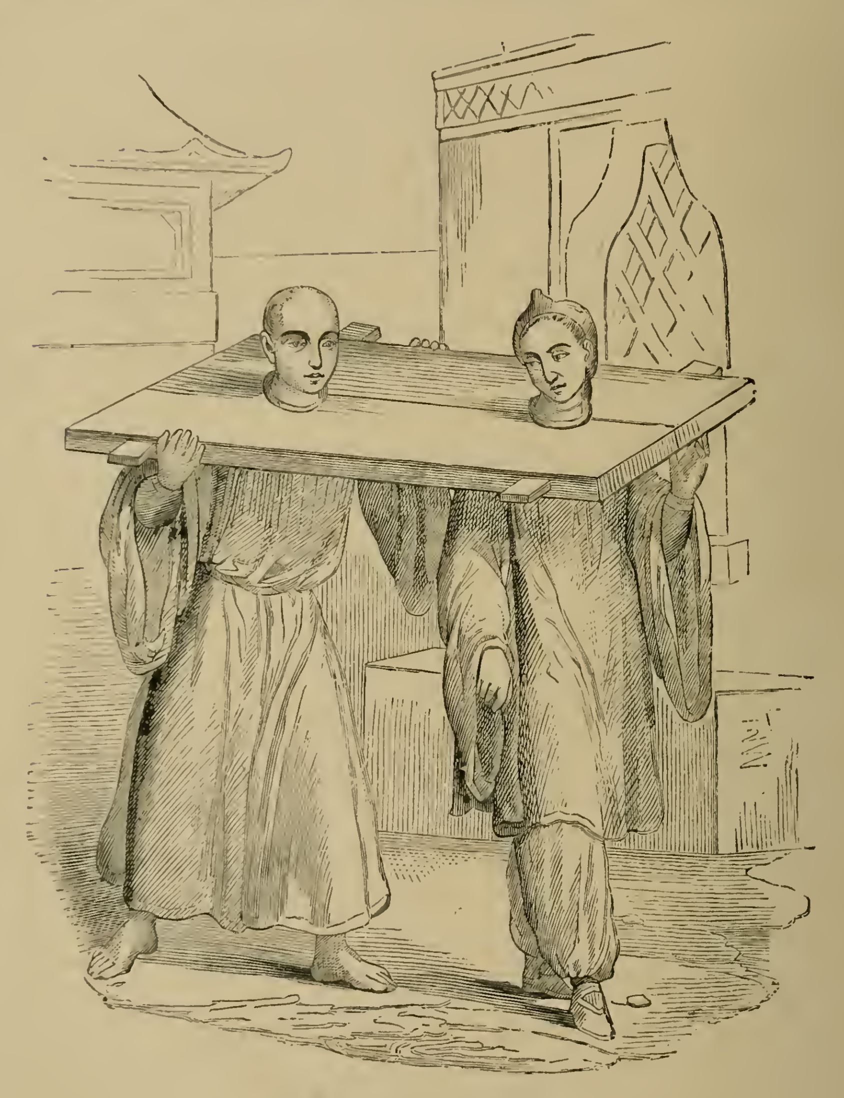
Yang-Tchang-Gao, le 31 août 1880.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

VOUS me plaignez d'être là-bas seul et loin de tout confrère. Pour moi, — à quoi cela tient-il ? — l'isolement ne m'est nullement pénible ; pourtant, je suis souvent deux mois sans lettres de France, sans nouvelles des confrères. Il faut bien s'habituer à cette vie, et prendre goût à la besogne qui vous écrase ! Oui, mais quand il arrive des lettres qu'on n'attend plus, on sort comme d'un rêve, on se retrouve tout Français, et le plaisir est incomparable. Le missionnaire a encore d'autres consolations qui alimentent son espérance et son courage. Écoutez plutôt : voici l'une de mes grandes jouissances.

On vient me chercher, avant l'Assomption, pour un chrétien mourant à l'extrémité du district, à trois jours de marche forcée. La station, qui s'appelle Ta-Chan (grande montagne), est une des rares chrétientés datant du siècle dernier. Son éloignement des villes, sa position dans une profonde vallée au milieu des montagnes, l'a préservée des persécutions, des incursions des rebelles, et des causes de démoralisation particulières aux centres populeux. Les habitants ne sortent guère de leurs rochers, ils voient rarement les étrangers, s'occupent de leur culture, sont pauvres, simples et très bons chrétiens : *O fortunatos nimium !* Ta-Chan compte trente familles chré-

tiennes. Voilà donc de braves gens à l'une des extrémités les plus écartées du monde visité par l'Évangile ; ils ignorent tout de



Le supplice de la Cangue.

l'Europe, ils ne m'ont jamais vu, mais ils savent que je vais venir, et des enfants ont été apostés sur la montagne pour guetter mon arrivée.

A peine eurent-ils entendu le grelot de ma mule au détour des rochers, et aperçu mon large chapeau semblable à un *couvercle à lessive*, qu'ils se mirent à crier : « Voilà le Père, voilà le Père ! » Et tous les chrétiens d'accourir sur le bord du sentier, de me saluer au passage et de m'accompagner ; mon malade en était aussi ; je craignais tant de le trouver mort ! Il m'enterrera peut-être, mais enfin il avait été en danger. Les visages sont épanouis, on ne me connaît pas, *on me reconnaît.* Détail trivial qui m'a touché : les chiens du pays ne voient guère d'autre étranger que le missionnaire ; ils suivent ses moindres mouvements ; mule, bagage, barbe, saluts des chrétiens, ils observent tout. Généralement les chiens des païens sont très méchants après nous ; or, à Ta-Chan, tous les chiens, et ils sont nombreux, accompagnaient leurs maîtres venus à ma rencontre. Eh bien ! loin d'aboyer, ils me firent accueil ; ils remuaient la queue, s'empressaient autour de moi et de la mule, se mettaient à courir joyeusement devant nous. Que voulez-vous ? c'est un ensemble d'émotions délicieuses qui font oublier la faim et la fatigue.

J'arrive ; vite on prend mon bâton, mon *couvercle à lessive*, mon bréviaire ; tout est à mon service, on attend mes ordres, je me sens en famille ; on sait ce que je viens faire, ce que je pense, ce que j'aime, ce que je recommanderai. « Ah ! que le Père est fatigué ! — Le Père veut-il se laver les pieds ? — Le Père boira-t-il du thé ou de l'eau fraîche ? — Le Père a bien faim. — Vois, comme le Père a sué ! — Le Père a-t-il de quoi changer, pour qu'on lui lave ses habits trempés de sueur et pleins de poussière ? etc., etc. » L'un m'apporte de l'eau, un autre des pêches presque bonnes, un troisième du thé ; celui-là déshabille la mule et lui donne à boire ; celui-ci rapporte une brassée de branches et de feuillages secs pour

faire du feu et cuire le riz ; la plupart restent autour de moi à me regarder ; c'est parfois incommode, mais toujours bien touchant. Puis on viendra me dire confidentiellement les petites affaires et les ennuis du lieu : — « Père, les païens nous menacent et nous injurient, est-ce vrai qu'on détruira encore la religion ? — Père, mon fils va un peu de travers et ne m'écoute pas ; il viendra te voir ce soir : je te prie de lui donner un avis. — Père, tel chrétien a donné un scandale dans l'année ; il faut le gronder un peu, toi ; il ne nous croit pas. — Père, j'ai une dispute depuis six mois avec un tel : entends notre affaire, et dis-moi si je n'ai pas raison. — Père, mon bœuf est mort, je suis bien malheureux ! — Père, mon chapelet est cassé à trois places et a perdu des grains. — Père, une médaille ! — Père, une image ! »

Il faut répondre à tout cela, raccommoder le chapelet et aussi les âmes... Le soir, la présence du Père est, pour les gens de la vallée, l'occasion de se réunir : ils arrivent de partout, et quelle joie de les entendre chanter, d'une seule voix, d'un seul cœur : « *Je crois en Dieu... Notre Père... Je vous salue, Marie...* » Voilà la grande famille catholique, voilà l'Église avec sa foi et son unité d'un bout du monde à l'autre, et jusque dans ces petits recoins si écartés ! Un missionnaire observateur jouit assez souvent d'un spectacle pareil ; en vérité, peut-il s'ennuyer ?

Après l'Assomption, j'ai repris mon vol pour visiter le sud du district ; partout on écoute la *doctrine* avec bienveillance et sympathie. Ici-même, à Yang-Tchang-Gao, j'ai fait quelques bonnes captures ; mon hôte d'abord, un grand gaillard de cinquante ans, honnête, intelligent et de bonne famille, et puis six ménages dispersés dans les environs. Les adhésions seraient plus nombreuses si je n'étais très sévère par principe, pour assurer la solidité et la bonne

direction des œuvres dans l'avenir ; je ne veux admettre que lentement, et après enquête, des familles soigneusement choisies ; il faut des mois pour planter les premiers jalons, des années et bien des courses pour faire une besogne sérieuse et tant soit peu définitive. Si je pouvais fonder sur ce territoire un bon réseau de fortes et solides chrétientés, capables de résister aux orages et à l'épreuve du temps !... Mon DIEU, quand la conquête de ce pauvre peuple chinois sera-t-elle achevée ? Le sera-t-elle jamais ? Ce doute est mon tourment. N'importe ! j'y travaille toujours, et, si imperceptible que soit l'action d'un seul homme pour entamer un pareil bloc, son travail accélère le résultat.

Je lisais ce matin en saint Prosper que, dans la totalité du genre humain, est une autre totalité, inférieure en nombre, appelée par l'Écriture la *plénitude*, l'*universalité du genre humain :* c'est l'universalité des hommes qui seront sauvés ; ceux-là seuls comptent ; les autres ne comptent pas, ils sont des fruits secs, des hommes manqués, *vasa interitûs.* Eh bien ! mes pauvres chrétiens, comme perdus dans la masse païenne, sont ici le vrai genre humain, puisqu'ils concourent à compléter le nombre des élus ; ils sont misérables, d'une nature inférieure, n'importe ! Ils composent ici le royaume de DIEU, l'Église vivante ; ils sont des parcelles, des molécules, des gouttes de sang dans le corps mystique de JÉSUS-CHRIST ; enfin ils forment le vrai peuple chinois, celui qui est élu pour le ciel, appelé à fournir son contingent à l'armée des saints, et destiné à habiter le ciel. Voyez-vous, il faut bien se consoler d'une manière ou d'une autre ! Dans vos tristes paroisses du diocèse de Beauvais, l'impiété gagne du terrain de jour en jour, les fidèles se font de plus en plus rares ; pourquoi vous désoler outre mesure et vous inquiéter ? Vous avez la conscience de *faire votre possible ;* quand il ne resterait en tout

que deux ou trois bonnes âmes vivant encore de la vie chrétienne, et recevant la grâce par vos mains, il faudrait dire, comme votre missionnaire chinois : « Ici, ces âmes sont le royaume de Dieu, elles sont l'Église vivante, et je ne perds pas mon temps ! »

Telles sont les pensées que je rumine bien des fois par jour, en trottinant sur les routes, chez les chrétiens, quand ils me laissent seul pour aller à leur travail, le soir, si je reste inoccupé ou si la fatigue ne m'endort pas ; en somme, je me trouve encore assez heureux. Au petit bonheur ! on finira toujours par vieillir, et on viendra à bout de mourir.





LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Sin-Tchen, le 4 juillet 1881.

CHER PÈRE ROUX (1),

AVANT-HIER, je traversais la route de la capitale ; la Providence a voulu que ce fût le jour et le moment où le Père Chanticlair passait aussi : un quart-d'heure avant ou après, il était trop tard. Sa rencontre me réconforta et me fit du bien. Depuis quatre jours, j'étais tout malade de dégoût, me voyant en face d'une position embarrassante et sans issue vraisemblable à Pou-Gan-Tin. Nous nous arrêtâmes à causer longuement chez un chrétien ; le P. Chanticlair savait mes tribulations : « Voyons, me dit-il, prenons au hasard un chapitre de l'*Imitation*, pour savoir le mot de DIEU sur votre situation ! » Il ouvre le livre, et tombe sur je ne sais plus quel terrible chapitre où Notre-Seigneur m'avertit que je n'ai pas de paix à espérer sur la terre, que ce que j'ai souffert n'est encore rien : « *Ad futura certamina te præpares.* » Le pauvre confrère en était saisi. Quand je vous dis que, dès mon enfance, je me suis senti voué au malheur ! Et, avec tout ça, je suis heureux !

Votre catéchiste *Lo*, survenant un instant après le départ du P. Chanticlair, me guérit net de mes appréhensions ; c'est fini, je vais tenter l'expédition de Pou-Gan-Tin. Nous avons causé ; il m'en-

---

1. Confrère du P. Aubry, son plus proche voisin en Chine.

courage à partir, modifie mon plan sur plusieurs points, et vient avec moi ; j'emmène en outre une petite escorte. Je veux vous remercier du fond du cœur de m'avoir cédé ce catéchiste, et Notre-Seigneur acquittera la dette de ma reconnaissance.

Je ne crois pas que mon voyage à Pou-Gan-Tin soit long. Dites au P. Michel (1) que je suis heureux de le sentir enfin auprès de moi, et de le savoir guéri ; qu'il ne m'en veuille pas, si je n'ai pas bu son vin ; sachant la prochaine visite de Monseigneur, il était plus sage de thésauriser un peu ; nous nous *revengerons* à Hin-y-Fou. Ah ! quand je serai sorti de mes peines, et que je vous verrai tous réunis à Hin-y-Fou, quelle noce nous ferons ! On mangera toutes les poules et tous les œufs réservés pour les grands jours !...

J'écrirai de Pou-Gan-Tin au P. Gréa ; peut-être lui dirai-je de mettre provisoirement un de nos nouveaux confrères à Hin-y-Fou ; il garderait la maison et les enfants, pendant que je passerais quelques mois là-bas, afin de bien habituer ces populations farouches à voir mon nez, mes yeux glauques et ma barbe rouge. Si je meurs dans cette expédition, le P. Michel versera dans son gosier toutes les *larmes de Médoc* que j'ai gardées, et dira : « Ce pauvre *Mô* (2) était bien méchant, mais il avait de bons désirs. » Mon DIEU, qu'on est donc tranquille quand on est mort ! Encore faut-il mourir proprement ! Bon Père Michel ! je ne suis guère plus crâne que lui pour la santé ; un jour bien, deux jours mal ; il faudra user sa bête comme ça ; avec un pareil district et une besogne toujours croissante, comment ne pas s'éreinter ? Le pénible, c'est d'avoir tant d'orphelins, et d'être obligé de courir si loin d'eux. Ah ! que nous sommes de petits grains de poussière, comparés à S. Paul ! Mais il faut avoir

1. Autre *voisin* du P. Aubry, et son confesseur.
2. Nom chinois du P. Aubry.

été missionnaire pour comprendre ce qu'il entend par ses *tribulations*.

Tenez, j'en ai une bien triste à vous raconter ; il y a quelques semaines, au retour de mes stations, prévenu que Ly-Mong-Lin, l'ennemi acharné de mes chrétiens, avait fait des siennes, j'obtins sa mise en prison. Sa femme accourt, fait tapage, et trouve porte close deux jours de suite ; le troisième, accompagnée d'une complice, elle trouve moyen de pénétrer dans la cuisine, après s'être administré une forte dose d'opium ; — elle s'en vanta (1). On ne veut pas la croire : soudain l'opium agit avec violence, la malheureuse se dit repentante et demande à se confesser. J'accours, mais déjà elle avait perdu connaissance ; impossible de la confesser, je l'extrémise vite et vite ; on lui fourre dans la gorge tous les remèdes possibles, rien n'y fait : elle meurt, me laissant là ses trois enfants. Le soir, les partisans de Ly-Mong-Lin obtiennent son élargissement ; aussitôt le persécuteur vient pleurnicher près du cadavre, et trouve sur lui une lettre rédigée d'après mes ordres, et dans laquelle je faisais dire à cette femme : Jadis j'étais pieuse, et je voulais sauver mon âme ; c'est toi qui m'as mise dans le mauvais chemin, c'est toi qui m'as inspiré la résolution de m'empoisonner pour effrayer le Père ; je ne pensais pas mourir, et voilà que Dieu m'a punie. Malheureux, convertis-toi, élève chrétiennement nos enfants et fais pénitence jusqu'à ta mort, ou tu seras puni plus sévèrement que moi, etc... »

Cet écrit impressionne Ly-Mong-Lin ; il avoue ses torts envers les chrétiens, et promet de se convertir ; la vierge a entendu ses

1. Dans cette partie du Kouy-Tchéou, la vengeance la plus éclatante qu'on puisse tirer d'un ennemi, c'est de s'empoisonner et de mourir chez lui. L'ennemi est par là désigné à la vengeance et aux fureurs populaires.

aveux, et me dit : « Cette fois il est converti ! » Je réponds : « Oui, pour deux jours ! » Et, de fait, il continue sous main à vexer mes pauvres chrétiens et à tout oser contre nous.

Par moments, quand je considère ce qui se passe, je sens venir une persécution générale; j'en ai comme l'intuition. Peut-être aurai-je l'honneur de donner ma vie pour l'Église : *Hosanna in excelsis !* Ma seule inquiétude est de me voir si peu, si mal préparé au martyre. Père,gardons notre cœur et notre conscience bien nette,pour recevoir cette terrible visite ; oui, elle sera terrible. Si chacun de nous est seul pour la recevoir, ne perdons pas la présence intérieure de Notre-Seigneur dans nos âmes : lui, sera notre compagnon, et ce sera au fond même de notre cœur que nous ferons notre visite au Saint-Sacrement, quand nous nous verrons entourés de bêtes féroces. Si j'y passe le premier, c'est au Père Michel que j'ai demandé d'écrire à mes parents et à mon curé ; la seule pensée de leur peine serait ma principale angoisse, avec la pensée de mes pauvres orphelins. Vous allez rire de me voir ainsi faire du sombre : c'est que toutes les nuits je suis dans ces idées-là ; que n'êtes-vous venu me voir !

A Dieu, je vous embrasse fraternellement.





LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

Hin-y-Fou, le 14 juillet 1881.

Cher monsieur le Doyen,

Votre lettre du 29 mars m'est arrivée il y a douze jours ; un peu plus, elle restait pour toujours sans réponse ; vous allez comprendre pourquoi.

Prenez, sur la carte du Kouy-Tchéou, la ville de Pou-Gan-Tin, dans la partie nord-ouest de mon district : cette ville est à moi comme Paris est au roi, c'est-à-dire qu'elle fait partie du terrain sur lequel j'ai charge d'âmes, et où je dois établir nos œuvres. Mon prédécesseur y fit une tentative en 1877, et obtint quelques conversions dans les campagnes, au nord de la ville. Les gens de Pou-Gan-Tin ont une mauvaise renommée de férocité, d'injustice, d'audace et de brigandage ; il n'est donc pas étonnant qu'ils soient particulièrement hostiles à une religion qui condamne et proscrit tous les vices. Donc, ils nous détestent cordialement ; et les notables, qui ont, dans les villes chinoises, une sorte de puissance illimitée, mal définie par les lois, sans contrôle et sans frein, sont nos ennemis mortels. Dès que l'on connut la présence de chrétiens sur le territoire, leur perte et la destruction de la religion fut résolue. La persécution éclata en février 1878. Treize chrétiens furent tués, tous les autres pillés, et défense d'embrasser le christianisme fut notifiée aux habitants des campagnes, sous peine de pillage, d'ex-

pulsion, de mort, le tout exécutable par la partie païenne du peuple, sous la direction des notables.

Nous avons bien, pour nous et nos fidèles, les traités de 1860, dont la loi chinoise garantit l'exécution, mais, pour ces populations, la loi est lettre morte, et le pouvoir en Chine a très peu d'action sur elles ; d'autre part, il est plein de mauvaise volonté pour nous : en réalité, il n'y a guère espoir d'obtenir justice et protection. Jugez quel obstacle formidable à la persévérance des nouveaux chrétiens, à la conversion des païens !

Monseigneur, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France à Pékin, obtint un ordre d'arrêter et de punir les principaux coupables, d'obliger les notables à faire réparation aux missionnaires et aux chrétiens, et à garantir à ceux-là la liberté de circuler, de prêcher, d'établir leurs œuvres, à ceux-ci la liberté de vivre selon leur foi. Le gouverneur envoya un commissaire à Pou-Gan-Tin, pour assurer l'exécution de ces mesures, informer sur les faits, déterminer le châtiment des coupables et la réparation à faire aux victimes. Mon prédécesseur s'adjoignit à ce commissaire ; un soulèvement populaire, provoqué par les notables, les empêcha d'entrer en ville, du moins ils ne le purent qu'après de longs pourparlers ; on leur dit de belles paroles, on promit tout ; eux partis, la situation resta la même.

Arrivé à Hin-y-Fou, en janvier 1879, et chargé de Pou-Gan-Tin, je reçus les plaintes des chrétiens toujours opprimés ; je réclamai du mandarin l'exécution des ordres de ses chefs. Mené par les notables, et d'ailleurs leur complice, il répondit poliment, mais ne fit rien. En 1880, Monseigneur écrivit au gouverneur, et nous obtînmes l'envoi d'un nouveau commissaire. Les négociations durèrent sept mois, le commissaire montra une réelle bonne volonté, mais il n'obtint que des réponses évasives, et la populace le chassa en

janvier 1881. Aucun changement par conséquent. Nouvelle réclamation au gouverneur et au mandarin du lieu ; il fut réglé que ce dernier exécuterait lui-même les ordres de Pékin ; il répondit de la liberté et de la sécurité des chrétiens.

Et pourtant, à Pâques, il n'avait encore rien fait, les chrétiens étaient toujours sous le pressoir. Me trouvant près de Monseigneur, pour notre réunion annuelle, je tins conseil avec lui, pour en finir avec cette hypocrisie et ces lenteurs calculées des païens, éclaircir la situation, et tâcher de visiter ces chrétiens si abandonnés. Nous avions toute raison de penser que je serais mal reçu, mais Monseigneur ne pouvait croire qu'ils osassent rien faire de grave.

Vous vous demandez peut-être pourquoi tant d'obstination à exiger le châtiment des persécuteurs ; pourquoi attendre, pour visiter les chrétiens et revenir prêcher publiquement sur un territoire, d'y avoir obtenu les satisfactions qui nous sont promises. Rappelez-vous que notre situation, en Chine, est réglée par la loi, depuis le traité de 1860 ; l'incognito, le secret n'est plus possible ; nous sommes obligés de revendiquer hautement et légalement la liberté, pour nous et nos chrétiens ; tant qu'on ne nous l'accorde pas en fait, nous ne pouvons abandonner la partie. Or, nous avons conquis la liberté, de haute lutte, dans beaucoup de villes et de territoires de la province ; ce sont les postes et districts fondés ; il y a encore des misères, des vexations, des persécutions locales ; des coups de main y sont encore possibles, mais enfin nous sommes victorieux. Au contraire, il existe un plus grand nombre de villes et de territoires où nous n'avons pas encore pénétré ; il s'agit pourtant d'en forcer l'entrée tôt ou tard, ce que nous essayons de faire chaque année ici ou là. — Je dis ville et territoire, parce que nous ne possédons vraiment droit de cité sur un territoire, que si nous l'avons dans la ville qui lui sert de chef-

lieu. — Mais les populations nous sont naturellement hostiles, surtout les notables et les mandarins locaux, toujours très fermement résolus à nous fermer la porte, par quelque moyen que ce soit, — fût-ce le crime ; ils ont ordinairement pour eux l'aide cachée des grands mandarins. Ceux-ci répondent à nos réclamations par de belles assurances, et, sous main, encouragent les mandarins locaux et les populations à nous repousser, en leur promettant l'*impunité*, le coup une fois fait. D'accord avec Monseigneur, je suis résolu à ne pas lâcher Pou-Gan-Tin, et à user de toutes mes ressources, d'autant que cette ville est importante sous bien des rapports.

Je partis aussitôt après la fête du Sacré-Cœur, patron de mon district, non sans avoir mis sous la protection du Cœur de Notre-Seigneur mon entreprise et ses conséquences. De Sin-Tchen, où j'ai droit de cité, et où je m'arrêtai pour prendre des mesures et informer d'avance et en secret, j'allai en trois jours de marche précipitée sur Pou-Gan-Tin ; je voulais arriver brusquement, empêcher que personne pût me précéder en ville pour aviser les notables, qui n'auraient pas manqué de soulever une émeute. Dès mon entrée sur le territoire de Pou-Gan-Tin, je reçus bien quelques insultes, chemin faisant : « *diable d'Europe... homme-chèvre... homme à tête de chèvre...* etc., » mais cela ne compte pas. Je passais vite, et finalement j'arrivais dans la ville le 6 juillet, sans encombre. On ne m'attendait pas ; les gens, sur le pas de leurs portes, ouvraient de grands yeux et se disaient : « Dis donc, n'est-ce pas un Européen ? N'est-ce pas un *diable d'Europe ?* D'où vient-il ? Que vient-il faire ? etc... » En une demi-heure, toute la ville fut au fait de l'événement : elle était haletante d'étonnement et de fureur. Moi, j'allai droit au prétoire du mandarin, lieu inviolable où l'on ne peut vous toucher sans offenser le mandarin lui-même et le compromettre gravement. Le mandarin

était en course, et ne devait rentrer que le lendemain matin. En prévision du danger qui paraissait imminent, je demandai un gîte dans le prétoire même, — fort piètre baraque, je vous assure ; — le substitut du mandarin me répondit : « Je ne puis prendre cela sur moi, je vais aider le Père d'Europe à trouver asile dans une auberge.» On chercha ; toutes les auberges se fermèrent sous divers prétextes. On expédia un homme au mandarin ; lui, m'envoya ses politesses et protestations, avec ordre à ses gens de me préparer un coin dans une pagode d'idoles : c'était une ruse pour m'exposer à la fureur de la populace, tout en ayant l'air de me protéger ; une pagode n'est pas un lieu inviolable, mais une sorte de lieu public.

J'allai donc du prétoire à la pagode vers dix heures du soir ; on avait disposé un petit trou de chambre en planches mal jointes, avec des portes et des fenêtres de papier. Cinq chrétiens de Sin-Tchen, venus pour me protéger, couchèrent sous la remise où se trouve la statue du dieu, entourée de toutes sortes de mannequins monstrueux. J'avais à peine quitté le prétoire que les notables y étaient venus en corps : démarche significative à cette heure indue et dans la circonstance. Sans doute on prit une résolution de connivence avec le mandarin, et je pus entendre de ma pagode le tam-tam que l'on battait par les rues pour assembler le peuple, et les rumeurs sourdes de la foule qui se réunissait sur une place publique écartée. Un de mes chrétiens de Sin-Tchen, que je faisais voyager et loger à part pour qu'on ne le reconnût pas, assistait à toutes ces scènes. A minuit, la réunion se tint ; — ces sortes de meetings sont dans les usages de la contrée, quand il y a un coup de main à faire, une résolution à prendre ou à exécuter. Là, il fut décidé par acclamation que la religion catholique ne pouvait avoir droit de cité, ni un Européen droit de séjour dans le pays, que le lendemain on se

porterait à ma pagode, on me battrait et on me tuerait. Sur ce dernier point on s'accorda en principe, mais on ne s'accorda pas sur le mode de supplice, et c'est une des causes naturelles auxquelles je dois d'être encore vivant. Je parle des *causes naturelles*, car j'ai une foule de raisons de voir en cette affaire la main de Dieu ; Notre-Seigneur veut sans doute que je vive encore un peu, pour me préparer mieux à la mort, et, s'il lui plaît, au martyre.

Les uns voulaient me tuer dans la pagode, les autres dans la rue ; ceux-là, me traîner jusqu'à la place du marché, en dehors de la ville, théâtre ordinaire des exécutions officielles ; ceux-ci voulaient me livrer à quelques gaillards spécialement payés pour ce genre de besogne ; d'autres, enfin, pensaient me laisser massacrer par la foule. Leur avis prévalut en pratique, vous allez le voir ; pourtant, chaque parti prit des mesures particulières pour se débarrasser de moi, en sorte que j'avais quatre ou cinq chances d'y passer. Ce n'est pas pour me vanter d'avoir été courageux, mais, comme Turenne, qui dormait sur un canon la veille des batailles, je passai une très bonne nuit. Il faut dire que j'étais extrêmement fatigué, et que j'ignorais en partie le danger ; le matin même, quand je connus le projet des gens de la ville, je n'imaginai pas qu'ils osassent jamais l'exécuter.

Aussitôt levé, j'entendis encore le tam-tam, et les crieurs hurlaient partout, — mes gens me l'ont dit : — « Ce matin, portez-vous à la pagode, on va battre l'Européen. » Les enfants commencèrent ; il faut connaître l'insolence et l'audace de l'enfant chinois, pour se figurer ces scènes de sauvagerie ; d'abord, ils jetèrent une grêle de pierres sur mon appartement ; puis, entrèrent par bandes, et se mirent à m'insulter. Mes chrétiens et moi avions décidé, pour ôter le plus petit prétexte aux violences, de tout supporter sans dire un seul mot ; vous pensez si j'étais obligé de me mordre les lèvres et de me tenir

à quatre ! A sept heures, le substitut du mandarin local vint me voir en tenue officielle, soi-disant par politesse, et s'installer près de la porte de la pagode, dans une avant-cour donnant sur la rue, comme pour me protéger ; donc il connaissait le complot, et, s'il n'agissait pas pour moi, il était complice. Sa complicité fut bientôt évidente, et, en réalité, lui, son chef et les notables, persuadés que j'allais être tué, ne prirent aucune précaution pour cacher leur jeu.

La visite du substitut fut le signal de la débâcle ; lui parti, on m'apporte à déjeuner ; mais la populace de lancer des poignées de terre sur mon riz, je me passe de déjeuner. Les injures redoublent, on envahit ma chambre, on touche mes effets, on me crie sous le nez : *diable d'Europe ! homme-chèvre ! tête de chèvre !* avec le cri « mé-hé-hé... » pour imiter le bêlement de la chèvre (1). La foule augmentait de moment en moment : une trentaine de gredins, prêts à tout, comme il y en a dans les villes chinoises, sont apostés avec de grands couteaux à l'entrée de la pagode par les partisans du meurtre dans la pagode ; les notables, vêtus de longues robes de toile bleue, armés de leurs éventails, arrivent et se rangent avec calme et solennité dans l'*atrium* de la *haute-maison,* — c'est la remise du dieu de la pagode : — cet atrium, élevé comme une scène de théâtre, domine les deux ailes de la pagode ; l'une d'elles renferme ma chambre, qui ouvre sur la cour intérieure. Les notables s'installent là debout, froids comme marbre, s'éventent, se font des saluts, donnent les signaux à la foule. J'avais fait ramasser ma couverture, mes habits, ma chapelle, mes livres et mes papiers, et l'homme qui portait le ballot avait pu s'esquiver, sans doute parce qu'on avait résolu de ne pas me piller dans la pagode ; il sortit facilement de la ville, comme

1. Il paraît que, de temps immémorial et par toute la Chine, *tête de chèvre* et *mé-hé-hé* sont l'insulte ordinaire contre les chrétiens.



Repas offert sur les tombeaux des ancêtres.

un de ces porteurs de marchandises si communs sur les routes chinoises.

Pour moi, j'avais caché mon bréviaire dans ma poitrine, le livre de la prière devait être, plus que jamais, mon consolateur et mon compagnon ; j'étais seul dans ma petite chambre, assis sur le plancher qui, avec quelques poignées de paille, m'avait servi de lit. La porte est ouverte, je suis entouré de figures hideuses et féroces ; les insultes pleuvent, pourtant les coups n'ont pas commencé ; les notables font un signe avec leurs éventails fermés : aussitôt on démolit la cloison de la chambre, et on se met à me traîner dehors ; sans me laisser faire plus longtemps, je me lève et franchis le seuil de l'appartement. Aussitôt, une immense clameur retentit : « A l'œuvre, tapez, tuez-le ! » Pourquoi ne fit-on rien encore ? Je ne suis pas de petite taille, je n'ai pas le regard timide, et quand je prends mon air grave, il paraît que j'impose le respect. Dire que le cœur ne me battait pas, ce serait mentir ; du moins, pour l'extérieur, je n'ai pas bronché, et mon assurance fut pour quelque chose dans mon salut pendant toute cette matinée.

Je sors donc lentement, sans mot dire, la tête droite, les yeux fixés sur la foule : on voudrait bien m'expédier, mais chacun hésite, il faut que quelqu'un commence, et personne n'ose commencer. Arrivé dans l'avant-cour, je croise le substitut du mandarin, raide, compassé, baissant les yeux à mon approche ; évidemment il ne criera pas à la foule : « Prenez-le, battez-le, tuez-le ! » Évidemment il ne me dira pas d'injures ; mais il est des signes discrets, et le plus sûr des signes qu'un mandarin puisse donner à la populace en pareille circonstance, c'est de regarder faire, de demeurer impassible, et de ne rien répondre à ces milliers de regards qui semblent demander : « Pouvons-nous aller de l'avant ? » Je lui demande son aide : pas de

réponse, visage de marbre ; sûr que je vais être tué, il ne prend pas la peine de cacher beaucoup sa complicité. Sa seule précaution est de ne faire aucun signe extérieur, de ne dire aucun mot assez compromettant dont on puisse se servir plus tard contre lui.

Je me remets à marcher lentement vers la rue ; au milieu de l'avant-cour, bondée d'une foule hurlante et menaçante, je rencontre le premier mandarin du lieu en grande tenue. Je lui dis un mot ; lui, m'invite, d'un geste poli, à retourner à la maison inférieure, comme s'il avait une communication à me faire. Juste au début de l'émeute, il m'avait envoyé une lettre officielle, pour m'annoncer que l'ancienne affaire était conclue depuis trois jours, moyennant une indemnité — dérisoire — d'environ 200 francs ; qu'il avait envoyé cette somme à son supérieur de la capitale, avec l'ordre de la remettre à Monseigneur, et l'attestation écrite que les chrétiens et le missionnaire jouiront désormais de la plus entière liberté. Je lui fais une réponse évasive, sachant bien qu'une pareille conclusion de l'affaire est inacceptable, mais ne voulant pas, par l'expression de mon refus, provoquer les fureurs de la foule. Déjà la veille, au prétoire, j'avais entendu le substitut exposer l'affaire à l'un de mes hommes ; celui-ci se garda d'exprimer son mépris, mais répondit : « C'est cela, c'est cela ! » selon la politesse chinoise, toute faite de mensonges, et qui ne s'engage à rien. Il est providentiel que ce jour-là le mandarin ait été absent ; je n'aurais certainement pas pu m'empêcher de lui dire ma pensée, et c'eût été donner un prétexte à la colère de la population : aujourd'hui, je suis fort devant les grands mandarins, et puis affirmer sans mentir à ma conscience — avant tout il faut être chrétien — que je n'ai pas dit aux païens un mot qui pût les surexciter ! — « Je n'ai pas refusé d'adhérer à leur proposition, et, s'ils avaient voulu la paix, je la leur apportais ! Ils ont attesté par écrit

que j'étais libre de circuler, de prêcher, etc. ; leur conduite montre comme cette assurance était sincère ! » — C'est beaucoup de pouvoir produire de pareilles affirmations devant cette *justice* chinoise menteuse, hypocrite, formaliste, qui ne cherche qu'à nous mettre dans notre tort.

Donc le mandarin m'expliquait sa conclusion, et la foule nous entourait, vociférant, hurlant contre moi ; je me plaçai entre le mandarin et son substitut, les tenant tous deux par les habits ou par les bras, — on fait cela dans les grandes circonstances, pour partager l'inviolabilité des fonctionnaires. Y eut-il un signal donné ? Fut-il donné par les mandarins ou par les notables ? Après une courte hésitation, due à l'arrivée du premier mandarin, j'entends crier partout : « Commençons, frappons ! » J'empoigne mes deux mandarins et les serre contre moi, non certes par tendresse ! Mais la foule nous presse de plus en plus. Heureusement, je la domine de la tête, et puis j'ai bien harponné mes mandarins ; s'ils pouvaient s'écarter, mon affaire serait faite en trois minutes, le temps de m'écharper. Je dis et répète aux mandarins qu'ils me doivent protection et sont responsables ; ils ne répondent pas grand'chose. Nous restons là peut-être une heure ; les notables donnent des signaux et même des ordres à diverses reprises ; aussitôt la foule se rapproche encore et se rue sur moi. Des bêtes féroces me hurlent dans l'oreille : « Nous allons te tuer, diable d'Europe ! Nous ne voulons pas de ta religion ! Nous ne voulons pas de chrétiens ici ! Nous ne voulons pas que les diables d'Europe viennent nous prêcher leur religion ! Tuons-le, tuons-le ! « Un coup de poing m'arrive, puis deux, puis une grêle. Je fais remarquer au mandarin qu'on me bat en sa présence sans qu'il me protège. Un homme tire ma natte de cheveux, il va me terrasser, je suis perdu si je tombe ; mais je fais face vivement à mes

agresseurs, et repêche les deux mandarins qui m'échappaient. Je leurs dis que je vais me réfugier au prétoire : ils répondent qu'ils m'en refusent l'entrée et que j'ai à sortir de la ville ; c'est encore de leur part une grande faute dont je profite de les charger devant leurs chefs. Je leur dis qu'ils doivent me conduire eux-mêmes hors de la ville ; le premier mandarin me promet l'escorte de ses satellites, chose peu rassurante, les satellites étant ce qu'il y a de plus éhonté, de plus dépourvu de conscience ; ceux de Pou-Gan-Tin, entre tous, sont les pires ennemis des chrétiens.

Je reprends ma marche vers la rue ; il me faut fendre les rangs pressés de cette foule menaçante qui encombre la cour ; pas un regard de pitié ! A Paris, qui devient chinois pourtant, j'imagine que les otages devaient rencontrer sur leur *voie douloureuse* quelque visage ami : ici, rien, rien, absolument rien que des regards sataniques ! Il y a du monde jusque sur les murs, sur les maisons, partout. Grâce aux mandarins, que je ne lâche pas, je puis atteindre la porte extérieure de la pagode ; je la franchis, et n'ai plus qu'un escalier à descendre pour être dans la rue. Le gros de la foule se trouve ainsi derrière moi dans l'enceinte de la pagode, et ne pourra sortir que lentement : c'est ce qui me sauvera encore. Je descends ; la foule, voyant que je vais lui échapper, se précipite sur moi avec de grands cris, me bouscule avec mes deux mandarins. Le premier est renversé, je le ramasse et le relève aussitôt. La foule, dans la rue, était moins serrée, et un de mes chrétiens avait pu amener ma mule non loin de l'escalier : traîner jusqu'à elle le mandarin, lâcher l'homme, enfourcher la bête, partir au galop, fut l'affaire d'un instant. En détalant, je vis la populace qui sortait à grands flots de la pagode pour me poursuivre.

Pendant ce temps-là — je le sus plus tard — les mandarins et les

notables étaient rentrés pour se concerter et attendre le résultat de la chasse qu'on me donnait. Un seul de mes hommes était près de moi et conduisait ma mule ; les autres étaient partis en avant, pour sauver mon bagage, m'ont-ils dit, plus encore sans doute pour sauver leur peau. Cependant l'un d'eux, nouveau chrétien de Sin-Tchen, intelligent et adroit, était resté en arrière, observant, recueillant les noms et les documents, et aussi contenant la populace : c'est lui qui m'a sauvé la vie dans la circonstance que je vais raconter. Au moment où j'étais monté sur ma mule, ce brave homme avait entendu le mandarin dire à la foule : « Conduisez l'Européen hors de la ville ! » Mot à double sens ; — pour moi : « Je te donne une escorte nombreuse qui te défendra, tu n'as rien à dire et ne pourras pas m'accuser ! » — pour la foule : « Chassez-le, tuez-le sur la place du marché ! » Le peuple répond : « Oui, oui ! » et se lance à mes trousses, comme une meute enragée.

Me voici dans la rue. Devant moi, peu de gens et pas des plus hardis, ceux qui n'avaient pas osé entrer dans la pagode ; mais la foule furieuse est sur mes talons, et une grêle serrée de pierres, de tuiles, de moellons, commence à me tomber sur le dos. Par malheur, la porte de la ville est très loin ; pour l'atteindre, il me faut changer de chemin, enfiler une ruelle montante et difficile qui passe devant le prétoire. Eut-on l'idée que j'allais m'y réfugier ? Un cri se fit entendre : « Arrêtez-le, faites-le retourner, conduisons-le à la place du marché, c'est là qu'on le tuera ! » Devant les maisons, regardaient des habitants relativement paisibles, qui n'avaient pas pris part à l'émeute ; je leur disais : « Barre la rue derrière moi, empêche qu'on me suive ! » Les uns se détournaient froidement, les autres me regardaient avec une antipathie visible ; d'autres riaient, certains me jetaient des pierres. Le sang ruisselait sur ma figure : j'avais reçu

au front plusieurs morceaux de tuiles dont je porte encore la trace ; mon épaule droite était fortement contusionnée. Un furieux, prenant la bride de ma mule, me fit retourner sur mes pas jusqu'à l'autre rue, ce qui me sépara de mon compagnon unique et me ramena au milieu de la foule. La foule me poussait vers le marché. Jugez quelle angoisse ! me voir seul, sans savoir où j'allais, ni si je trouverais une issue !

Vous vous étonnez de me voir fuir la mort, malgré mon désir du martyre. Attendez, et pour le moment, prenez-moi tel que j'étais, désirant fort bêtement échapper. J'aperçois la porte de la ville et la place du marché — lieu de mon supplice. — Que faire ? Revenir en arrière ? Impossible, je suis trop en vue, trop exposé aux pierres. Me dérober par quelque cour ou jardin ? C'est peu probable, essayons pourtant. Je quitte la mule, un goujat la prend et la conduit au grand trot vers le marché ; j'avise une grande cour ouverte, et m'y précipite. Il y avait là des femmes et des enfants ; j'ai beau leur dire : « Ne craignez pas ! » ils se mettent à hurler de peur. D'ailleurs la foule m'arrache de cette cour et me rejette dans la rue pour me pousser au marché. Je me cramponne à la haie d'un jardin : on me tire encore, et la haie me reste dans les mains. Je suis littéralement *assommé* de pierres ; la foule me cerne de toutes parts, impossible d'avancer. On me saisit par la natte, plusieurs fois j'ai failli être renversé et foulé aux pieds. Était-ce définitivement l'heure et le lieu de ma mort ? Je fis mon acte de contrition ; j'avoue humblement que je n'y avais pas encore pensé. Savez-vous mon tourment ? C'est que mon bréviaire et ma méditation se trouvaient en retard. Ah ! je me souviendrai de ce saint Nobert que nous faisions ce jour-là !

Maintenant que j'analyse après coup mes impressions, je me sou-

viens d'avoir ri en voyant une femme s'étaler tout de son long dans un de ces ruisseaux infects qui sillonnent les rues chinoises ; je revois un petit garçon de huit ans, assez beau pour un Chinois, aux vêtements propres, au minois sympathique, qui avait une pierre dans chaque main pour me lapider, parce qu'on lui avait dit que les *diables d'Europe* viennent arracher les yeux et le cœur des enfants. Je le vois, dans un de mes moments d'arrêt, arrêté lui-même devant moi comme stupéfait, mais ne lâchant pas ses pierres. Pauvre petit ! si son père était chrétien et me recevait dans sa maison, au bout d'un jour nous serions une paire d'amis ; il viendrait du matin au soir me tourmenter pour voir mes images et mes objets européens ! Encore un souvenir : les coups que j'ai reçus ne sont pas doux, mais tout le temps de la scène, je n'en ai éprouvé aucune douleur ; la cause *naturelle* est probablement les préoccupations, l'anxiété ; on m'aurait tué, je crois, sans que je sentisse la souffrance.

Cependant on crie avec plus de rage que jamais : « Au marché, au marché ! » Et me voilà encore poussé par la foule ; mais cette fois c'est une torture plus pénible que n'importe quel supplice : on commence à me déshabiller. Monsieur Müller, massacré à Hin-y-Fou en 1866, fut entièrement dépouillé après sa mort, jeté nu hors de la ville, au bord d'un chemin ; une pauvre chrétienne d'ici me raconte souvent qu'elle alla chercher le cadavre, l'entoura d'une toile grossière, et le fit enterrer là sans cercueil. Je crus qu'on allait m'infliger une humiliation semblable, même avant de me tuer : on arrachait mes habits pour aller plus vite ; mon bréviaire tombe à terre, je puis encore le ramasser et le cacher vite dans ma manche. Déja ma robe est à moitié ôtée ; heureusement on s'arrête ; je puis la rajuster encore,tout en avançant vers le marché. Nous y sommes enfin, et je puis mesurer de l'œil l'espace qui me sépare du lieu où je vais

donner le spectacle de ma mort, les cris de la foule ne me permettent pas d'en douter. Tout à coup j'aperçois à l'une des extrémités de la place, dans la direction de Hin-y-Fou, mon guide, qui a retrouvé ma mule et qui me fait signe d'arriver. La foule débouche sur la place, des pierres m'arrivent par-dessus les murs ; heureusement le chrétien de Sin-Tchen a la bonne inspiration de haranguer les gens qui se pressent à la porte de la ville ; il les arrête un instant, ce qui me permet de prendre une résolution. Avec mes grandes jambes, en quelques secondes je suis au bout de la place, j'enfourche ma mule, et me voilà parti au grand galop, sur la route de Hin-y-Fou. La foule me poursuit encore l'espace d'un demi-kilomètre ; elle hurle, lance des pierres qui ne m'atteignent plus : je suis sauvé !

L'adresse du chrétien de Sin-Tchen, ses objurgations, l'absence des notables, qui n'étaient plus là pour donner leurs ordres, firent hésiter la foule un instant ; je dois mon salut à ce moment d'hésitation sur le marché, comme je l'avais dû déjà à l'hésitation des notables à la pagode, mais, cinq minutes plus tard, c'était fini ! A deux lieues de la ville, je fais l'appel de mes gens et de mes bagages : rien ne manquait qu'une couverture et quelques vêtements perdus dans la bagarre.

Mandarins et notables attendaient impatiemment dans la pagode la nouvelle de ma mort ; ils furent fort déçus de me savoir échappé. Le mandarin, craignant d'être accusé par moi, m'envoya d'abord trois satellites, soi-disant pour me conduire et me protéger, m'apporter ses politesses et offres de service : ils arrivèrent au milieu de la nuit au village où je couchais. Plus tard encore, deux autres satellites rapportèrent ma couverture en loques, et demandèrent avec empressement si on m'avait volé autre chose.

Je me reposai à Sin-Tchen le dimanche dix juillet, et me voici

revenu à Hin-y-Fou. Il ne me reste que deux ou trois bosses avec blessures au front, une douleur à l'épaule droite, et des *ressouvenirs* de pierres dans le dos et la poitrine, quand je tousse. J'ai dépêché un homme à Monseigneur ; Sa Grandeur agira *légalement*, et tâchera de profiter de ma débâcle pour mieux assurer l'entrée du christianisme et l'installation de nos œuvres dans ce district.

Vous direz que c'est peu glorieux d'avoir, en définitive, évité le martyre, mais d'abord « *homo sum, et nihil humani a me alienum puto ;* » puis j'avais peut-être cinq ou six mille hommes et enfants à mes trousses, et j'étais seul ! On n'est pas fort contre un *peuple ;* et, en Chine, on gâte tout en tenant tête aux émeutes : il faut se tenir droit, calme, en imposer, s'esquiver lentement, et, une fois hors de la foule, jouer des jambes. Aurais-je dû attendre et provoquer le martyre ? Non ; on nous fait un devoir de fuir et on a raison ; j'avoue du reste que, pendant toute la scène, il ne me vint pas à la pensée que la mort vers laquelle on me traînait pût être le martyre : je la trouvais si prosaïque, si peu idéale ! Je m'y sentais bien peu préparé, et la pensée de l'éternité me faisait peur ; enfin, le souvenir de mes parents et de vous tous, de mes œuvres et de mes chrétiens, de mes orphelins, me faisait désirer d'échapper. Au fond, eût-ce été un martyre en règle ? Je n'en sais rien, mais je sais bien que je souffrais pour l'Eglise, pour la propagation de la foi ; et le chrétien de Sin-Tchen me disait avoir entendu un des notables les plus influents et les plus ardents, lui dire sans le connaître : « Ce prêtre d'Europe vient ici prêcher et bâtir une église : nous ne voulons pas de cela ! »

Aujourd'hui, je ne regrette pas d'avoir eu la vie sauve, mais j'espère pouvoir, quelque jour encore, souffrir davantage et témoigner avec mon sang que notre foi est la seule vraie : — « *Pro nomine Jesu contumeliam pati.* » — Je suis revenu de Pou-Gan-Tin avec l'intime

conviction que ce sont là des prémices, et que je finirai par quelque tour comme ça ma pauvre vie. Cette conviction, je l'ai eue dès l'enfance, mais plutôt sous forme de désirs dont je n'espérais pas la réalisation. Quand j'entendais, à Saint-Lucien, à Beauvais, à Rome, lire à la fin du repas : « En tel lieu, un tel trucidé pour la foi, » je pensais : « Et dire que ça ne cuit pas pour moi ! » Aujourd'hui, vraiment les chances se rapprochent, j'ai l'espoir, et même mon *arrière-train* a crainte que ça n'arrive. Chose curieuse : pensant à l'éventualité pour moi d'un supplice infligé par des païens, je m'étais toujours demandé comment *l'arrière-train* supporterait la souffrance physique ; la réponse de Notre-Seigneur est venue ce jour-là, et j'ai vraiment fait mon apprentissage : des émotions intérieures que vous devinez, aucune douleur physique !

J'ai apporté la résolution de me préparer un peu mieux que je ne l'ai fait à cette grâce ineffable du martyre ; je vois bien que Dieu est délicat dans ses choix, et exige une grande sainteté de ses *élus*. J'ai manqué mon coup, mais à plus tard ! L'avenir est long : cette affaire est une preuve qu'il y a encore place pour le martyre au Kouy-Tchéou, et j'ai d'autant plus d'espoir de finir par là ma vie, que je suis destiné à être toujours occupé à des besognes fatigantes et lointaines d'avant-garde et de combat, C'est là qu'il y a des chances ! Donc, *en avant deux !* Dites un peu, si j'allais vous obliger à vous agenouiller devant mes autels, c'est moi qui rirais bien de vous voir enfin me respecter un *brin !*

Aujourd'hui, je ne vous dirai pas mes autres tribulations ; depuis six mois surtout, je suis sous le pressoir, en voyant mes chrétientés menacées, tourmentées, et de plus en plus persécutées. Mon espérance, c'est que j'ai pu donner à mon district le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur pour patron spécial ; il faut donc que *ça marche*, mais

en passant par la voie des souffrances, comme Notre-Seigneur lui-même. D'ailleurs, je vois combien les vexations des païens sont utiles aux chrétiens, et combien mes peines servent à me détacher de tout, à me faire comprendre et *sentir* que Notre-Seigneur est toute mon espérance. Il n'a pas manqué jusqu'à présent de me soutenir et de me fortifier ; je l'ai remarqué : chaque fois que j'ai été plus accablé, il m'a fait découvrir, dans mon bréviaire, l'Évangile et mes autres livres, quelque bon texte, cent fois lu et relu, mais dont je n'avais pas encore goûté le suc, et qui, une fois découvert et compris, me sert de nourriture et de tonique. C'est comme si un ange me montrait ces textes du doigt, ou comme si DIEU me parlait tout à coup au milieu de mes angoisses. Elles étaient rudes parfois ; je devais succomber sous le fardeau, mais de saintes âmes, qui priaient pour moi, m'ont servi de contreforts. J'ai eu un bon mois du Sacré-Cœur... Si je pouvais seulement avancer un peu autour de moi l'œuvre de l'Évangile, et après aller porter ma *carcasse* dans quelque coin barbare pour y servir, par une mort comme celle que je viens de manquer, de première pierre à l'Église, ne serais-je pas bien heureux ?

A DIEU ! Vive la joie que j'ai et les pommes de terre que je n'ai pas !





LE lecteur aura remarqué, dans les dernières lettres du missionnaire, ce que saint Paul appelle d'un mot intraduisible « *Responsum mortis,* » la réponse de la mort à nos projets, le sentiment très vif et toujours présent de notre impuissance et de notre faiblesse. L'ouvrier de DIEU avait arrosé de ses sueurs et de son sang le sol confié à son zèle ; déjà il lui semblait entrevoir la moisson, et la mort allait le coucher dans son sillon, avant qu'il eût eu le temps de lier les premières gerbes. Le P. Aubry le pressentait, il le laissait deviner à ses chers parents et à ses amis de France, Appelé, comme il l'a dit, au RADICALISME DU SACRIFICE, il avait tout donné, s'était donné lui-même aux âmes ; mais DIEU exigeait encore de lui l'immolation de toutes ses espérances, de ses rêves les plus saints, « *Responsum mortis !* »

J.-B. Aubry accueillit la mort comme la messagère de DIEU ; à ses avertissements il n'eut à répondre que la parole de l'Écriture : « Seigneur, puisque ce n'était pas assez pour moi du sacrifice de ma famille, de mon pays, de mes études et de mon repos, — *Holocaustomata non tibi placuerunt,* — me voici pour accomplir pleinement votre volonté, « *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* » La lettre que l'ami (1) du P. Aubry écrivit à son frère, dit bien ce que fut cette mort, ce qu'eût été cette vie !

1. Le Père Paul Michel.





LETTRE TRENTIÈME.

Hin-y-Fou, le 27 septembre 1882.

Monsieur le Curé (1),

De tout son district, votre cher frère affectionnait plus spécialement la partie du Tsé-Hen, précisément parce que c'était la plus persécutée. Outre que sa vie y a été plusieurs fois en danger, par le fait de la haine des païens, les souffrances morales et physiques qu'il a endurées sont sans nombre et sans mesure. Il a dû vous écrire les malheurs qui, depuis deux ans, sont venus fondre sur cette chrétienté naissante. Les néophytes ont été, les uns dépouillés de leurs terrains, chassés de leurs maisons, plusieurs emprisonnés, battus et torturés de la manière la plus barbare. Tous étaient menacés. Les mandarins et les satellites, avec leur rapacité et leur haine insatiables, ont fait tous leurs efforts pour obtenir l'apostasie de ces nouveaux chrétiens ; ils n'ont pas réussi, grâce aux exhortations de votre frère. Mais lui, pouvait-il voir d'un œil indifférent de si profondes afflictions ? Pour les consoler, il leur montrait un visage calme et plein d'encouragement, tandis que son cœur saignait. Il leur faisait entrevoir un avenir plus heureux, et les plus noirs pressentiments agitaient son esprit. Que d'efforts n'a-t-il pas tentés pour leur faire rendre justice ! Mais, en Chine, la justice

1. Lettre du Père Michel au frère de J.-B. Aubry.

semble ne plus exister pour les chrétiens. Enfin, en décembre 1881, les mandarins ayant complètement donné gain de cause aux païens, l'iniquité étant consommée, la rage de ces ennemis du nom chrétien parut s'endormir. Votre frère, repoussant toute appréhension, armé de son zèle indomptable et de sa confiance en DIEU, partit pour relever tant de ruines ; il alla consoler ses chrétiens découragés.

Du 25 juin jusqu'au 7 septembre, jour de sa rentrée à Hin-y-Fou, il a parcouru 24 stations. Du 21 au 30 août, il a fait, pour se confesser au Kouang-Si, un voyage de six jours, aller et retour. En cette saison, dans toute la contrée où il a séjourné, la chaleur est intense et malsaine. Les voyages continuels qu'il a dû faire pour visiter un si vaste pays, où il n'y a presque pas de routes, et par un temps de pluies quotidiennes, lui ont occasionné des fatigues incroyables. Voici d'ailleurs comment il raconte lui-même ce qui lui est arrivé le 10 juillet :

« Je suis arrivé ici avant-hier, bien tard dans la nuit, sans lumière, n'ayant avec moi que Où-Lao-San et Yan-Kiu-Yuen : seul je savais les chemins, et pas bien sûrement. La journée ayant été toute pluvieuse, ces chemins étaient d'autant plus affreux, qu'ils le sont d'ailleurs en tout temps. A Loûng-Pin, première erreur de route, je pris à gauche ; il a fallu ensuite, pour rejoindre la route, traverser les rizières ; je me suis mis nu-jambes, et on a barboté. Arrivé dans un détour près d'ici, deuxième erreur de route, j'ai pris trop à droite ; cela m'a conduit dans des vallons déserts, à hautes herbes ; la nuit arrivée, j'étais trempé, pas de chemin. Yan-Kiu-Yuen rôde à la découverte, Où-Lao-San et moi cherchons à sortir de là ; nous errons par les broussailles, les rochers, les chemins creux, pleins d'eau et d'amas de boue : Lao-San tient un bâton et tâte le chemin pas à pas, je le suis par derrière, tenant le bout du bâton et traînant ma mule,

qui a peur. On tombe d'un trou dans un autre : quelle soirée ! Enfin, découragés, nous nous asseyons sur une pierre et, pendant que ma mule broute au hasard, nous attendons le retour de Yan-Kiu-Yuen, qui est allé chercher secours. Bien longtemps après, nous commençons à percevoir un cri lointain ; je réponds de toutes mes forces. Peu à peu le cri se rapproche, et nous apercevons le reflet des torches que les hautes herbes nous empêchent de voir. Enfin les chrétiens arrivent, et, en nous éclairant, nous révèlent à nous-mêmes notre triste état. »

Remarquez que cet accident s'est souvent renouvelé pour lui ; ajoutez à toutes ces fatigues le peu de soin qu'il prenait de sa santé et les soucis continuels qui agitaient son esprit. Il écrivait le 1er septembre : « Le plus grand tourment, la plus grande peine de la vie du missionnaire, c'est l'inquiétude au milieu de laquelle il lui faut vivre, sans un seul moment de relâche, et qui tombe sur lui de tous côtés : du côté des chrétiens, on a peur qu'ils ne soient mauvais et ne remplissent pas leur devoir ; du côté des catéchistes, on craint qu'ils n'instruisent pas les chrétiens ; du côté de la maison et des enfants de la Sainte-Enfance, impossible de dire mes transes sur ce point ; sitôt que m'arrive un courrier de Hin-y-Fou, je tremble d'apprendre que les enfants sont malades, qu'il y en a de morts ; du côté des païens, peur de la persécution des troubles, des mauvais bruits, des injustices ; du côté des mandarins enfin, crainte qu'ils ne vexent mes chrétiens et ne leur cherchent chicane, comme c'est leur habitude. »

L'âme la plus forte, le corps le plus robuste, ne pouvaient tenir contre de telles épreuves. Appelé à Hin-y-Fou le 7 septembre pour une affaire injuste que lui suscitait un mandarin, il fit deux journées en une, et arriva bien fatigué, très tard dans la nuit. Dès le lende-

main, il sentit les premières atteintes de sa maladie. Mais laissons-le encore une fois parler lui-même ; vous verrez que la piété a toujours été son soutien : « Ce 8 septembre, fête de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, j'ai bien besoin de sa protection et surtout de la force qu'elle sait mettre au cœur de ses enfants. Quand je



Idoles et autel chinois.

suis, comme aujourd'hui, fatigué, non seulement de corps, mais de cœur et d'esprit, j'éprouve encore une joie intime et profonde à me reposer l'âme dans une pensée de piété. Tout est là, et puisque je suis prêtre et missionnaire, je n'ai d'espoir et ne vis que pour le Ciel ; toute autre chose compte pour peu devant moi. »

Dans les jours qui suivirent, votre frère mit tous ses comptes en règle, et écrivit des notes sur toutes ses affaires. Dès le 12, il ne put plus célébrer la sainte messe. Sa maladie consistait dans une fièvre pestilentielle, suite de trop grandes fatigues et de son trop long séjour dans le Tse-Hen. Il y avait un an et quatre mois qu'il affrontait généreusement à Pou-Gan le martyre du sang ; DIEU lui avait réservé le martyre du dévouement à ses chrétiens. Dès le mercredi 13, ses catéchistes le pressaient de m'écrire pour m'inviter à venir le voir. Ce cher confrère, croyant encore à son rétablissement, ne voulait pas m'imposer inutilement ce voyage de près de 50 lieues. Ce ne fut que le jeudi au soir que, ne pouvant plus tenir la plume, il ordonna à son pharmacien de m'envoyer un courrier exprès. L'envoyé partit en toute hâte et arriva chez moi le dimanche soir. Depuis quelques jours un confrère, M. Roux, se trouvait avec moi. Il devait, le lendemain, rentrer dans son district ; mais, comprenant la gravité de la situation, et par affection pour votre frère, il voulut m'accompagner. Nous partîmes le lendemain à marche forcée. Ah ! pourquoi notre voyage n'a-t-il pas eu la promptitude de nos désirs ? Dès le vendredi 15, votre frère ne quitta plus le lit. Le feu intérieur qui le minait l'a toujours laissé calme. Il souffrait beaucoup, mais sa patience a édifié tous ceux qui l'ont approché. Il avait continuellement à la bouche des paroles de résignation. Il consolait ses chrétiens, qui se lamentaient d'avoir à quitter si tôt un si bon père. Un de ses catéchistes, nommé Lou, s'est tenu à son chevet jusqu'à l'instant fatal, lui donnant les soins les plus assidus. C'est à lui qu'il a transmis ses dernières volontés en lui disant : « Quand le P. Michel sera venu, tu le prieras d'écrire à mes parents bien-aimés, à mon frère et à mon curé. » Il lui disait encore : « Peut-être, sans le vouloir, j'ai offensé mon vicaire apostolique et mes confrères ; tu prieras le

Père de leur demander pardon en mon nom ! » Il en est venu jusqu'à prier les chrétiens qui l'assistaient de lui pardonner les offenses qu'il aurait pu leur faire. Et les chrétiens répondirent : « Le Père ne nous a fait que du bien : venu pour nous, c'est à cause de nous qu'il meurt si tôt. » Dès le dimanche soir, votre frère ne put plus parler, mais il conserva parfaite toute sa connaissance, répondant par signes à tout ce qu'on lui demandait, souriant quand on lui prononçait les SS. Noms de Jésus, Marie, Joseph ; il embrassait continuellement son crucifix, ses yeux étaient fixés avec amour vers le Ciel. Le mardi, de grand matin, sa respiration devenant difficile, les catéchistes et la vierge qui dirige l'école des filles se mirent à genoux autour de son lit. Ils récitèrent les prières des agonisants. Ils l'appelaient de temps en temps, et chaque fois il répondait par un léger soupir. Enfin, vers 8 heures du matin, votre cher frère, ayant conservé sa connaissance jusqu'au dernier instant, les yeux tournés vers le Ciel, la croix en main, l'habit de Marie sur le cœur, a rendu sa belle âme à Dieu. C'était le mardi 19 septembre.

Ses catéchistes ont lavé son corps, l'ont revêtu de ses plus beaux habits, de sa plus belle aube et de la chasuble, puis l'ont exposé dans l'endroit le plus honorable de la maison. Depuis ce moment, les prières des enfants de l'orphelinat et des chrétiens, accourus de tous côtés, n'ont pas discontinué. Le lendemain, le cercueil étant prêt, on le transporta à l'église. C'est là que nous l'avons trouvé.

Il nous restait encore un jour et demi à faire quand, arrivés dans un marché, nous avons appris cette foudroyante nouvelle. Depuis mon séjour en Chine, je n'ai jamais éprouvé une douleur si indicible. Nous étions là, perdus au milieu de cette foule païenne qui nous regardait stupidement, ne comprenant rien à notre malheur. Ah ! quel moment ! Mon Dieu, excusez-moi si j'ai presque murmuré. Dès

notre arrivée, notre premier acte fut de prier auprès du cercueil de votre frère et notre ami. Les enfants et les chrétiens vinrent nous saluer ; leurs larmes disaient bien la perte qu'ils avaient faite ; c'était trop d'émotion ; ne pouvant plus nous contenir, nous avons pleuré et pleuré longtemps,

L'enterrement eut lieu le samedi 23 ; la longue file des enfants et des chrétiens en deuil, chantant leurs prières, s'est déroulée avec ordre dans cette grande ville. Une foule immense, mais silencieuse, stationnait le long des rues. Le cercueil venait après les chrétiens. Enfin les deux missionnaires suivaient en chaise. Ainsi le veut l'impérieuse coutume de Chine. Toutes les cérémonies de notre Mère la Sainte Eglise étant accomplies, nous avons confié à la terre ce précieux dépôt. Son tombeau sé dressera à l'endroit désigné par lui-même, en face et à un millier de pas de celui de M. Müller, lui aussi enfant de Beauvais.



TABLE DES MATIÈRES.

APPROBATIONS 5
AVANT PROPOS 11

LETTRES DU PÈRE J.-B. AUBRY.

I.— A SON CURÉ.
Le départ. — L'*odyssée* du missionnaire. — Missionnaires et comédiens à bord de l'*Hoogly*. — Port-Saïd. — Le canal de Suez. — La Mer Rouge. — Aden, la *gueule* de l'enfer. — La pointe de Galles. — Un temple de Bouddha.— Singapour. 15
II. — A SON CURÉ.
De Singapour à Saïgon.— De Saïgon à Hong-Kong. — Shang-Haï. — La ville européenne et la ville chinoise.— La mission des Jésuites. 23
III. — A SON CURÉ.
Sur le Fleuve-Bleu. — Encore les Jésuites de Shang-Haï et leurs œuvres. — De Shang-Haï à Wou-Tchang (Hankow). — La Fête de Noël à Hankow.— La vie à bord d'une barque chinoise.— Aspect des campagnes.— L'accoutrement chinois des *diables d'Occident*. . 29
IV. — A SON CURÉ.
Le jour de l'an chinois.— Un prêtre catholique indigène. — Le prêtre, tabernacle vivant de JÉSUS-CHRIST au milieu des païens. — Le sacrifice du batelier à Bouddha 41
V. — A SON CURÉ.
Les rapides du Fleuve-Bleu. — Échoués sur un banc de sable. — L'œuvre du missionnaire. — *Germinabit radix Jesse, alleluia !* . . 48
VI. — A SON CURÉ.
En palanquin. — Les auberges chinoises. — Réception des missionnaires à leur entrée dans le Kouy-Tchéou. — La route *impériale*. — Soirée chantante, riante et dansante 52
VII. — A SON CURÉ.
Oratoires païens sur les routes.— Les tombeaux et le culte des morts en Chine. — Le bouddhisme .— L'arrivée à la capitale du Kouy-Tchéou. — Les œuvres de la mission. — La piété des néophytes. . 61
VIII. — AU R. P. LIMBOUR.
Bénédiction de l'église de Saint-Joseph dans la capitale du Kouy-Tchéou.— La consécration de la chrétienté du Kouy-Tchéou à saint Joseph, dès sa *conception*. — Mgr Albrand et Mgr Faurie.— Cérémonie de la bénédiction. — Pétards, festin, cantique à saint Joseph. — Pourquoi les missionnaires peuvent compter sur saint Joseph . . . 71

IX. — A SON CURÉ.
Les débuts de la vie apostolique. — La résidence de Tsen-y-Fou. — La montagne aux tombeaux. — Cérémonie funèbre. — La vie chinoise. — Le travail de l'évangélisation en pays infidèles. — Histoire d'un papier tiré des gémonies pour être porté au capitole. 103
X. — A SON CURÉ.
Deux journées passées chez les chrétiens. — Baptême de trois enfants. — Le petit païen *travaillé* par la grâce. 111
XI. — A SON CURÉ.
Pèlerinage au tombeau d'un martyr chinois. — La fête de l'Assomption. — Jeux des chrétiens chez les missionnaires. — Courses. — L'*air* chrétien et l'air païen. — Le chrétien mourant ; derniers efforts du démon. 122
XII. — A UN AMI.
La civilisation chinoise anti-humaine. — Religion. — Mœurs. — Industrie. — Sciences, lettres, arts. 130
XIII. — A SON CURÉ.
La fête de Noël à Tsen-y-Fou. — Offices et jeux. — Le *dogme* fait et refait les peuples chrétiens. — Examen de catéchisme passé par un vieillard de 60 ans 141
XIV. — A SON CURÉ.
Première campagne apostolique. — *Le château de l'âme.* — La journée d'un missionnaire. — Famille chrétienne. — La *Popo* (grand'mère). — Excursion dans la montagne avec des enfants. — Le petit gardeur de buffles 150
XV. — A SON CURÉ.
La langue chinoise. — Le Christianisme nécessaire pour faire des *hommes* 161
XVI. — A SON CURÉ.
Labeurs et joies du missionnaire. — Prêcher l'Évangile à corps perdu. — Opérations stratégiques. — La messe sur un moulin à riz. — Cadeau de la Sainte Vierge le jour de l'Assomption. — Le *prêtre, c'est le père et la mère de notre âme.* — Une aventure presque tragique. — Soldats chinois 165
XVII. — A SON CURÉ.
Lao-Tchang, le maître d'hôtel. — Le fabricant d'eau-de-vie chinoise. — Une soirée *catéchisante.* 179
XVIII. — A SON CURÉ.
Semen est verbum Dei : applications saisissantes de ce mot. — La vieille chrétienne de Ta-Pin-Tchang. — Mœurs chinoises. — La mort d'un enfant, désolation d'étiquette. — Les chrétiens flexibles après leur mort. 185

XIX. — A son Curé.
La pêche miraculeuse. — La famille Lieou : histoire de chrétiens chinois. 196
XX. — A ses parents.
En route pour la nouvelle paroisse. — La barbe de Bouddha. — Histoire de deux soleils 203
XXI. — A son Curé.
Une arche de Noé. — Idées d'un Chinois sur le Christianisme. — A la recherche de La-Gao. — Une nuit à la belle étoile. — Un peu de poésie. — *Terra viventium* 209
XXII. — A son Curé.
A la recherche du grand homme *Mô*. — Le culte du démon. — Curieux motif de conversion. — Comment on donne la foi au païen. 221
XXIII. — A Mgr Lions.
Le prophète de Tchen-Lin-Tchéou. — L'heure de la moisson . . . 227
XXIV. — A un prêtre.
L'œuvre évangélique en France et en Chine. — Soyons radicaux. 231
XXV. — A un ami.
Les sectes secrètes en Chine : l'*Eau-claire*, le *Nénuphar-blanc*. — Disciple de l'*Eau claire* converti. — Sacrifice au démon des maladies. — Zèle apostolique 238
XXVI. — A un ami.
Le cœur du missionnaire. — L'enfance chrétienne, gage de salut. — Hécatombe d'idoles. — Une instruction chinoise sur l'Église. — La patrie absente 247
XXVII. — A son Curé.
Les chiens de Ta Chan. — Le père des chrétiens. — L'Église vivante en Chine. 255
XXVIII. — Au P. Roux.
Voué au malheur. — Angoisses apostoliques. — Singulière vengeance d'un chinois. — Pressentiments de mort. 261
XXIX. — A son Curé.
La persécution à Pou-Gan-Tin. — Déni de justice. — Impudence des mandarins. — Expédition périlleuse. — Les préparatifs du martyre. — La voie douloureuse. — Le premier sang de l'apôtre. — J.-B. Aubry confesseur de la foi 265
XXX. — Lettre du Père Michel.
Les chrétiens sous le pressoir. — La dernière campagne. — Le sacrifice suprême. — La mort d'un apôtre. 285





